

## Lettre 1

*Argelès-sur-Mer, 13 Mars 1939*

Chère épouse et chers enfants

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre datée du 10, par laquelle j'ai pu constater que vous êtes tous ensemble et que vous êtes en bonne santé, comme moi jusqu'à présent. Je suis également pleinement satisfait car vous avez tous exaucés mon vœu, qui était de recevoir vos signatures enveloppées de baisers et embrassades. Vos désirs sont aussi les miens. Je pense qu'ils se réaliseront bientôt.

Sébastien, je suis satisfait de ta lettre parce que j'y vois ta bonne volonté de vouloir travailler, étant donné que c'est le destin de l'homme, mais je vais te donner un conseil... Plus qu'un conseil il s'agit d'un avertissement. Ce n'est pas que je ne veux pas que tu ailles travailler, c'est tout à fait le contraire. Encore une fois, j'ai été ravi de ta bonne volonté mais je te rappelle que tu n'as pas de papiers, et comme vous, les jeunes vous n'êtes pas avertis de ce qui peut survenir, je te préviens de ne pas faire de longue promenade avec le vélo en dehors du village sans être accompagné de cet homme<sup>1</sup> avec qui tu travailles. Ou sans les papiers pour pouvoir circuler, parce que l'on pourrait t'arrêter et ce serait un grand malheur pour nous tous. Donc reste vigilant.

En ce qui concerne vos questions sur le front, il ne s'est rien passé de plus que ce que vous savez déjà. Je vous raconterai tout quand nous serons tous ensemble. Le jour après que vous soyez tous parti je suis retourné là où je vous ai laissé et je n'ai trouvé personne.

Concernant ce que vous dites à propos du mulet, de la charrette et des vêtements que nous avons abandonnés à la Junquera, il ne faut pas avoir autant de peine. Pour oublier tout cela il faut penser qu'il y aura des jours meilleurs car après l'orage vient le beau temps. Et même si Franco nous empêchait de revenir dans notre pays, il y en a plusieurs autres qui souhaitent nous accueillir. Si nous arrivons à cette situation extrême, nous choisirons l'Amérique.

Tu me demandes des nouvelles des personnes d'Amposta. Et bien, les premiers jours nous avons vu le père, Augustín y Nisen mais cela fait très longtemps que nous ne les avons pas revus. Vous pouvez dire à Carmen que nous avons vu son mari. Nous avons également perdu de vue Esteban y Antonio, ceux de la Galera, parce qu'ils ont changé de camp.

Sans rien d'autre à raconter, transmettez mes souvenirs à tous de notre part et recevez la tendresse de votre époux et père qui désire tant vous étreindre

Marcelino Sanz Mateo.

Le compagnon que je vous disais si connu, est Francisco el Fin<sup>2</sup>, lequel vous transmet son bon souvenir.

<sup>1</sup> Les réfugiés espagnols n'avaient pas le droit de travailler. Le gouvernement français ne voulait pas les garder très longtemps dans un pays en crise, et au bord d'une guerre avec l'Allemagne. En cachette un agriculteur embaucha Sébastien pour travailler dans les champs.

<sup>2</sup> Francisco Gracia «el Fin», Alcorisano, et ami de Marcelino. A partir d'Argelès-sur-Mer les deux partageront le même sort.

## Lettre 2

*Argelès-sur-Mer, 18 Mars 1939*

Mon cher fils Sébastian,

Je viens de recevoir ta lettre datée du 15. Je me réjouis de savoir que vous êtes en bonne santé, comme moi-même et Juan d'ailleurs.

Nous sommes bien, Nous ne souffrons plus de notre séparation. Je vous demande d'avoir la patience que requiert notre situation présente et que vous continuiez à rester forts contre vents et marées. Il me suffit de vous savoir bien logés pour que je sois réjoui, car vous êtes la partie faible, celle qui a besoin d'un refuge, Cette bonne nouvelle démontre que nous avons raison de nous armer de patience aujourd'hui et d'avoir confiance en demain.

La lecture de votre lettre me remplit de satisfaction. Je lis que les petits jouent beaucoup et même grossissent, pendant que vous, les plus grands, vous vous ennuyez. Et bien je dois vous faire cette remarque: vu que vous avez du temps libre, pourquoi ne l'employez vous pas à lire, écrire et faire des calculs? Mettez vous dans le crâne que les études vous serviront quand vous serez adulte, Il est de mon devoir de vous prévenir et du votre de m'écouter. Je pense que vous le ferez, étant toujours attentif aux conseils de votre père qui jamais ne vous causera du tort.

Dans le présent comme dans le futur je vous demande que vous ayez le plus grand respect pour votre mère comme envers moi-même. Ces paroles vous concernent tous et toi, Maria, tu dois en plus respecter ton mari. A toi Benigna, je te demande de répéter ce que je dis à nos enfants, qu'ils sont l'unique chose qui nous fait souffrir et éprouver du plaisir. Sur tes épaules pèse la charge de les éduquer jusqu'à ce qu'arrive le jour ou nous seront réunis.

N'oubliez pas de me raconter comment évolue votre mode de vie. Tenez-moi au courant de ce qu'il se dit et fait où vous êtes concernant les réfugiés espagnols. Jusqu'à la normalisation de notre situation restez soudés. L'union fait la force. Ne perdez pas confiance. Aidez vous et aidez les autres pour vous libérer de cette mauvaise passe. Je sais que toi et les enfants procédez ainsi, n'oubliez pas que vouloir c'est pouvoir.

Saluez de notre part la Galera et la Calandina.

Votre époux et père qui désire tant vous êtreindre.

### Lettre 3

*Argelès-sur-Mer, 3 avril 1939*

Dans votre lettre du 31 je vois que votre état de santé est parfait. Notre gendre Juan et moi-même sommes jusqu'à présent également en bonne santé, coexistant dans ce camp. En ce qui concerne les rumeurs selon lesquelles nous allons sortir du camp, ici nous entendons les mêmes chuchotements. En réalité, ils nous demandent et notent la profession de chacun d'entre nous pour, comme nous le pensons, nous faire travailler. Ne nous envoyez rien, car pour l'instant, nous avons tout ce qu'il nous faut, pour l'essentiel. Jusqu'à présent, tous les compagnons du premier jour continuons ensemble dans le même baraquement. Tu me supplies de te raconter plus de choses. Mais cela n'est pas possible. Dans une lettre on ne peut raconter que peu de choses. Pour raconter, beaucoup de mots sont nécessaires. Nous en parlerons jusqu'à n'en plus pouvoir lorsque nous serons de nouveau réunis. Ce que raconte la «Voz de Aragon» ne me concerne pas. Moi je passe mon temps à dessiner quelques inventions qui puissent améliorer les machines à tondre, à battre, le pressoir à raisins, et les composteuses.

Ma chère fille Maria. Voir tes lettres est pour moi une consolation étant donné que c'est la seule chose dont j'ai besoin de toi vu que chaque jour que tu lui écris Juan me communique ton état de santé et les avantages ta vie de famille.

Mon cher fils Sébastian. Je suis très content de ce que tu me racontes dans ta lettre. Je te félicite pour la bonne volonté que tu montres dans ton travail et pour ce que tu veux faire avec l'argent que tu as épargné, à part m'envoyer des colis. Je n'ai besoin de rien mais je te remercie pour ton offre. Vraiment, je suis réconforté par le chagrin que tu ressens lorsque tu penses à moi. Merci aussi pour le plaisir que me procure la lecture des tes lettres et plus encore ton désir de m'envoyer le montant de tes pourboires.

Mon cher fils Valero. Tu me dis que je dois venir vous chercher très bientôt. Ce n'est pas le désir qui me manque. Le temps satisfera tous tes désirs, même celui de te serrer dans mes bras comme tu le demandes.

Ma chère fille Juana. Les baisers que tu m'envoies et la tendresse que tu me manifestes se concrétiseront un jour, le ciel m'en est témoin. Tant que nous vivrons des moments tourmentés je te demande d'être consciencieuse dans l'aide que tu apportera à ta mère et à tes frères. Cela te servira pour être une femme respectée.

Mon cher fils Lauro, En voyant ta signature j'imagine la main de ta mère qui guide la plume que tes petits doigts tiennent serrée. Tu me raconteras la prochaine fois si tu continues à être aussi espiègle.

Ma chère fille Alice. J'embrasse ta signature comme si cela était tes lèvres. Cela m'a beaucoup amusé d'apprendre que tu as la langue bien pendue lorsque tu parles français.

Si par hasard quelqu'un vous conseille de revenir en Espagne, n'acceptez rien sans notre permission

**Lettre 4**

*Argelès-sur-Mer, 7 avril 1939*

Comme tu me le demande dans ta lettre du 4, voila ce que je peux te dire concernant Antonio celui de la Galera. Je ne l'ai pas vu mais quand nous nous rencontrâmes ici avec Estéban, ce dernier me dit que le camp ou il se trouvait étaient aussi les gens de la collectivité de Villafranca del Penedés: Antonio de la Galera, ceux de Amposta, Antonio del Huerto avec son gendre et le Vives. Moi je n'ai seulement vu que ceux de Amposta et le Calvo, lesquels sont partis de ce camps.

De telle manière que je peux te donner plus de détails sur les uns ou les autres. Si vous vouliez plus d'informations, Estéban est la seule personne qui puisse vous les donner.

A propos du savon, sincèrement je n'en n'ai pas besoin.

Sébastien, tu m'informe que vous aussi ils vous inscrivent. Je suis satisfait de savoir que tu t'es inscrit comme métallurgiste. C'est le chemin que tu dois prendre et continuer avec ardeur. Tu sais quels sont mes conseils.

Mes bons souvenirs pour tous, particulièrement ceux du village.

## Lettre 5

Argelès-sur-Mer, 14 avril 1939

La lettre qu'a reçue Juan m'informe sur votre état de santé. Étant donné que je suis bien, je suis content que notre satisfaction soit commune. Tu te plains que je ne t'écris pas beaucoup. Je ne comprends pas ta colère et ta peine étant donné qu'ils ne sont pas nombreux les jours qui séparent mes dernières lettres. Ma vie ne connaît aucun changement. Je continue à être dans le même camp, j'ai la santé et je suis toujours en compagnie de notre fils Juan, duquel je crois on ne me séparera pas. Je suis obligé de te dire que tu dois calmer ton impatience. Cela fait des années que nous ne sommes plus fiancés ni jeunes mariés. Par conséquent tu dois t'habituer à notre séparation. Ne compte pas les jours ni les mois parce que comme on a l'habitude de dire : « à jours longs, longues souffrances ». Actuellement, nous devons prendre notre mal en patience. Je te supplie d'avoir du courage. Si tu pouvais me voir à cet instant tu serais contente : je suis en train de t'écrire au son de la musique, parce qu'aujourd'hui, 14 Avril, c'est l'anniversaire de notre République. Pour le célébrer nous avons organisé un grand concert, un match de football et un autre de boxe. A ce moment même, un compagnon chante ce proverbe aragonais :

*Maintenant la honte se vend  
À deux milles pesetas l'once.  
Étant donné qu'elle est si chère  
Nous en utilisons très peu*

Comme tu peux voir, nous nous amusons et nous manifestons avec sérénité notre déracinement. Qui sont nos compagnons de baraquement: Francisco el Fin, les deux frères Sulema, deux frères de la province de Zaragoza et un catalan. Juan se trouve dans un autre baraquement parce qu'il appartient au corps du «train», mais tous les jours il déjeune avec moi, il ne faut donc pas vous alarmer en imaginant que nous sommes séparés. Presque tous les jours, tous les natifs du village se réunissent. Mes autres compagnons sont: Meseguer, le fils du Valenciano de la Gaitera, le Valenciano plus jeune, frère de Juaquin, le cadet de Jemerra, le fils de Juana la Aleta, le fils de la Vieille de la rue haute, le fils du Herrero de Santolia, le Musicien, un Albero, celui de Rosa del Castillo, German du Portillo, celui qui travaillait dans le garage, qui est grand, le fils de Mingas del Pipa et le jeune des Castilla. Comme tu peux voir, ici il y a la moitié d'Alcorisa. Lorsque nous nous réunissons nous passons des moments très agréables, en attendant qu'on nous appelle pour aller travailler et en commentant les rumeurs selon lesquelles on ne tardera pas à nous sortir d'ici pour nous réunir avec nos familles. Alors il ne nous reste plus qu'à attendre que la nouvelle se concrétise. Si cela pouvait être après-demain le jour qui nous verra réunis! On dit qu'il vaut mieux tard que jamais. Mais beaucoup parmi ceux qui se trouvent ici ne peuvent plus vivre avec des illusions.

Sébastien, tu me raconteras la prochaine fois comment va ton travail. Essaies, si cela est possible, de prendre des cours de mécanique. C'est aussi mon aspiration.

Valero, ne perds pas ton temps seulement à jouer. Tu dois également penser à faire du calcul. Tu sais ce que je pense et ce que je désire. Juana, écris plus souvent car tu es en retard dans tes lettres. Anastasio, dis moi qu'elle est ta plus grande préoccupation à part celle de jouer. Lauro et Alicia, racontez moi combien vous jouez. Merci Maria. Tes lettres sont le miroir de ta vie. Tous ceux du village vous envoient leurs bons souvenirs. N'oubliez pas de saluer les gens de Calanda et ceux de la Galera.<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Surnoms – comme d'autres encore – des gens du village et des compagnons de la coopérative de Villafranca del Panades

Dites mois si le fils de Antonio s'en est remis. Mon adresse est toujours la même.

## Lettre 6

*Argelès-sur-Mer, 20 avril 1939*

Avant tout je vous adresse ma joie à voir la photographie de Sébastian. C'est déjà un homme et selon moi trop gros. Vous me dites que Juana est aussi assez grosse. Et bien moi aussi j'ai grossi et Juan peut vous dire la même chose. Nos pouvons être contents car le contraire serait mauvais. Il vaut mieux avoir de la graisse que des os. Je suis bien, j'ai très bon appétit et je dors bien. Alors sur ce point ne vous inquiétez pas du tout, et pour ce qui touche aux événements prenez-les avec calme. En y réfléchissant la vie est plus simple que nous le sommes. Vous craignez qu'ils nous envoient à la guerre. Reste tranquille car nous n'iront pas au front si nous ne voulons pas être volontaires.

Des rumeurs assurent que bientôt ils nous sortiront de ce camps mais personne ne sait quand. On murmure tant de choses que je veux plus les écouter! On parle tellement pour ne rien dire que comme le dit soi bien le dicton : A mauvaises paroles, oreilles sourdes. Moi je sais seulement que ce jour tant attendu viendra.

Sébastien tu m'expliqueras pour quel motif tu as arrêté de travailler, et en conséquence, comment tu passes ton temps. A ton âge on ne peut rester sans rien faire. Pour le moins profite-en pour prendre des leçons d'arithmétique. Tu dois aussi essayer de faire ce que tu peux pour obtenir n'importe quel livre d'instruction générale en mécanique. Ces études te serviront beaucoup et plus tu apprends mieux ce sera. Le savoir ne prend pas de place. Écoute bien mes conseils, car tu as l'âge d'être un homme ou être un paresseux.

Valero, au calcul! Juana a l'écriture! Anastasio, quand nous nous réunirons, après t'avoir donné un baiser, je te montrerais les dessins de mes inventions sur les machines agricoles. Comme j'ai assez de temps libre je passe le temps à dessiner. Alors toi aussi, au dessin!

A propos d'Antonio je t'ai dit que le Calandino t'informerai. Alors quand il écrira à sa femme, préviens-le du cas.

## Lettre 7

*La Condamine, 1er Mai 1939*

Ce courrier a pour objet de vous dire que nous nous trouvons à La Condamine, village où nous avons été amenés pour travailler. Voici l'explication de notre déplacement à ce nouveau camp : on nous a demandé si nous étions volontaires pour travailler, le travail fini on nous offrirait comme prime la liberté de rejoindre notre famille<sup>1</sup>. Vous comprendrez que nous avons été nombreux à accepter sans hésiter ce voyage. Pour le moment je ne peux rien vous raconter sur ce que sera notre vie, ni vous annoncer quel sera le jour de nos retrouvailles, ce ne sont plus des rumeurs mais des responsables que disent que ce sera pour bientôt. Le sort en est jeté. De sorte qu'il faut prendre patience maintenant.

Cet endroit est très froid, comme nous sommes au mois de mai, nous n'en sommes pas effrayés pour autant. Nous pensons que nous allons rester ici trois ou quatre mois.

Comme ils vont être les plus longs de notre séparation, notre patience doit être plus grande.

Lorsque le jour tant souhaité arrivera nous vous communiquerons les démarches dont nous aurons besoin. Lorsque tu m'écriras n'oublies pas ma nouvelle adresse<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Le gouvernement français a proposé aux Républicains espagnols, enfermés dans différents camps de concentration de s'enrôler dans des compagnies de travailleurs sous le commandement des militaires. Les avantages du contrat étaient : recevoir une paye, avoir des permissions pour voir leur famille et après un certain temps pouvoir se réunir définitivement avec elle.

<sup>2</sup> Lettre de Juan à sa femme le même jour : « En sortant du camp d'Argelès-sur-Mer, on nous a dit que l'on nous emmenait à côté de Lyon, mais on nous a trompé. Après de nombreuses heures de voyage, nous sommes arrivés à notre destination. Nous étions dans les Basses-Alpes au pied d'une montagne avec de la neige, à très peu de kilomètres de l'Italie. Nous avons demandé si on pouvait vous faire venir au village qui est à trois kilomètres de notre camp. On nous a répondu que pour le moment non.... Dans les villages que nous avons traversés avec le train nous avons vu beaucoup de familles espagnoles. À chaque arrêt il y avait des femmes et des enfants qui nous saluaient et pleuraient. Beaucoup d'entre nous pleuraient aussi parce que c'était quelque chose de très émouvant. Maria, renseigne-toi s'il y a un train direct de Mézin jusqu'à Nîmes ou Avignon et laquelle de ces deux villes est plus proche de Mézin. »

Sebastian j'attends toujours tes explications au sujet de ton travail et ton emploi du temps. Valero, j'attends aussi que tu me racontes quelque chose sur ce que tu fais et ce que tu étudies. Juana, continues à aider ta mère à prendre soin de tes frères. Anastasio, dis-moi si tu dessines après avoir joué, Lauro y Alicia, je suppose que vous devez déjà savoir dire beaucoup de mot en français. Racontez-moi à quoi vous jouez. Bientôt nous nous embrasserons.

Lorsque je vous écrirai de nouveau j'aurai plus de choses à raconter étant donné qu'aujourd'hui c'est le jour de notre arrivée.

*La Condamine, 21 mai 1939*

Nous sommes le 21 mai et je n'ai pas de vos nouvelles. Depuis le premier du mois j'attends une réponse à mes lettres. Sans plus tarder je vous rappelle pourquoi nous avons changé de camps le 30 avril ; nous, c'est à dire ceux qui se portèrent volontaires, somme sortis d'Argelès-sur-Mer le 1 er mai, nous sommes arrivés à notre destination un village appelé la Condamine dans les Basses Alpes, camps B. C'est de notre propre chef que nous avons accepté ce transfert, car ils nous ont promis qu'après avoir terminé le travail chacun de nous pourrait se réunir avec sa famille. Avant de te raconter plus avant notre histoire, je t'avertis pour la troisième fois de ne pas te tromper sur l'adresse. Je te la redonne donc :

*Marcelino Sanz Mateo*

*Camp B du Parpaillon*

*La Condamine (Basses-Alpes)*

Nous sommes en train de travailler sur une route, Ce terrain est très froid mais aussi très sain. Depuis mon arrivée j'ai plus d'appétit et je me sens mieux qu'à Argelès. Je te supplie de me répondre sans attendre, dès que tu recevras cette lettre, parce que je suis à la peine de ne pas avoir de vos nouvelles. Je te redonne l'adresse pour être sur :

*Marcelino Sanz Mateo*

*Campo B du Parpaillon*

*La Condamine (Basses-Alpes)*

Ceux du village vous envoient leurs bons souvenirs. Transmettez les nôtres à la Galera et aux Calandinos<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Gens du village de Calanda proche d'Alcorisa, et village natal du cinéaste Luis Buñuel.

## **Lettre 9**

*La Condamine, 28 Mai 1939*

Ma Chère femme et mes chers enfants,

Je vous écris cette lettre uniquement pour vous dire de nouveau que je suis très bien dans ce pays, à cause du climat frais. Je prends le ciel à témoin que je ne mens pas en t'assurant que j'ai un très bon appétit et très envie de travailler. Tu sais très bien qu'en hiver je suis mieux qu'en été. Ici il ne fait pas chaud comme en Aragon. Il y a encore de la neige sur les sommets, mais là où nous vivons et travaillons, nous avons une température agréable.

Bon, baisers pour toi et nos enfants de la part de celui qui ne vous oublie pas.

Je te redonne mon adresse :

*Marcelino Sanz Mateo*  
*Camp B du Parpaillon*  
*La Condamine (Basses-Alpes)*

## **Lettre 10**

*La Condamine, 29 mai 1939*

Chères, épouse et Maria.

Je réponds à votre lettre du 24 courant, laquelle me réjouit car notre correspondance a repris et de savoir aussi que vous êtes tous en bonne santé. Moi je suis fort comme un chêne. S'il vous plaît ne manifestez pas avec tant d'inquiétude votre impatience. Chassez de votre esprit l'angoisse. Ne cherchez pas trois pattes au chat et écoutez-moi attentivement.

Je ne vous cache rien. Si nos lettres sont ce qu'elles sont c'est la faute au changement de camps. Cela prend du temps pour que les choses se mettent en place et que nous soyons au courant de la nouvelle organisation.

Ayez de la patience, tranquillisez-vous, et croyez-nous, nous vous répétons que nous sommes bien, Moi aussi j'ai été impatient et peiné de ne pas recevoir de vos nouvelles, mais je n'ai jamais perdu confiance.

Maria rassure toi l'accident qu'as subi ton mari fut seulement une éraflure sans importance à la main. Pour ce que tu me racontes sur Mexico ici nous ne savons rien. Il vaut mieux attendre et si cela nous avantage nous nous adapteront aux circonstances.

Rien de plus pour aujourd'hui. Je vous embrasse tous avec tendresse, vous implorant vous, mon épouse et ma fille Maria, de ne pas vous alarmer avec tant de facilité.

## **Lettre 11**

*La Condamine, 4 Juin 1939*

Avant tout je veux vous exprimer ma satisfaction et ma joie en constatant que la communication entre nous est redevenue normale. Depuis que nous avons changé de camp, mon unique chagrin était de n'avoir aucune nouvelle de vous.

Maintenant je vais vous raconter notre situation. Personnellement, je suis très content d'avoir changé de camp parce-ce que à Argelès-sur-Mer j'étais très mal. Nous étions si nombreux dans un espace si réduit que nous vivions amoncelés, nous dormions à même le sol comme des chiens maltraités, angoissés par la misère impitoyable. Là-bas les seuls qui n'avaient pas faim étaient les mouches, les moustiques et les poux. Ici cela semble un autre monde : l'air est pur, la nourriture s'est beaucoup améliorée, nous sommes propres et nous avons eu des vêtements neufs. Nous pouvons appeler cela vivre. En plus nous pouvons continuer à parler du village étant donné qu'il y a également les deux Sulema, el Fin et le fils d'Antonio el Valenciano, celui de la Tejedora. Ce dernier reçoit des lettres de son père, ce qui nous permet d'avoir des nouvelles d'Espagne, Selon, ce que nous avons pu apprendre, bien que pas très clairement, le cousin de Juaquin el Valenciano est mort. Il est vrai que les morts ouvrent les yeux aux vivants. Sa mort nous sert de leçon parce que ce jeune homme n'était, et ne sera aussi responsable pour mériter un tel châtement. De terribles rumeurs arrivent d'Espagne jusqu'ici. La situation de notre pays est très mauvaise sous divers aspects<sup>4</sup>.

Mais revenons à notre camp. Ici nous sommes bien logés, nous dormons comme des loirs et bien au chaud parce qu'on nous a donné un petit matelas et une bonne couverture.

En plus des deux sous-vêtements (chemise, caleçons et chaussettes) on nous a donné une veste et des pantalons de ceux qui sont larges que ne n'arriverais jamais à user même si j'arrivais jusqu'à l'âge de mon père. Ainsi emmitouflé, je ne crains pas le froid nocturne.

Sur le problème du Mexique, essayez de bien vous informer. Bien que l'on dise : « Extrême c'est croire en tous et erreur c'est ne croire en personne », dans le cas présent vous ne devez pas croire ce que l'on vous raconte avant de le vérifier. Vous ne devez pas non plus parler à tort et à travers parce que nous savons que celui qui possède une bouche se

---

<sup>4</sup> *Après avoir gagné la guerre les franquistes continuèrent, et longtemps après le conflit, une répression sanglante qui vit la mort et l'emprisonnement de milliers de personnes.*

trompe. Je sais tellement peu de chose que je ne sais rien, parce que pour ces choses nous devons connaître les tenants et les aboutissants. De toutes manières, il faut continuer à demander des renseignements. Moi aussi j'essaierai d'en avoir de mon côté. L'information n'est jamais de trop.

Dans le cas où l'affaire nous intéresserait, avant tout nous examinerons attentivement les propositions et les conditions. Un exemple : si je dois m'en aller seul devant et vous appeler une fois que je serai installé, le plan ne m'intéresse pas pour le moment. Nous attendrons un temps pour nous en sortir et voir comment les choses vont évoluer. Nous ne sommes pas pressés parce que j'espère, et je crois, que très prochainement il y aura un changement de politique en Espagne. Par conséquent, il faut rester attentif à l'évolution des événements. N'allons pas plus vite que la musique. Montons marche après marche si nous ne voulons pas qu'en montant précipitamment plus grande soit la chute.

Les compagnons Sulema ont demandé -et reçu- un certificat de Madame Luisa de Valdenuez y de Mosen Domingo, qui se sont portés garants de leur conduite. Maintenant, ils doivent attendre les démarches qui sont en cours au consulat. S'ils arrivent à retourner en Espagne, ils nous promettent qu'ils nous raconteront ce qui se passe dans le village. En attendant, nous attendrons la suite des événements pour être certains si nous devons ou non nous adapter à eux. Tu sais que je l'ai toujours dit : bien que nous ne sachions pas où nous conduit cette vague, nous ne devons pas perdre espoir. Nous devons prendre patience et avoir confiance.

Vois comme j'ai raison ! Aujourd'hui, les choses sont comme je l'ai toujours dit. Il n'y a pas de bien ou de mal qui dure cent ans. Si je pouvais obtenir de toi pas plus de la moitié de la conformité que je possède, je pense que tu te sentirais heureuse. Je reconnais l'évidence de notre situation. C'est ma façon de me battre afin de vivre toujours avec espoir, refusant les peines. Quoi qu'il arrive, je me tiens ferme pour surmonter les difficultés que la vie souvent nous envoie. Je ne me débarrasse jamais de la patience parce que je sais que les maux se produisent sans qu'on les demande. Avec tout cela, je veux juste te dire d'être plus forte. Garde toujours à l'esprit que tu es responsable de nos enfants et il serait triste si des bêtises venaient te troubler et te

faisaient perdre la santé. Donc, un peu de joie ! Si tu y réfléchis, le fait de pouvoir cacher tes enfants sous tes jupes en cas de danger, et de communiquer avec moi, c'est avoir de la chance, car beaucoup sont les gens qui ne le peuvent pas. Et rien de plus. Bientôt viendra le jour où nous nous reverrons, entouré de nos enfants et nous serons heureux comme nous l'avons toujours été. Le bonheur n'est pas dans le capital que nous avons, ou que nous avons perdu, mais en acceptant simplement notre situation actuelle. Si nous ne perdons pas cette capacité qui nous a toujours sauvé de nos vicissitudes passées, je crois que nous allons continuer notre chemin heureux.

Maintenant je t'écris, Sebastian. Puis ce que tu es l'ainé je te charge de relire attentivement cette lettre pour que tu puisses, avec le temps, transmettre à tes frères le sens de tout ce que je viens de dire à ta mère. Je te dis cela au cas où si un jour tu serais obligé de me représenter. Aujourd'hui tes frères sont trop jeunes pour comprendre ce que j'écris ; cela te revient, toi qui est un homme, d'expliquer mes paroles. Pour terminer je te prie de me dire comment se passe ta vie et qu'elle est actuellement ta préoccupation majeure. J'insiste car tu es à l'âge où tu dois penser à quelque chose de concret.

Valero, je veux aussi que tu me racontes quelque chose sur tes plaisirs. Dis-moi, en quoi je peux te conseiller pour que tu puisses en tirer profit, et faisant plaisir du même coup à ton père. Juana, parle-moi de tes travaux. Je sais que je peux avoir confiance en toi car tu es attentive à ce que te demande ta mère et tes frères. Anastasio, tu me diras qu'elles sont tes distractions et si tu n'oublies d'étudier un peu. Lauro et Alicia, racontez-moi à quoi vous jouez et écrivez-moi les mots de français que vous connaissez. À toi, María, je peux te dire peu de choses car chaque jour Juan me met au courant de ta vie. Comme fille aînée et mariée, je ne peux te dire rien de plus, que tu suives comme tu le fais actuellement, respectant ta mère et tes frères, en les aidant du mieux que tu le peux.

Bon. Salutations à tous et des baisers de votre époux et père.

Anastasio, j'ai oublié de te dire que ton cadeau m'a surpris et m'a beaucoup plu. Félicitations pour ton bon travail. Cette nuit je vais t'écrire une lettre pour t'envoyer mon cadeau. Il s'agit aussi de dessins, mais de machines de mon invention. Je t'en fais cadeau pour que tu t'appliques plus.

## **Lettre 12**

*La Condamine, 4 juin 1939*

Mon cher fils Anastasio.

Comme promis je t'envoie ces dessins. Je veux que tu te rappelles plus tard que j'ai pensé à toi et que je suis resté attentif sur le déroulement de ton éducation. C'est une peine que par manque d'éducation tu ne puisses sortir plus de tes aptitudes naturelles, mais ne perds pas espoir, car le jour où cela sera possible nous ferons tout ce qui est possible pour que tu ailles à l'école. Pour le moment demande aux plus grands qui t'entourent de te donner des leçons de dessin. Le savoir ne prend pas de place te cela te servira toujours quand tu seras majeur. Aujourd'hui tu n'as pas de connaissance suffisante pour le comprendre mais un jour tu te souviendras de ce conseil. Ces dessins en plus d'être des dessins sont des leçons de mécaniques. Avec ces moulins à vent on peut mettre en mouvement des norias, des dynamos et diverses machines d'atelier. Comme tu peux le voir dès que j'ai un moment de liberté je le passe en inventant et dessinant ces machines. Je te les envoie pour que tu saches les goûts qu'a ton père et, qui sait ? Peut-être as-tu les mêmes. Le principal c'est que tu aies du talent et de la volonté. Je continue à te féliciter car véritablement ton dessin m'a beaucoup plu.

Chère épouse. À propos des photos, et bien sincèrement nous sommes sortis mal, vraiment très mal, quoiqu'il en soit je te les enverrai car tu me les réclame. À propos de ta demande à savoir si je pourrais sortir d'ici, et quelques-uns sont sortis de ce camp, réclamés par des français connus<sup>5</sup>, Moi comme je ne connais personne je ne te l'ai pas dit. Je continue à croire à ce qu'ils m'ont dit et promis. Je vis avec espérance sans me laisser aller.

Sans plus. Amitiés du Fin et des compagnons. De ma part salue toutes les personnes, mes plus affectueuses à toi et à nos enfants, Dis à ceux qui sont à tes côtés que je pense beaucoup à eux et toi reçois une embrassade de ton époux.

Donne un baiser de ma part à Lauro et Alicia.

---

<sup>5</sup> Juan fut réclamé par des oncles (émigrés des années vingt et français naturalisés) vivant près de Lyon (Rhône) mais, malgré les promesses, il ne lui fut jamais accordé de quitter la compagnie.

**Lettre 13**

*La Condamine, 6 juin 1939*

Dans votre lettre du 2 j'ai pu constater que vous êtes tous bien, sauf toi, qui d'après ce que tu me racontes, n'es pas en très bonne santé. Cette nouvelle m'a beaucoup contrarié mais elle ne m'a pas effrayé car je connais ton caractère et ton tempérament. Il faut prendre soin de toi, car la santé c'est le bien que nous devons apprécier le plus. Dans ma dernière lettre (que vous avez dû, je suppose, recevoir), je te dis que si tu tombes malade ce serait un grand malheur pour moi et une énorme déconvenue pour nos enfants. C'est pour cette raison que je te demande, pour la seconde fois, d'avoir plus de capacité et de faire face aux circonstances, aussi pénibles soient elles. Je pense que ta faiblesse est due à ton manque de confiance et à ton désespoir. Pour ne pas tomber dans la dépression tu dois, comme on dit, tirer parti de ta faiblesse. De plus, je n'admets plus que tu déshonores la France parce que c'est nous qui avons, dès le début, voulu passer la frontière. On peut critiquer, même contre sa volonté, mais, actuellement, il ne faut pas parler comme tu le fais. Nous avons tout perdu, tout sauf l'honneur. C'est pourquoi, s'il te plait, gardes tes opinions jusqu'à ce que nous puissions parler sans risque ni préjudice.

Ce qui m'attriste également c'est de savoir que vous manquez de nourriture, c'est-à-dire ce qui est indispensable pour vivre. Sur ce sujet, le courage et la patience ont leur limite. Raconte-moi si le travail de Sébastian pouvait, sans trop tarder, alléger votre souffrance et si vous aurez toi et les plus grands la possibilité de travailler aussi, pour vous rassasier ne serait-ce qu'un peu. Je ne vois pas ce que vous pouvez faire pour améliorer votre vie. Nous, nous vivons de faveurs. Sans salaire nous ne pouvons pas espérer grand-chose. Le jour où j'aurai de l'argent je te l'enverrai pour que nos enfants puissent manger.

Aujourd'hui je souffre de ne pas pouvoir remplir mon devoir de père.

Concernant notre fils Juan, il est complètement rétabli. Vous pouvez constater que sa main peut de nouveau vous écrire. Ce ne fut qu'une légère blessure. Pendant qu'il était soigné, on l'occupait à faire des petits travaux. Hier, mardi, il est revenu au camp<sup>6</sup>. Nous sommes de nouveau réunis. Comme précédemment, nous sommes tous les deux en bonne santé. Je souhaite qu'il en soit de même pour vous et que tu sois complètement rétablie quand tu liras ma lettre et que tu y répondras.

---

<sup>6</sup> En fait, Juan a été emprisonné pendant vingt jours parce qu'il s'était échappé du campement, parce qu'il n'avait pas le droit de voir sa jeune épouse. Voir à ce propos sa lettre en fin.

Tu m'accuses de vous donner peu d'explications et qu'il semble même que je vous oublie. Je suis très contrarié. Ces mots me blessent. La plus grande peine que je puisse avoir c'est de ne pas recevoir de vos nouvelles. Je ne comprends ce que tu veux dire par « explications ». Le plus important est que nous puissions communiquer entre nous, bien que ce soit avec peu de mots. Je ne suis pas retombé en enfance, je suis resté le même. Vous écrire et lire vos lettres est notre seul plaisir parce qu'ici il n'est pas question de fraterniser en dehors du camp. On ne voit ni villes ni villages, pas même des maisons. Il n'y a que des montagnes. Heureusement, dès que les travaux seront finis nous auront le bonheur de nous retrouver. Il ne faut pas perdre patience jusqu'à ce que les choses changent. Le temps arrange tout-. Ce serait pire si nous étions en Espagne, où le fascisme continue ses persécutions. Dis-moi où et quel est le travail de Sébastian.

Sans rien d'autre à vous dire. Gardez courage, je vous embrasse.

## **Lettre 14**

*La Condamine, 7 juin 1939*

J'ai eu une grande joie en lisant votre lettre du 3 courant. Comment ne pas être heureux de savoir que vous êtes tous en bonne santé et que vous avez assez à manger et de quoi vous habiller, ce qui vous fait dire que je n'ai pas à avoir autant de peine pour vous.

J'apprécie vraiment ces familles espagnoles qui vous aident énormément<sup>7</sup>. Grâce à elles, vous pouvez continuer à vivre un peu mieux. Vous avez la preuve que vous ne devriez pas perdre espoir car lorsque vous fermez une porte, une autre s'ouvre. Nous devons tout supporter avec sérénité et à tout prix jusqu'au jour où notre mauvaise situation se terminera.

Par contre, il m'a déplu de savoir que Sebastian, malgré sa volonté, n'a pas la force de continuer à travailler. Cette nouvelle ne me satisfait pas, car il travaille en étant malade, il peut en payer les conséquences. Ceci en particulier me fait douter de votre situation, comme vous me la peignez. C'est pourquoi tu me diras franchement quelle est votre situation. Ne me dis pas ce qui n'est pas car je serai fâché si tu me fais avaler n'importe quoi.

En parlant du Mexique et de Cuba, je regarde cela avec un certain recul. Au lieu de s'arranger, la situation internationale devient de plus en plus tendue. Je vois très mal la question du passage des frontières pour des expéditions dans n'importe quel pays. Il vaut mieux attendre un peu. Pour l'argent c'est très difficile puisque nous n'avons pas de francs. De plus, celui qui propose ces arrangements est un personnage qui n'inspire pas confiance. Avant de vous lancer dans une aventure, vous devez être sûr de pouvoir le faire. Au début, vous devez avoir l'argent pour le voyage, ce que je ne comprends pas très bien. Tu sais aussi que : "Ne demande, ni ne prends jamais, ce que, pris, ne pourra jamais revenir dans ta main.". Nous attendrons le développement de la situation internationale, faisant face au mauvais temps, bonne figure. Je pense que nous pouvons le faire d'une autre façon plus tard.

Tu me diras si tu as reçu la lettre dans laquelle je t'ai dit qu'ils m'ont écrit d'Espagne. Je t'ai envoyé la note sur ce qu'ils me disent et tu ne me dis rien. Lorsque tu la recevras dis-moi ce que tu penses de son contenu.

---

<sup>7</sup> Immigrés espagnols des années 20 et naturalisés français.

Aujourd'hui nous allons prendre une douche. Ils nous ont vaccinés il y a huit jours. Juan et moi-même avons eu droit à deux injections. Nous sommes protégés contre certaines maladies. Je dois aussi vous dire qu'hier, jeudi, nous avons été payés. Ils m'ont donné 27 francs. C'est très peu, mais ils me permettront de t'écrire sans que vous ayez besoin de m'envoyer des timbres. Quand j'en aurai besoin, je te le demanderai.

En ce qui concerne les familles qui, selon ce que vous me dites, vous aident énormément, dis-moi par retour si, à ton avis, il est nécessaire que je les remercie personnellement pour leurs faveurs. Bien entendu, me trouvant dans une si mauvaise situation, tout ce que je peux faire c'est de les remercier sans compter et que je suis obligé de les payer en retour, quand je le pourrai, de tout ce qu'ils font pour vous. Ce sera mon obligation et mon plaisir. Pour l'instant parle-leur de moi, en leur assurant que je ferai mon devoir. Toi, prend en considération le conseil de ton mari, quand le jour arrivera, prouve ton respect à tous, qu'ils soient espagnols ou français. Même si tu vis plus de pires moments que tu ne le dis, n'oublie pas de reconsidérer ce que je répète : si nous étions en Espagne, ils nous auraient séparés pour toujours. Alors patience. Étudions notre situation présente. Nous devons reconsidérer exactement ce que notre évasion d'Espagne représente. Nous recevons des lettres très sérieuses, elles suffisent à nous conforter dans nos choix.

Mon cher fils Sebastian. J'ai reçu ta lettre et sa lecture m'a procuré beaucoup de joie parce que je vois que tu as réussi à entrer dans l'atelier pour travailler comme mécanicien<sup>8</sup>. Ce fut toujours mon souhait et sera ton avenir. Quand tu seras plus mature, grâce à ton travail, tu auras les moyens de mieux vivre. Essayez de le faire comme ton père te le conseille dans ses lettres. Je suis désolé que tu ne sois pas assez fort pour travailler. Si tu as la possibilité de le faire, confesse ta faiblesse fugace au propriétaire de l'entreprise, au directeur de l'atelier ou à celui qui est ton patron, qui te délivrera pour l'instant des travaux de grande force. Vous savez ce qui s'est passé dans le village et ce que t'a coûté la maladie. Dis-moi le nom du propriétaire de l'atelier pour que je puisse le remercier. Salue-le de ma part.

---

<sup>8</sup> *Le propriétaire de l'atelier de mécanique agricole situé près de l'hôtel des réfugiés embaucha Sebastian pour de petits travaux à la forge.*

**Lettre 15**

*La Condamine, 8 juin 1939*

Avant toute chose, je souhaite que, lorsque tu recevras cette lettre, tu seras rétablie de ta maladie, puisque la seule chose qui me préoccupe est votre santé, la tienne en particulier. J'ai écrit hier et si j'écris encore aujourd'hui, c'est pour avoir reçu vos lettres en date des 5 et 17 mai. Comme tu le vois, elles sont arrivées très tard.

En ce qui concerne ce que tu me dis au sujet de la pension en francs, tu me diras qui paie. Je suis désolé que tu n'aies pas de savon à laver ou d'espadrilles pour les enfants. Je suis désolé, quand je sais à quel point tu aimes laver et avoir tout en ordre. Pour que ces choses soient arrangées, la patience est nécessaire, rendant la nécessité, vertu. Prends ces désagréments avec sérénité afin que, le jour où nous les quitterons, profiter du temps que nous aurons à vivre, en tant que gens de ville. Dans les champs, on transpire beaucoup. Revenons au sujet du Mexique. Je ne pense pas que ce sont juste des rumeurs. La vérité a un autre son.

Il est bien dit : *"Du dit au fait il y a beaucoup de chemin"*.

A propos des Catalans, que nous soucie ce qu'ils chantent ? Nous nous soucions d'abord du nôtre. Pour ce qui est d'aller au front, qui aille celui qui veut se suicider. Pour nous, le problème qui se pose est de savoir combien nous serons séparés en France. Tu ne dois plus dire qu'il n'y a pas de remède. Maintenant, est ce que nous sommes. Je pense aussi beaucoup à mes parents. Si ceux de Valence ne répondent pas à ta lettre, comme ils n'ont pas encore répondu aux nôtres que nous avons envoyés à la Escolástica, nous écrirons encore. Toi, tu attends. Tu me dis que les garçons m'écriront la prochaine fois. Je serai reconnaissant pour leurs lettres.

Cher fils Sebastian. Même si c'est avec beaucoup de retard (pour l'avoir reçue aujourd'hui seulement), je réponds à ta lettre du 5 mai. Je suis très reconnaissant de savoir que tu es très courageux dans ta tâche, que tu donnes des leçons à tes frères et que tu as soin d'apprendre le français. Savoir que tu as la volonté d'étudier est pour moi la plus grande des joies. Apprenez tant que vous le pouvez, le savoir ne pèse pas. Quand je serai avec vous, je vous donnerai des leçons qui vous serviront. Je suis très content de toi mais je vais te faire une remarque : la lettre que tu m'écris contient pas mal de fautes. Ne court pas et tout ira bien pour toi.

Tu me dis que tu veux travailler ici, avec nous tous. Ne soit pas si pressé que le jour viendra où nous travaillerons ensemble et je vous donnerai tout ce que je peux pour votre bien. C'est clair comme la lumière du jour. Pour terminer, je vous conseille de ne pas apprendre à jouer aux cartes car avec elles on apprend à voler et à tuer. Ses figures<sup>9</sup> le disent très clairement :

*Coupe : boire*

*Bâton : frapper*

*Or : voler*

*Épées : tuer*

## **Lettre 16**

*La Condamine, 11 juin 1939*

---

<sup>9</sup> Figures du jeu de cartes espagnol, Naipes, différent de celle du jeu français (roi, dame, valet, as).

La raison de cette lettre est pour vous dire que sur la question du Mexique nous avons radicalement changé notre point de vue. Nous sommes maintenant heureux d'y aller ; donc cette décision est la réponse que nous donnons à votre question. Maintenant vous le savez : nous sommes déterminés à partir le plus tôt possible. Si vous n'êtes pas en mesure de vous embarquer pour des raisons que nous ne connaissons pas, vous nous le communiquez. De façon à envisager toutes les orientations que ces dernières peuvent nous donner.

Aujourd'hui, dimanche, nous avons congé. Gracia - c'est-à-dire el Fin - et moi-même allons faire une exploration au sommet de la montagne. Les autres ne veulent pas nous accompagner car les sommets sont couverts de neige. Jeudi dernier, nous avons pris une douche, changés et lavés les vêtements sales. Il n'y a pas de pénurie d'eau ici et c'est très bien. A Argelès, je ne savais pas comment laver ou réparer, mais depuis que je suis ici, j'ai été "une bonne ménagère". J'ai des vêtements si propres et si bien raccommodés que je donne envie. Encore plus : je suis devenu un tailleur accompli.

Donc, sur ce point, n'ayez pas de souci. En parlant de cela, je me souviens que je t'ai entendu dire : « Ce n'est pas celle qui lave beaucoup qui est la plus propre, mais celle qui salit le moins », homme averti en vaut deux.

Dans une lettre, tu me dis qu'une française me trompera pour mieux pêcher. Eh bien, je n'aurai pas ce problème parce que nous ne voyons pas de femmes ici. N'importe qui du camp, qui pense à l'amour, peut se dire que de la main à la bouche la soupe est perdue. Pourquoi pense-tu que ce que nous faisons sont des fortifications ? Ce n'est pas vrai. Ce que nous faisons, est la chaussée d'une route. Je suis employé en tant que gréeur de pierre, en équipe avec Sulema et el Fin, plus un de Val de Tormo.

Nous les Aragonais somment donc les spécialistes que les Français appellent les "maçons". Juan joue le rôle d'interprète des carpinteros, qui s'appellent en français : "charpentiers".

**Lettre 17**

*La Condamine, 12 juin 1939*

Je vous écris pour vous dire ce qui suit. Premièrement : dès que vous recevrez cette lettre répondez moi en me donnant les pistes que vous avez concernant le possible rapatriement des réfugiés espagnols.

Ici ce ne sont que des rumeurs qui circulent, rapides comme de la poudre. Vous qui avez plus de facilité pour vous informer, parlez-moi de cette affaire. Dans le cas où on ne vous aurait rien dit sur le sujet, donnez-moi votre opinion. Deuxièmement : expliquez-moi en détail ce qu'est votre terrain pour, si cela nous intéresse, demander que l'on nous établisse dans ce département. De cette manière Sebastian continuera à l'atelier et moi je travaillerai dans les champs, dès que j'aurai obtenu ma liberté par l'intermédiaire des amis que vous avez. Valero pourra aussi bientôt travailler, ce serait la meilleure solution.

Quel que soit le résultat, mon idée reste toujours la même : j'ai l'intention d'aller au Mexique, bien que je me méfie d'un tel voyage. Je crains que ma demande ne puisse englober ce que j'exige, c'est-à-dire pouvoir sortir tous ensemble de France pour aller en Amérique. Si on ne me donne pas l'assurance que nous serons tous réunis avant de monter dans le bateau, je refuserai toutes propositions parce que je ne veux pas, ni cela ne m'intéresse non plus et je ne pourrais pas partir seul. Voici le pourquoi de ma question

Juan pense que la solution est d'aller chez sa famille à Givors, près de Lyon. Si nous restons en France, nous ne pourrions aller chez personnes car nous sommes nombreux. Je te dis cela pour te prévenir que si Juan te le propose tu lui répondes par la négative. Comme tu le sais, le coq ne chante bien que dans son poulailler.

Je te joins la photo que je t'avais promise. Comme tu peux le constater, nous ne sommes pas bien sortis car le photographe nous a placés au soleil, ce qui nous fait paraître blancs comme neige

## **Lettre 18**

*La Condamine, 15 juin 1939*

Tout d'abord, je veux vous exprimer la joie que m'ont causée vos lettres de 10 et 12. Car je suis très heureux de savoir que vous êtes tous en bonne santé et toi en particulier puisque tu as récupéré.

Tu me dis que vous avez aimé mes dessins. Sache que j'en ai beaucoup. Je les garde pour quand je serai avec vous ils peuvent être utiles pour nos enfants. Donc, avertissez-les de garder ceux que j'envoie. Si Sebastian a la chance un jour de devenir un professionnel dans l'atelier, qu'il n'essaye pas de donner ces dessins à qui que ce soit sans en garder une copie, qu'Anastasio peut dessiner. En parlant de Sebastian, tu me diras qui sont, et comment s'appellent ces personnes qui vous aident tant pour que je puisse les saluer, en attendant le jour où nous pourrons remplir nos obligations envers eux.

En ce qui concerne Mme Engracia, dans cette lettre, je t'envoie une carte pour la remercier pour tout ce l'aide qu'elle vous apporte de manière désintéressée. Il est vrai que : " les actions parlent plus que les mots ".

A propos du fait qu'ils nous réuniront tous dans un camp de concentration, et bien on ne nous a rien dit. Je promets que nous prendrons soin d'écrire en Espagne. Ne pense pas à nous envoyer des francs, dont nous n'avons pas besoin si ce n'est pour écrire. Bien que ce que nous touchons soit une misère, nous en avons assez pour l'essentiel. Donc vous n'avez donc pas besoin d'envoyer d'argent. Nous avons toujours besoin d'un duro<sup>10</sup> pour être riche, mais je ne me suis jamais souvenu avec une telle acuité du dicton qui dit que : « *L'argent est roi* ».

Tu me dis que vous avez reçu un don des oncles de Juan. Réponds-leur que je suis très reconnaissant. Le jour viendra où nous pourrons les récompenser, eux et tous ceux qui le méritent. Nous devons continuer avec patience, le temps mûri tout, et nous résigner à notre situation. Afin de surmonter les calamités de notre exil<sup>11</sup>, gardons à l'esprit que nous avons perdu la guerre et qu'après toutes les guerres il a toujours été dit, et on dira toujours : « Malheur aux vaincus ! » Avouons-le. Pour le moment, nous devons en subir les conséquences, mais tout ce que la République a plantés sera un jour récolté.

---

<sup>10</sup> Un duro = 5 pesetas

<sup>11</sup> Destierro : la traduction exacte serait un arrachement à la terre, terme nettement plus violent que celui d'exil.

Cher fils Sebastian. Je suis satisfait et plein de joie de lire dans ta lettre que tu as eu la chance d'entrer dans l'atelier. En tant que père, j'ai l'obligation de te faire des avertissements et des observations. Ils sont les suivants : la première chose que le maître fait avec son apprenti ou servant, ce n'est pas de scruter ses aptitudes concernant le travail, car tout s'apprend avec volonté et application, mais s'informer de sa moralité. Par conséquent, je te préviens, une fois admis, la première chose que tu dois faire est d'obéir. Ne réponds jamais, sans pour autant avoir l'âme d'une cruche, comme on dit. Deuxièmement, n'écoute pas les conseils de tes pairs ou de tes amis qui vont être aveuglément contre les patrons en pays étranger. Troisième point : si un jour tu trouves des pièces de monnaie, ou quelque objet tentant dans l'atelier et ses dépendances, ne pense jamais à les cacher car c'est un appât volontairement mis en évidence par les mains de celui que tu sers pour tester ton comportement. Tomber dans ce piège est suffisant pour passer pour un homme de peu de confiance. Alors sois conscient, non seulement ce que tu trouves au sol, mais aussi ce qui est à portée de ta main.

Quatrièmement : si on te confie de l'argent pour faire des achats, ne garde même pas un sou, parce que ce serait un grand mécontentement pour toi. Bien que pauvre, nous avons toujours vécu tranquillement. Cinquièmement : ne joue pas à faire des paris avec qui que ce soit car on sait que : « celui qui parie mal, s'allonge ». Pour terminer, fuis les discussions politiques. Si quelqu'un te lance une pique sur ce sujet, répond que tu ne comprends rien de tout à cela parce que tu es trop jeune. Sois respectueux et même gentil avec les bourgeois que tu sers car ils sont français et sont dans leur pays. Par conséquent, nous devons faire semblant d'aller y vivre. C'est l'une des expériences héritées de la guerre. Suis bien ces avertissements en te disant que la politesse n'ôte pas la bravoure. Au mal des autres oppose ta sagacité. D'après ce que vous tu me dis les photos, je ne peux pas te répondre puisque je n'en ai pas reçu. Tu me donneras plus d'explications.

## **Lettre 19**

*La Condamine, 15 juin 1939*

Madame Engracia. Appréciée et noble espagnole.

Dans toutes ses lettres, ma femme m'informe de votre bon comportement, et aussi des sacrifices que vous faites en faveur de nos enfants.

Avec cette simple lettre je viens vous saluer.

Je m'offre à vous, comme un serviteur qui désire accomplir son devoir de père, d'époux et d'ami. Je vous promets de faire, dès que je le pourrai, tout ce qui est possible pour payer les désagréments, qui sans le vouloir, vous a causé l'arrivée de ma famille dans votre village de Mézin. Chose promise chose due. Bien que l'on affirme que l'amour n'admet que l'amour pour paiement, je reste à votre entière disposition (pour tout ce à quoi je pourrai vous servir). Je souhaite pouvoir rapidement vous rencontrer et vous connaître comme vous le méritez. Je souhaite que cette tragédie finisse rapidement afin de pouvoir honorer de notre amitié des personnes méritantes comme vous.

Je suis très heureux de pouvoir encore vous remercier.

Votre serviteur zélé qui embrasse vos mains.

Marcelino Sanz Mateo.

## **Lettre 20**

*La Condamine, 20 juin 1939*

Tout d'abord, je dois exprimer la mauvaise impression que m'a

fait votre lettre du 15, en voyant l'aggravation de votre état. D'abord, je suis désolé pour le travail de notre fils Sébastien, qui, je suppose, vous a contrarié. Je suis doublement désolé, d'abord pour son apprentissage et ensuite parce que vous perdez son aide, si petite soit-elle, quand vous en aviez tant besoin.

En ce qui concerne ma situation, vous ne devez pas souffrir puisque Juan et moi, nous ne souffrons d'aucun mal, et même nous grossissons, à cause de l'air sain d'ici. Ne vous occupez pas de nous. Je me considérerais heureux si tu ne me demandais pas avec anxiété : « Si Sebastian ne travaille pas, il vous manquerait l'essentiel pour manger et vous habiller, puisque sans argent on n'obtient rien dans ce monde ? » Comme un mal ne vient jamais seul, malheureusement, Juan comme moi-même, ne pouvons rien vous envoyer si nous ne sommes pas payés davantage, parce qu'ils nous donnent seulement de quoi vous envoyer notre amour par la poste. Le reste dont nous n'avons pas besoin puisqu'ils nous donnent le gîte et le couvert. Nous vivons en pensant pouvoir vous envoyer les francs dont vous avez besoin et que nous n'avons pas pour l'instant, malgré le fait de travailler toute la journée. Cependant, ce n'est pas une chose sans fin. Comme je te l'ai dit à plusieurs reprises, je te demande de nouveau d'être sereine et les connaissances suffisantes pour supporter la situation présente. Réalise que nous sommes en faveur et que celui qui vit des faveurs doit endurer la servitude. Prends-le avec patience avec le temps tout s'arrange. Soit calme. Bien que tu aies entendu que vous alliez être transféré dans un camp et que tu sais que trois cents réfugiés retournent en Espagne, n'aies pas peur et aie l'espérance que j'ai moi-même. Ma consigne est : attend, quand une porte se ferme, une autre s'ouvre.

Concernant le voyage au Mexique, sur les dix que nous sommes dans la tente, seuls Juan et moi-même avons signés. Les autres ont leur famille en Espagne. Ils préfèrent attendre une amnistie et rentrer chez eux. Sur les cinquante que composent notre section, nous ne sommes plus que dix-huit à vouloir partir en Amérique. Donc, si nous calculons la moyenne pour la compagnie dans son ensemble, nous ne sommes que le tiers des hommes à être prêts à émigrer pour la deuxième fois. Maintenant nous, les volontaires devront attendre le jour de l'embarquement. Et nous partirons même si cela nous fait du mal. Le sort en est jeté, et celui qui ne se risque pas, ne traversera jamais la mer. D'ici là, nous ne pouvons rien faire. Ils doivent nous donner le feu

vert ; donc je vous tiendrai au courant et vous guiderai quand je le pourrais sur cette question importante.

Mon cher fils Sebastian. Ta nouvelle du 15 m'a causé beaucoup de chagrin parce que je comprends le ressentiment que tu as de ne pas pouvoir continuer dans l'atelier par ordre des autorités. C'est un malheur pour tous. D'abord pour toi, puisque tu ne peux pas t'instruire, et deuxièmement, pour ne pas être en mesure de réaliser le désir que tu avais d'aider ta mère et tes frères, choses qui nous rendaient si heureux. Que cela ne t'empêche pas d'écouter ton père. Ne désespère pas. Supporte les désagréments avec patience, patience jusqu'à ce que soyons libres et les moyens de nous occuper de vous comme vous le méritez jusqu'à votre complet développement, objectif que vos parents n'abandonneront jamais. Je te charge de dire à tes frères que vous avez un père qui ne dort pas une nuit sans penser à l'éducation de tous parce que je veux que, quand vous serez majeur, vous ayez les moyens pour vivre une vie moins esclave que la mienne. Le problème est que si nous ne travaillons pas, nous ne pourrons pas vous donner l'éducation nécessaire. J'espère que le jour viendra où nous pourrons le faire normalement. Envoyez-nous toutes les propositions que vous sont faites pour vous guider autant que nous le pouvons. Pour l'instant, courage malgré notre infortune. Soyez bons : la bonté peut être une arme contre la méchanceté des hommes.

## Lettre 21

*La Condamine, 23 Juin 1939*

En ouvrant votre lettre, grande a été ma surprise en vous voyant tous sur les photos que vous nous avez envoyées. Nous les avons regardées et regardées de nouveau avec satisfaction et enchantement. Maria, Sebastian y Valero sont bien. Anastasio paraît mince. Lauro et Alicia sont très sérieux et toi, la mère, hautaine comme une reine, avec les lèvres serrées. La prochaine fois que vous pourrez vous photographier, essayez de vous mettre tous pareil. De toute façon vous avez bien fait. Nous aussi lorsque nous aurons des francs nous irons nous faire photographier pour vous envoyer des photos. Nous aurons ainsi au moins la petite satisfaction de nous emmener les uns les autres dans la poche.

Au sujet de ce que tu me dis sur la politique concernant les réfugiés, tu sais ce que je te dis dans toutes mes lettres : ne t'enflamme pas) et ne te précipites pas, le temps soignent les blessures. Écoute ce qui se dit : On ne peut pas dire avec le temps passé ce qui en tout temps on peut faire. » Il faut prendre les choses calmement. Je vous joins la lettre que j'ai reçue du village pour que tu puisses voir ce qu'ils disent. Lis-la et relis-la attentivement et après dis-moi ce que tu en penses. Voyons si nous pouvons voir ce qu'ils veulent nous dire. Cela me paraît très compliqué. J'ai reçu cette lettre qui était avec celle qu'a reçue Ignacio Hernandez. Voici la copie exacte :

*« Mon cher Frère. Je serais très heureuse si lorsque tu recevras cette lettre tu te trouvais en bonne santé (grâce dieu) Marcelino, le Tamel est ici avec nous. Jusqu'à présent nous sommes tous les trois en bonne santé. Martina est partie et nous n'avons aucune nouvelle, ni d'elle, ni de son frère. On nous a dit qu'elle s'est mariée avec un Asturien mais, mais n'y ni prêtes pas attention. Prends soin de toi d'abord. Je t'envoie le bon souvenir de ta mère et de tes sœurs. Reçois un million de baisers et d'embrassades de celle qui t'aime et ne t'oublie pas un instant.*

*Josefa Sanz, Manuela Hernandez y Tamel.»*

Dimanche dernier j'ai envoyé une lettre à ma sœur Isabel<sup>12</sup>. Peut-être que nous allons avoir clairement des nouvelles de la famille et de l'Espagne. Ne leur écrivez pas je vais m'en charger. Maintenant,

---

<sup>12</sup> Marcelino était le seul garçon de la famille. Il avait encore cinq sœurs au village.

je vais répondre à la lettre que j'ai reçue. J'essaierai de leur faire comprendre que je saisis ce qu'ils veulent me dire. Cette lettre me plonge dans l'incertitude. Je n'arrête pas d'y penser parce que je n'arrive pas à la comprendre. Peut-être que vous allez y arriver. Cependant, j'ai plus ou moins une idée. Lorsque vous me répondrez dites-moi ce que vous avez compris de son contenu. Je vous dirai si vous pensez à la même chose que moi. Peut-être qu'entre nous tous nous allons démêler ce sac de nœuds. Le 23 après-midi nous ne travaillons pas parce que nous devons nous doucher. Dimanche on nous a injectés un vaccin. J'ai eu mal au dos pendant deux jours mais aujourd'hui je vais tout à fait bien. On raconte que bientôt nous serons vaccinés encore une fois. Si c'est vrai, bien que l'on souffre un peu, cela vaut la peine d'échapper aux maladies. Les compagnons du baraquement – les Sulema – ont déjà les papiers en règle pour partir en Espagne. Il leur manque seulement le visa des autorités françaises. Nous pensons qu'ils seront prêts bientôt. Grâce à eux nous pourrions facilement obtenir des nouvelles du village.

Mes chers enfants. La prochaine fois vous m'écrirez tous. Je serai content d'apprendre comment vous étudiez et comment vous jouez. Dites-moi aussi si le climat vous plait là où vous êtes parce qu'il me semble qu'il est plus frais que le nôtre.

Sebastian, si tu continues à ne pas pouvoir travailler, essaie d'écrire beaucoup parce que tu es très en retard en orthographe. C'est pour ton bien que je te réprimande. Je pense que tu vas m'obéir. N'oublie pas que la connaissance ne prend pas de place.

Sans rien d'autre à vous dire, ceux du village envoient leur salut à tous les espagnols qui se trouvent avec vous.

Et la Galera, as-tu des nouvelles de son mari ?

## **Lettre 22**

*La Condamine, 11 juillet 1939.*

Dans ta dernière lettre tu me dis que vous allez bien, ce dont nous sommes heureux, et aussi que vous n'avez pas reçu de nos nouvelles, ce qui est étrange parce que nous écrivons immédiatement après avoir reçu les vôtres. Nous le faisons ainsi parce que, précisément, le seul plaisir que nous avons est de recevoir des lettres. Je pense que pendant que je vous écris, vous aurez reçu ma lettre précédente.

Je dois te dire que nous nous sommes fait tirer le portrait, Juan et moi pour vous puissiez nous voir. Je me suis aussi dépeint avec le groupe dans la pièce. J'ai acheté deux photos : l'une pour moi et l'autre pour vous permettre de découvrir les travailleurs de notre section. De plus, nous voulons nous photographier tous sous la tente de campagne - la baraque tente - afin que nous ayons un souvenir s'ils nous séparent.

Malheureusement, je pense qu'il nous reste peu de jours ou nous continuerons ensemble, puisque les Sesé et l'Ignacio - ou plutôt le Valenciano - ont les avais pour revenir en Espagne. Entre-temps, nous avons reçu du Gouvernement français une circulaire stipulant que chacun d'entre nous doit demander où il veut aller, que ce soit en Espagne, soit dans toute autre nation. Vous me direz par retour de courrier s'ils vous ont dit quelque chose de nouveau pour être d'accord sur ce que nous pensons. Je suis toujours dans le même état d'esprit : aller au Mexique, parce que pour l'Espagne je vois très mal la chose pour les républicains. Je te le répète : dis-moi rapidement si, comme je crois, vous avez reçu la circulaire demandant une telle alternative. Dans l'affirmative, envoyez-moi votre réaction.

Le 14 courant, nous aurons une fête en l'honneur de la République française, mais on ne nous a pas dit si nous participerions aux festivités. Ici, nous avons un temps très bon et très sain. Nous n'avons ni mouches, ni puces, ni punaises, ni poux, aucune autre classe de bestioles amies de la misère. Nous vivons propres et mangeons bien. Comme je voudrais que tu puisses dire la même chose ! Dites-moi exactement quel est votre état actuel.

Je suis satisfait de savoir que notre fils Sebastian est retourné à l'atelier parce que ses maîtres l'apprécient beaucoup, malgré le peu qu'il a travaillé à la forge. Mais je suis mal depuis qu'il m'a dit qu'il avait peu de force. Prends soin de lui et dis-moi quel est exactement son mal. Je veux aussi savoir ce que fait Valero. Comment passe t'il le

temps ? Il a 13 ans et, à son âge, il doit savoir quelle est son but dans la vie. Combien je serai enchanté s'il pouvait suivre son grand frère ! Mais il peut choisir une autre voie, puisqu'il a l'âge pour penser à son propre avenir, ou avoir foi en quelque chose.

### **Lettre 23**

*La Condamine Chatelard, 12 juillet 1939*

Je vous écris cette lettre pour vous demander quel est le motif

de votre retard à répondre à nos lettres, lesquelles, vous sont sûrement parvenues. Je ne doute pas que vous sachiez comment nous nous trouvons. Ne tardez plus à nous écrire.

Nous avons passé ce Dimanche à chasser les marmottes et à laver les dessous, tâche que nous faisons habituellement les dimanches, avant de nous occuper du reprisage que nous faisons parfois le soir. Nous avons déjà une marmotte dans le marabout<sup>13</sup> que nous avons mise dans une cage avec l'intention de la dresser. El Fin est le dompteur. Il lui donne des os à manger, du chocolat, des gâteaux et il la sort paître comme si c'était un petit agneau. Juan lui a fabriqué une cage pour l'emmenner avec nous, étant donné que l'on dit que bientôt nous serons transférés dans un autre camp, vu que nous sommes en train de finir ce travail.

Mon cher fils Sebastián, raconte-moi comment tu t'en sors avec le travail dans l'atelier.

Mon cher fils Valero. Confie-moi si tu penses au métier que tu veux apprendre parce qu'il me semble que tu ne veux rien me dire sur le sujet.

## Lettre 24

*La Condamine Chatelard, 16 juillet 1939*

Je réponds à la vôtre du 7 de ce mois, que j'ai reçu en retard. Tout

---

<sup>13</sup> Grande tente militaire circulaire et pouvant accueillir plusieurs personnes.

d'abord, je te demande d'écrire la date de ma dernière lettre, et ce chaque fois que tu me réponds, comme moi je le fais, juste au cas où nos lettres seraient arrêtées en cours de route. Je vous ai envoyé une lettre le 11 et une autre le 12 et tu ne mentionne pas si tu les as reçus. Tu me demande si je travaille toujours à la même chose. Eh bien oui, je continue à faire la chaussée sur la route.

Je ne crois rien de ce que tu me dis à propos de la lettre que j'ai reçue d'Espagne. Alors relis-la et dis-moi si tu restes sur ta position, ou si tu en as une autre. Je vois toujours la chose très emmêlée. L'unique que je croie est celle qu'a écrite Rosario ou José.

Remercie Mme Engracia pour les cadeaux qu'elle vous a donnés. En ce qui concerne l'Espagne, il faut accorder plus de temps aux choses. Maintenant je veux que tu répondes aux lettres du 11 et de la 12 pour connaître votre opinion. Faites-le par retour de courrier.

Je suis plus qu'heureux de savoir que Sebastian travaille toujours dans l'atelier. Il gagne peu, mais il peut apprendre beaucoup. Celui qui ne sait pas souffrir n'atteint jamais rien. C'est pourquoi l'on dit que l'on souvient de ce qu'on écrit avec du sang.

Celui qui n'apprend pas ne peut pas comprendre les circonstances dans lesquelles nous vivons. La première chose est de savoir comment gagner la sympathie des autres afin qu'un jour, ils puissent récompenser ta valeur. Il est très important que Sebastian soit dans un bon environnement parce que la graine tombée sur un mauvais sol ne peut pas germer et croître avec bonheur.

Sebastian, je t'écrirai une autre lettre. Valero, je vois que ton écriture est très bien. Juana, tu me dis que tu es en train de faire des chaussettes. Félicitations, apprenez que l'apprentissage est la meilleure chose à faire. Anastasio, en voyant ta mauvaise écriture, je sais que tu étudies très peu. Tu le paieras plus tard. Lauro et Alicia, je suis contente de voir que vous jouez beaucoup.

## **Lettre 25**

*La Condamine Chatelard, 18 juillet 1939*

Je réponds à vos lettres du 14 et 15 Juillet, dans lesquelles j'ai pu constater que vous êtes en bonne santé et c'est ce que je souhaite le plus. Ce qui est triste c'est que tu me dis que votre situation est mauvaise et je ne peux t'aider qu'en te disant dans mes lettres que tu aies de la patience. Courage, ceci finira bientôt et quelque chose va se passer qui viendra changer en bien notre mauvaise situation. Cela ne sert à rien de bouder. Le besoin ne connaît pas de loi, alors sans faire de mal à personne, essayez de gagner tout ce que vous pourrez afin de vous acheter ce qui est vital. Juan a reçu la permission de pouvoir aller chez son oncle et sa tante.

Maintenant il va demander la procédure d'embarquement avec l'espoir qu'ils vont lui accorder ou, au moins, qu'il sera pris en charge. Moi je n'ai pas encore commencé parce que j'espère qu'ils nous donneront ce qu'ils nous ont promis. Ce que nous devons savoir, et s'ils nous grouperont avant d'embarquer. Si après une semaine ils ne répondent pas, nous ferons plus de demandes. Dites-moi vite tout ce que vous savez sur cette affaire.

Nous aussi avons également eu une grande fête. Ils nous ont donné un bon repas. Des matches de football, de tiré de corde, de course et de concours de marabout ont été organisés. Le nôtre a gagné un prix, deux bouteilles de bière plus un paquet de tabac.

Tu me diras si les familles qui vont à l'étranger paient pour le voyage ou si elles le demandent seulement. Renseigne-toi du mieux que tu peux. J'imagine qu'avec autant d'Espagnols, il est logique qu'il y ait une famille qui pense (et même s'informe) à partir à l'étranger sans obligation de payer le voyage. S'il y en a, dis-moi comment procèdent ils. Tu me dis que tu as des douleurs osseuses - ou des rhumatismes – et tu me demande si je souffre du dos. Je me sens de cinq ans plus jeune et que je n'ai aucune douleur de ce type. C'est pourquoi je suis doublement désolé pour tes douleurs.

En ce qui concerne la situation en Espagne, nous la voyons si mauvaise et si difficile que seul une contre révolution pourrait y remédier. Mais cette solution nécessiterait plusieurs jours et de nombreuses victimes.

Tu me rappelles que notre fille Alicia a quatre ans. Je lui ai envoyé

des félicitations et toi donnes lui un très fort baiser de ma part. C'est tout ce que nous pouvons faire, en espérant que nous pourrions mieux célébrer son prochain anniversaire, en lui offrant notre présence comme plus grand cadeau.

Revenons à la lettre embrouillée que j'ai reçue d'Espagne. Après beaucoup de réflexion, j'en déduis que cette Manuela est Rosario et le Tamel est le Chulo.

La Martina est Marta, qui doit être morte à Valence, et son frère (le fils de Rosario) est le garçon qui est mort. Mon père doit être mort puisqu'ils ne parlent pas de lui et m'envoient seulement des souvenirs de ma mère. Bien que rien transparait, la lettre montre la répression et la peur qui règnent au village. Plus j'y pense et moins j'ai envie d'écrire pour ne pas les compromettre. Ne réponds qu'à la lettre d'Ignacio el Valenciano, quelques lignes leur disant que nous allons tous bien, et c'est tout.

Cher fils Sebastian. Tout d'abord je te souhaite lune bonne santé, puisque tu en as besoin, et puis je t'assure que ma pensée est en harmonie avec la tienne. Nous irons au Mexique pour nous débarrasser d'une autre guerre et avoir un meilleur avenir. Au sujet de l'atelier, tu me dis que tu es très à l'aise, ce qui me fait me demander pourquoi il serait dommage de te sortir de ce travail, étant la première fois dans ta vie que tu as l'occasion d'apprendre beaucoup, comme tu me le dis.

Valero. Tu m'avoues - enfin - le travail<sup>14</sup> que tu as l'intention de faire. Je vais te dire que ce travail n'a pas d'avenir en raison de son manque de développement.

Sebastian peut, s'il s'applique dans le sien, être mécanicien. Je te dis cela mais fais ce que tu veux faire, même si je répète que ce que tu aimes je n'appelle pas cela un travail. Je ne veux pas un jour que tu dises que ton père s'est opposé à ta volonté quand tu étais assez vieux pour choisir ton chemin.

---

<sup>14</sup> Valero voulait être coiffeur.

**Lettre 26**

*La Condamine Chatelard, 22 juillet 1939*

Dans la tienne du 19 tu me dis que je ne te raconte rien au sujet de la. Cela m'étonne car, dans ma lettre du 18, je vous racontais que, lors de cette fête, un concours de marabouts fut organisé, ornés de fleurs et de branches. Sachez que le nôtre a remporté le premier prix. Nous l'avons décoré en faisant le drapeau français avec des fleurs. Le capitaine et son assistant étaient très reconnaissants. Les deux m'ont félicité car j'étais responsable du dit marabout. Comme vous le voyez, partout où je vais, le malheur d'être responsable de quelque chose me suit.

Note : les Français appellent *marabú* la tente - ou baraque pour nous - dans laquelle nous vivons et ils l'écrivent "marabout".

Tu me demande d'écrire en Espagne, pour les questionner sur la maison. Cela ne se peut pas parce qu'ils sont très réprimés et je ne veux pas les compromettre. Tout ce que je dis c'est que nous allons bien. Je ne veux pas avoir la douleur de savoir que quelqu'un dans ma famille s'est fait prendre à cause de moi. Il est bien dit que le mal que l'on fait, cause plus de mal à celui qui le fait qu'à celui qui le subit. Malgré tout je crois que ces injustices seront bientôt arrangées pour que nous puissions, au moins, correspondre normalement.

A propos ce que tu me dis sur les réfugiés qui retournent en Espagne, je te répète que nous n'avons pas à nous en préoccuper. Le jour viendra où nous pourrons disposer de nous-même. Pour le moment, ce qui nous intéresse le plus, c'est de nous rejoindre. Ensuite, nous verrons comment nous agirons en fonction des progrès de la politique internationale. À première vue, je pense que très bientôt il y aura des changements importants.

Pour te répondre sur ce que tu me demandes sur el Fin, sache qu'il a écrit plusieurs lettres au village et qu'il n'a pas reçu une seule réponse. En d'autres termes, il ne sait rien du tout de sa famille (femme, mère, frères). Nous pouvons donc être satisfaits puisque, comme tu le vois, il y a beaucoup de gens qui sont plus malheureux que nous.

Cher fils Sebastian. Tu ne peux pas imaginer la joie que tu me donnes en me disant que tu travailles avec plaisir à l'atelier. Eh bien oui, je suis très content que tu aimes le travail, parce que c'est en se comportant ainsi que tu deviendras un homme. L'homme bon gagne toujours une récompense. De mes parents, je me souviens de cette

phrase : Le bon vin, apporte la vente avec lui. En outre, en voyant ta satisfaction, j'ai l'espoir qu'avec l'enseignement nécessaire, tu pourras devenir un mécanicien, ou quelque chose qui est liée à la métallurgie. Pour notre part, nous ferons pour que tu arrives à concrétiser tes désirs.

Cher fils Valero. Dans ta lettre tu me dis le travail que tu as choisi. Je veux que tu saches ma pensée. Pour moi, ce que tu penses c'est de ne pas travailler, car être coiffeur n'est pas un métier. Avec lui, tu ne pourras jamais obtenir de prestige.

Anastasio, lis les lettres que j'écris à tes petits frères et souviens-toi de mes conseils jusqu'à ce que tu puisses te reconnaître en eux. Comme vous n'avez pas de livres ; lisez et copiez ce que je vous conseille. Juana, Lauro et Alicia, ne croyez pas que je vous oublie.

## **Lettre 27**

*La Condamine Chatelard, 24 juillet 1939*

Je réponds à votre lettre du 21 du courant dans lequel vous me posez des questions sur les fiches. Et bien aujourd'hui nous les faisons pour ne pas perdre de temps. Vous me dites que vous vous ennuyez tous. Soyez patient qui est déjà acheminé l'instance, et croyez que quelque chose sortira de ceci. Ne parlons plus de l'Espagne car il semble que sa situation soit très tendue. Je suis très surpris de ce que tu me racontes sur les Calandinos, puisque j'étais convaincu qu'ils étaient partis en Espagne pour m'avoir dit que l'Encarna<sup>15</sup> partait. Et Estéban, où est-il ?

Cher fils Sebastian. Après te souhaiter une bonne santé, je passe à ceci : pour moi, la politique c'est terminé. Nous avons souffert de tant de tromperies que, crois-moi, je n'écoute personne : un homme avertit en vaut deux. Quand je serai en votre compagnie, nous chercherons une maison - parce que le marié, maison veut - où qu'elle se trouve et je travaillerais à ce que nous puissions y vivre en paix. Je ne confie ni aux uns ni aux autres. Il est bien connu qu'autant de têtes, autant d'opinions. Je ne comprends pas très bien ce que tu me dis de ton travail. Est-ce que soudain l'atelier ne te plaît plus ou est-ce le village ? Peut-être que c'est le terrain, trop vallonné, puisque vous me dites que c'est très mauvais, pas de champs pour l'agriculture. Est-ce très froid ?

Souvenirs pour tous les Espagnols et les gens de votre confiance.

## **Lettre 28**

*La Condamine Chatelard, 29 juillet 1939*

---

<sup>15</sup> Diminutif de Encarnacion.

J'ai reçu votre lettre du 26, ce qui m'a fait plaisir, mais pas tout à fait parce que tu me dis que depuis que tu es dans ces terres tu souffres de rhumatismes, et moi je ne m'explique pas le genre de climat que vous avez.

Je comprends que nos souffrances communes te font dire que, si je n'étais pas intervenu en faveur de la République, aujourd'hui nous serions ensemble et tranquilles dans notre maison. Bien que de raison et de folie nous en sommes tous pourvu, je te réponds que je suis satisfait d'être en France.

Crois-moi: si nous étions restés en Espagne, aujourd'hui nous serions séparés comme maintenant, même sans être républicains. Je crois que je suis dans mon droit quand j'affirme que mon obligation en tant que père est de démontrer à nos enfants que la liberté et la justice doivent être défendues contre la dictature. On sait de tous temps que, pour s'imposer, nous écraser, les dictateurs profitent de toutes les causes de colère pour nous confronter, le moment choisi, l'un contre l'autre.

Je te préviens que tu ne me donne aucune satisfaction quand tu râles, que tu es stupide de vaciller et de tant espérer pour le jour où nous nous réunirons. Ta plainte n'a pas de fondement et montre que tu as perdu patience et que tu perds confiance. Aies la capacité de te ressaisir de nouveau, te rendant compte avec lucidité de notre état. Comment croire que nous nous rencontrerons dans un mois ou deux mois ? Aie confiance que cela finira, donnant raison à l'adage catholique qui dit que : Dieu ne veut pas que toujours pleurent les enfants de la même mère.

Les dés sont jetés. Tout dépend des autorités françaises. Les Sulema ont eus tous les avals il y a deux mois et n'ont toujours pas l'autorisation de partir. Tu dois faire preuve de courage et de patience. Pensez seulement à t'occuper de tes enfants et ne deviens pas stupide. Je te le répète de nouveau : pour l'instant nous devons prendre les choses telles qu'elles se présentent, sans avoir peur, tout a une fin.

Mon cher fils Sebastián. Tu me dis que tu vois la situation en Espagne très embrouillée. Je le vois aussi comme ça. C'est pour quelque chose

que se sont rebellés, d'après ce qu'on dit, Queipo de Llano et Yagüe<sup>16</sup>, dans lesquels Franco a mis sa plus grande confiance. Quelque chose de grand doit arriver. Et je pense que nous ne tarderons pas à le voir.

## Lettre 29

---

<sup>16</sup> Généraux nationalistes

*La Condamine Chatelard, 1er août 1939*

Dans ta lettre du 29 tu me parle de ces familles qui t'aident dans tout ce qu'elles peuvent. Bien que je ne puisse pas les remercier depuis la situation dans laquelle je me trouve, je pense pouvoir un jour les récompenser avec toute ma bonne volonté. Je ne demande pas les adresses de ces braves gens, ni ceux des maîtres de l'atelier où travaille Sébastien, car j'irai sûrement les voir bientôt et, mieux que de leur écrire, je pourrai leur parler en personne. Le capitaine du camp nous a dit qu'il allait nous donner une permission de quatre jours pour que nous puissions voir nos familles, tant nous l'avons sollicité. Nous ne savons pas quel jour ce sera, mais nous pensons que cela ne prendra pas longtemps avant que nous nous embrassions.

Dimanche dernier, Juan et d'autres compagnons du campement sommes allés faire une excursion dans les montagnes. Nous avons trouvé des endroits couverts d'un mètre de neige et nous avons traversé difficilement un tunnel couvert de glace<sup>17</sup>. Dans les hauteurs nous nous sommes réunis avec des compagnons qui travaillent dans d'autres compagnies, dans les mêmes conditions que nous.

Tu me demande si le Valenciano a écrit d'Espagne. Non, nous n'avons pas plus reçu de nouvelles, mais nous en aurons bientôt puisque les frères Sulema sont finalement partis en Espagne. Ils nous ont dit qu'ils nous diraient dans quelle situation nous sommes, et ils nous ont promis qu'ils ne nous écriraient dès qu'ils seront arrivés, pour nous dire ce qu'il se passe derrière les Pyrénées.

Mon cher fils Sebastián. Je suis satisfait de la peinture que tu me fais de ce pays, avec ses prairies, sa terre noire, propice à la culture de légumes et ses troupeaux de bovins. Je peux noter que tu t'es promené loin de la ville, à cause de sa région, parce que dans une lettre, il n'y a pas longtemps, ta description du paysage était très différente. Comme tu me le dis, tu te débrouilles plus que bien dans l'atelier, ce qui est ma plus grande joie. Applique-toi cette connaissance pourra te servir un jour. Je te prie d'avoir la patience d'apprendre, jour après jour,

---

<sup>17</sup> Le tunnel du col du Parpaillon

obstinément.

Donnez mon bon souvenir à la Cinta et à Rosa

*La Condamine Chatelard, 6 août 1939*

En lisant votre lettre du 22, ma confusion est grande vu que, toi et Alicia, ne pouvez pas résister à ce climat. Je suis désolé à ce sujet, et encore plus parce que je ne peux rien faire pour vous aider. Faire ce que tu demandes ne peut pas être. Tu sais que si j'avais cette possibilité, je l'aurais déjà fait. Aujourd'hui tout serait résolu. Les mots « relocalisation », « se joindre », « voyages » et tous ceux que tu me dis ne seraient plus utilisés. Tu es pardonnée parce que, au fond, tu n'ignores pas que nous ne pouvons rien faire, si ce n'est que de nous accommoder avec le temps. Cela ne signifie pas que le jour heureux que nous espérons tous ne viendra pas. J'espère que les demandes faites au capitaine seront approuvées pour que nous rapprochions les uns des autres, mettant ainsi fin au mécontentement que, selon ce que tu me dis, vous vivez dans cette ville. Pour le moment, nous devons traverser cette période de souffrance et avoir de la patience, bien que nous ne le voulions pas, parce que ce sont les circonstances qui dominent. Après notre souffrance, tu me dis le Calvaire de la Cinta. Pour moi, la Cinta est un miroir pour se regarder avec résignation. Combien serait-il si plus triste nous étions séparés, sans rien savoir de nous, sans espoir de nous réunir. Le cas de la Cinta est à se désespérer et, pourtant, elle le supporte, consciente qu'il n'a aucun autre remède dans la vie. Pauvre celui qui est touché par la perte sans rémission ! Quand tu lui écriras, tu lui diras que je sens dans mon cœur sa douleur d'épouse seule en terre étrangère et sans espoir d'avoir des nouvelles de son mari.

Les mauvaises nouvelles arrivent toujours en premier et mal accompagnées. Cela m'affecte aussi beaucoup et je suis douloureusement surpris par la mort de Pere. La pauvre Monserrat doit être dans une affliction terrible, car il n'y a pas de plus grand désespoir pour une mère que de voir mourir un enfant. Et l'autre ? Sûrement on ne sait rien de lui. C'est une existence de douleurs que tous les réfugiés doivent vivre ; et heureusement que, malgré tant de souffrances, nous ayons traversé la frontière, parce qu'alors, nos souffrances seraient plus grandes et plus intenses. Oui, remercions notre destin pour le fait que les lettres venant d'Espagne nous apportent de très mauvaises nouvelles, où est sont pressurées la liberté

et la justice la plus élémentaire. Comme tu peux le voir, tu dois t'armer de courage pour que tu ne puisses pas manquer de force dans l'attente de temps meilleurs. Pour te résigner, à tes côtés tu as l'exemple de la Cinta

D'après ce que tu me dis le cas de Valero est difficile parce qu'il est mineur. Moi je te dis que cela ne coûte rien d'y regarder. Comme ils lui interdisent de jouer dans la rue toute la journée, il pourrait discrètement s'approcher de l'atelier pour voir son frère travailler et, honnêtement, il pourrait se faire voir et se faire apprécier du propriétaire, assez même pour lui donner – et pourquoi pas ? - quelque chose à faire pour aider l'un ou l'autre. Ce ne serait pas grave s'il ne le paye pas. Ce qui compte, c'est qu'il persiste avec des occupations qui pourraient lui être bénéfiques.

Envoie-moi l'adresse du patron de l'atelier pour que je lui demande, puisque vous ne pouvez pas le faire. Je l'ai déjà demandé dans une autre lettre.

*La Condamine Chatelard, 9 août 1939*

Avant tout, je laisse éclater ma joie en apprenant que ta crise de rhumatisme est passée. Tu n'as pas à me dire qu'ayant moi mangé, le monde entier a mangé ! Tu sais bien que je ne puis rien faire ce qui se dit rien ! De sorte que cela suffit. Pourquoi tiens-tu à prolonger ta plainte ? Tu te plains que tu dois faire tout ce qui est mauvais pour ta santé, c'est-à-dire toucher l'eau, et que ton lessivage vaut 10 et on t'en donne seulement 5. Eh bien ! ménages-toi le plus que tu peux, et ne sois pas surprise parce que nous avons perdu, et, donc, pour le moment nous devons supporter le mal.

Bien que nous soyons exploités, nous avons une dette envers la France ; et cela d'autant plus en sachant, grâce aux lettres que nous recevons, le drame que vit l'Espagne. On souffre beaucoup plus là-bas. Donc, nous devons être très patients afin de tenir le coup jusqu'à la fin de notre calvaire, la fin duquel ne peut pas être très éloigné. L'actualité actuelle nous oblige à être plus forts que jamais, et nous rappelle que si nous n'ajoutons pas la volonté à la force, on n'a pas de force.

Tu te plains que tu ne peux pas, changer les sandales aux uns et les pantalons aux autres ; qu'ils ressemblent tous à de gitans. Crois-moi, j'en suis très peiné. Si l'on vit en hésitant, on ne fait rien. Seul peut nous réjouir l'espoir que bientôt nous nous verrons. Connaissant ton caractère, je comprends ce que tu souffres ; et la peur que tu as de la grande rivière qui longe le village où vous êtes, rien qu'en pensant que les petits peuvent s'en approcher. Ce que je ne comprends pas est que les grands n'aient pas la précaution de leur expliquer le danger. Ne te soucie plus en voyant que les réfugiés qui s'en vont en Espagne sont nombreux. Nous, nous irons lorsque ce sera intéressant pour nous d'y revenir.

Cher fils Sebastián. En me disant que vous allez tous perdre la raison si votre situation ne change pas, tu ne peux pas savoir comme tu me surprends. Vraiment, je n'attendais pas cela de toi. Je ne comprends pas que toi, avec tes années et les tragédies que tu as vécues, réfléchisses de cette façon. L'être vaincu par la faiblesse des autres me révèle que tu as perdu ce que je t'ai enseigné. Si tu suis ceux que s'écartent de la réalité, du respect de leurs aînés, du travail et de

l'étude, tu suis le mauvais chemin. Aie confiance jusqu'à vaincre sans jamais penser « *jeter le manche après la cognée* ». C'est en vain que je vous ai donné tant de conseils. Mon seul désir est d'être bientôt avec vous afin de juger chacun au travers de ses actes et pour vous apprendre à tous le chemin que l'on doit suivre.

*La Condamine Chatelard, 12 août 1939*

Vos lettres du 5 et du 8 me réjouissent car je vois en elles la joie que vous avez en apprenant qu'on nous a approuvé la permission que nous avons sollicitée cela fait longtemps. Cependant, nous ne savons pas s'ils vous nous accorder notre rapprochement. Nous attendons résignés, en nous disant : "mieux vaut un tien que deux tu l'auras". Ce qui me réjouirait aussi est que la Galera et ce qui la concerne aient beaucoup de chance. Si tu écris à la Cinta, n'oublie pas de lui dire que je suis plus que désolé qu'elle soit toujours sans nouvelles de son mari. Tu ne dis rien de la Pepa, ni de Monserrat. Ne sont-elles pas ensemble ? Tu ne dis rien non plus de José, ni de Rafos.

Je suis très peiné que vous ayez eu un tel orage. C'est bien dommage parce que, peut-être, il a porté préjudice aux personnes avec lesquelles vous avez de relations, je me réfère au manger. D'après ce que vous me racontez, je crois que votre région a un climat plutôt tempéré, puisqu'on y récolte du raisin. Si son climat était aussi froid que celui d'ici, la vigne ne pousserait pas. Par conséquent, vous devez avoir plusieurs sortes de fruits. A ta question concernant Estéban, saches qu'il a écrit. Il me dit que maintenant il a plus de liberté. Ils vont jusqu'à les laissez sortir du camp le dimanche, mais on constate encore qu'ils sont très surveillés. Lui aussi voudrait s'en aller au Mexique. Il vous envoie son bonjour.

Mon cher fils Sebastián. Avant tout je te remercie pour la joie que m'as donnée en me disant qu'on t'a donné une bonne note concernant la soudure. Eh bien, il ne tient qu'à toi de devenir un homme bien. Si le patron remarque que tu travailles bien, et, qu'en plus tu le fais intelligemment, sûrement qu'il te récompensera. Alors ton devoir sera d'y mettre du tien, tout ce que tu pourras faire pour apprendre jusqu'à devenir un professionnel. Plus tu sauras, mieux ce sera ; « *abondance de biens ne nuit pas* ». Tu ne me dis plus rien sur les leçons que Valero et toi vous vous donniez. Eh bien, continuez à le faire car plus on apprend quand on est jeune mieux c'est, puisque c'est quand le savoir s'enracine plus profondément. Les moments où vous êtes libérés du travail et des jeux, échangez entre vous des questions et des réponses.

Regardez si vous pouvez obtenir un dictionnaire car ce serait pour vous un avantage notable pour étudier, parler et écrire. Voyons si au bout de six mois vous arrivez à comprendre quelque peu la langue française. Bien l'apprendre sera pour vous très profitable, d'autant plus que nous ignorons qu'elle sera notre demeure. Eh bien oui, sans attendre demain, vous devez étudier avec ardeur afin d'arriver à être des hommes accomplis. Sebastián, ton travail doit être un stimulant afin que tu arrives jusqu'à être mécanicien. Je te dis cela pour bien des raisons. Une, parce que, étant un bon mécanicien tu ne manqueras pas de travail. Deux, parce que c'est un métier qui, j'en suis sûr en cas de guerre tu n'iras pas au front vu que la nation aura besoin de ton savoir-faire et de ton expérience pour accomplir les tâches productives. Saches qu'aller au front est la chose la plus terrible de la guerre. Je n'y suis allé que quelques heures lesquelles m'ont servi de leçon pour toute ma vie. Si cela se peut, ne vas pas aux tranchées. Comme père et pour l'amour que j'ai pour vous, je me sens obligé de vous donner ces conseils, mais que personne ne croit que c'est par lâcheté. Pour éviter la barbarie du front sans cesser d'être brave, autant toi Sebastián, que tes frères, mettez le plus grand intérêt à apprendre un bon métier. Étudiez et travaillez en écoutant les avertissements des plus grands et en consultant les méthodes nécessaires. Ne faites pas comme ces compagnons qui, selon ce que vous me dites ne font rien de la journée ; si vous voulez arriver à être des hommes qui, grâce à leur savoir peuvent obtenir assez de ce qu'ils voulaient. Sans avoir une mine rébarbative, ne leur donnez pas votre confiance car, à celui que tu révéles ton secret tu donnes ta liberté. Ce ne sont pas ces amis qui doivent vous conseiller, mais votre père, lequel veille sur vous pour que vous soyez toujours honnêtes. Aujourd'hui vous ne donnez pas de valeur à mes conseils parce que vous n'avez pas la maturité nécessaire pour comprendre les choses de la vie. Cependant, si vous n'avez pas la volonté d'étudier, un jour vous pleurerez en pensant à ce que votre père est en train de vous dire. Étant l'aîné, c'est toi, Sebastián, qui doit garder en mémoire ces conseils pour les enseigner plus tard à tous tes frères.

1939

Avec cette lettre je réponds aux vôtres du 11 et 12. L'affaire de la permission se complique. On dit que nous devons payer une partie du voyage. Nous ne savons pas si nous pourrions le faire, faute de n'avoir que très peu de francs<sup>18</sup>. Dans le cas où elle nous soit refusée à cause de cet ennui financier il nous reste encore en attente une autre permission, ainsi que la demande de pouvoir nous rapprocher. J'ai confiance car si nous n'obtenons pas l'une, on obtiendra l'autre. De sorte que tu dois encore faire preuve de patience laquelle, selon ce que tu me dis, est à bout de tant espérer. Je te prie d'avoir la force qu'exige l'affaire, parce que c'est une affaire de grande importance. Tu dois prendre cela avec calme et lentement, « *faisant contre mauvaise fortune bon cœur* ». N'oublie pas que la « *patience vient à bout de tout* ».

Tu recommences à me dire qu'ils sont nombreux ceux qui s'en vont en Espagne, et moi je te répète à nouveau que tu ne dois pas t'impatienter à cause de ne pouvoir les suivre. À ceux qui s'en vont je leur souhaite beaucoup de chance, et à ceux qui restent beaucoup de patience. Même s'ils tardent à arriver, nous, nous attendrons des tours meilleurs pour nous réunir définitivement, tout comme ceux qui s'en vont pour s'unir avec leur famille. Nous, occupons-nous de nous.

Vous désirez partir à un autre village ? Mon opinion est que mieux vaut un connu qu'un inconnu. Cela serait différent si c'était pour nous rapprocher, ou parce qu'on a décidé de vous changer de place par la force. En fait, tu peux en juger puisque tu as de bonnes relations et beaucoup de confiance dans ces familles qui d'après ce que tu me dis, te la rende en te faisant des cadeaux.

Je me réjouis qu'il n'y ait aucun problème avec Sebastián, vu que, selon toi, ils sont très contents de lui dans l'atelier. Tel qu'il est dirigé, il peut devenir un homme bien préparé. Tout autre est le problème que nous pose Valero. Il a 13 ans et, par conséquent, il n'a aucune occupation. Il faut tâcher de le faire travailler avec Sebastián, et cela même si on ne

---

<sup>18</sup> Dans la lettre du 23 août, Juan écrit à son épouse Maria que le capitaine du camp lui a fait savoir que le voyage d'aller et retour coûtera à chacun d'eux 398 Francs.

lui donne rien pour le moment. Présente-le en prétextant qu'il s'ennuie parce qu'on vous interdit d'aller à l'école. Néanmoins il veut être utile à quelque chose. Je crois que tu pourras l'obtenir en étant seulement employé pour faire des courses, nettoyer et ranger les outils. Le principal est que durant les heures de travail tu saches où il est et qu'il puisse commencer à apprendre quelque chose en voyant travailler les autres. Il a déjà l'âge pour cela. Si jamais, pour résoudre cette affaire, le patron de Sebastián veut des renseignements sur moi, alors donnez-lui mon adresse. Il peut même demander des renseignements sur moi au capitaine Vidal du camp du Parpaillon (B), La Condamine. N'oubliez pas de le faire dans la mesure du possible. Je veux que vous m'envoyiez l'adresse de ce monsieur afin de lui envoyer une lettre pour le remercier de cette faveur. Si je ne vous l'ai pas demandée avant, c'est parce que je ne croyais pas que je tarderais tant à aller où vous êtes et parler personnellement avec lui. Je pensais faire de même avec ces familles qui t'aident sans compter.

Remercie Madame Engracia pour les services qu'elle te rend et qu'elle t'a rendus. Le jour viendra où nous pourrons les lui rendre et la récompenser. Alors, moi, je m'offrirai autant que je lui serai utile.

Avec quoi tu te laves la figure

Hier, 15, jour de la Vierge d'août, on nous a donné une fête. On nous a servi un bon repas. Mes compagnons de marabout amenèrent une gourde de bon vin, lequel nous a fait chanter la jota tout l'après-midi, nous dissipant ainsi les peines. Nous avons chanté des couplets comme ceux-ci :

*Pour être aussi charmante ?  
Je me lave avec de l'eau claire  
Et ainsi suit le reste ....  
Tout le monde me dit,  
Et moi, ainsi je l'approuve,  
Ceux qui n'ont pas de tête  
N'ont pas besoin de chapeau.  
Étant un tour dans le champ*

*Je me mis à penser :*

*Pourquoi ceux qui possèdent la terre*

*Ne savent pas la travailler ?*

J'ai à nouveau reçu une lettre d'Estéban. Il me dit qu'il ne se trouve pas bien mais que, même si on lui donne plus, il n'accepterait pas de travailler dans nos conditions. Tu m'avoues que Encarna lui envoie des francs, sans lesquels il ne pourrait pas continuer à aller, comme-ci, comme-ça. Il est obligé de faire l'important. Le Valenciano a reçu une lettre du frère de Juaquin (le Valenciano plus jeune), qui se trouve dans un autre camp. Il lui dit que sa belle-sœur, la Doctora, est morte ; que sa mère vit dans la maison du Calvo, avec sa sœur celle du Cañicero; il lui dit aussi qu'ils ne savent rien du Cañicero et de son fils. Par conséquent dans chaque famille il y a un chagrin. Ignacio partira sûrement en Espagne le 30, avec des garanties.

Cher fils Valero. Je te répète ce que je dis dans une autre lettre, puisque, avec raison tu me declares que tu t'ennuies et que tu as envie d'apprendre. Mon souhait est que tu travailles à côté de ton frère aîné afin que, en le voyant travailler, tu aimes apprendre son métier, vu que c'est un métier qui te convient plus que celui de coiffeur. Ce dernier est si simple qu'il ne peut pas avoir une grande importance.

Benigna, en ce qui concerne Valero, mets lui 14 ans<sup>19</sup>.

## **Lettre 34**

---

<sup>19</sup> En France on ne pouvait pas travailler avant 14 ans, et la scolarité était obligatoire jusqu'à cet âge.

*La Condamine Chatelard, 23 août 1939*

Dans votre lettre du 20 vous m'assurez que votre santé est bonne, et vous me faites savoir votre mécontentement à cause du retard à vous écrire. Alors, que cette lettre arrive vite afin que vous soyez satisfaits et voyiez que je ne suis pas tel que vous me jugez.

Bien que tu sois impatiente d'avoir de mes nouvelles, ne te fâches pas au point de ce que tu me dis dans la lettre de Juan « que j'ai toujours été un grand dormeur, oubliant d'accomplir les devoirs courants ». Eh bien, je ne suis pas aussi méprisable parce que le 16 je t'ai écrit une longue lettre, dans laquelle je te disais des choses importantes et très intéressantes pour nous tous. Si jamais tu ne l'as pas reçue, fais le moi savoir rapidement. Si celle-ci reçue, elle est déjà arrivée entre tes mains, réponds à son contenu. J'ai besoin de savoir comment nous pouvons donner cours à l'affaire qu'elle expose. Ne perds pas facilement le bon sens. Sur ce que tu me dis, concernant l'évacuation des camps, obligeant ceux qui resteront en France à servir deux ans, nous, nous ne sommes au courant de rien. Je ne crois pas, ni je pense, que nous allons servir deux ans, ni non plus que nous tarderons autant à nous réunir. A la question sur les fiches, je te réponds qu'elles ne nous sont pas encore arrivées. Pour le moment nous devons tenter de vivre dans ce pays, car les choses vont très lentement. Dans le présent, vous devez étudier comment vous pouvez vous débrouiller où vous êtes car il vaut mieux ce qu'on connaît que ce qui nous est inconnu. Le sujet de la guerre est très délicat. Nul ne sait comment cela finira. Cela nous oblige à avoir la sérénité sans pour autant réduire notre volonté.

Nous pouvons nous surpasser parce que nous sommes habitués à supporter les événements de la guerre.

Tu me demandes si on nous a écrit d'Espagne. Eh bien non, nous ne savons rien, pas même des Sésé. Ignacio s'en va le dernier jour de ce mois. Je pense que, grâce à lui, nous finirons par savoir quelque chose des uns et des autres.

Donnes beaucoup de bons souvenirs à ceux de la Galera, et qu'ils aient beaucoup de chance.

Cher fils Sébastian. Je te dédie ces lignes pour te manifester la joie que j'ai eue en voyant dans ta lettre du 20 que tu aimes bien ton travail dans l'atelier. Ce que je n'arrive pas à comprendre c'est ce que tu me dis sur les prises de bec que tu as avec un des ouvriers. Cela ne me plaît pas car ça ne peut que mal finir pour toi, puisque tu es un étranger. Tu dois savoir qu'il y en a qui, non contents d'aigrir leur vie, cherchent le moyen d'aigrir celle des autres.

*La Condamine Chatelard, 31 août 1939*

J'ai reçu votre lettre du 28, dans laquelle je vois que vous êtes en bonne santé, mais aussi effrayés par la noirceur des événements actuels. Si j'étais avec vous, vous me verriez, vous donnant toujours du courage. Moi je ne me décourage pas en pensant à ce qui peut arriver. Ne crains pas ce qu'on ne connaît pas. Ce n'est pas la première fois que nous avons une mauvaise passe et nous tous vivons encore. Comme je te l'ai dit, nous sommes déjà habitués à souffrir pour continuer à vivre. Cela nous rend forts pour vaincre les attaques de l'adversité. C'est à notre tour de souffrir. Il y a toujours des gens qui souffrent sur cette terre, et cela depuis le temps le plus lointain.

Benigna, surmonte la peur en ayant plus confiance, car le temps mûrit tout ; et lorsqu'une porte se ferme une autre s'ouvre. Nous, nous ne pouvons pas empêcher la guerre de venir, donc, si elle vient, nous devons continuer à supporter l'averse amère sans désespérer et sans que tu penses que nous ne nous reverrons plus. Jamais, même dans ton plus grand désespoir, tu dois penser cela, mais le contraire : que nous nous unirons bientôt, quoiqu'il arrive ; et que tous réunis nous aurons plus de force pour vaincre les calamités déchaînées par les hommes. Pour sortir de cette mauvaise passe, ôtes-toi de la tête qu'on nous fera aller aux tranchées. Tu me répètes ce que diffuse la radio et tu t'étonnes que je ne t'écoute pas. Saches que j'ai pas mal perdu la soif que j'avais d'apprendre les nouvelles. Ce qui fixe mon attention est l'expérience qu'il faut avoir pour savoir vivre lorsque je serai libéré de cet esclavage. Tout ce que dit la radio m'entre par une ouïe (OREILLE) et me sort par l'autre. Les discours ne m'intéressent pas. Je ne suis ni pour ni contre un tel autre. « Bien faire et laisser vivre ». La grande nouvelle d'ici est qu'on a transféré Juan de notre camp au village le plus proche de la Condamine. A la suite de la mobilisation des chauffeurs français, on l'a nommé chauffeur du camion qui nous apporte le ravitaillement. Le seul inconvénient que nous avons est que nous ne dormons pas ensemble ; mais nous nous échangeons des nouvelles tous les jours. Il dit qu'il est très content et qu'il est bien traité. On a également transféré un compagnon de notre marabout – un de Sabadell (Barcelone) – pour être chauffeur.

L'autre grande nouvelle est qu'aujourd'hui, 31 août, s'en va d'ici Ignacio pour aller en Espagne. Avec lui s'en vont soixante-deux (autres personnes). Ils étaient beaucoup plus, mais nombreux furent ceux que la peur a fait revenir en arrière.

Tu me demandes des photos du village. Ça ne se peut pas. Cela fait un mois que les Sésé sont partis et nous ne savons rien d'eux. Personne ne peut affirmer qu'ils sont arrivés à destination.

Cher fils Sébastian, je te souhaite la santé et la sérénité. Voyons si tu as la sagesse d'ôter de la tête de ta mère ses mauvaises pensées. Quand bien même vienne la guerre, toi, travailles et sois sérieux. Si tu peux avoir ton frère Valero en ta compagnie, fais le nécessaire pour que, s'ennuyant trop, il n'ait pas à s'acoquiner avec des malfaiteurs.

Ton père qui ne tardera pas à vous revoir.

*La Condamine Chatelard, 3 septembre 1939*

Avec cette lettre je réponds à la vôtre du 30 Août. Concernant ce que tu me demandes sur nous, eh bien oui, je crois que nous serons bientôt transférés à un autre endroit puisque nous sommes en train de finir les travaux. Quelques compagnies proches de la nôtre ont déjà été déplacées quelques kilomètres plus bas pour construire une autre route. Nous serons obligés de le suivre puisqu'où nous nous trouvons il nous sera bientôt impossible de travailler à cause de la température trop basse. C'est Juan qui, avec le camion qu'on lui a confié, évacue lesdites compagnies et continue à approvisionner les camps des travailleurs espagnols des Basses Alpes. Peu à peu, nous nous rapprocherons. Nous nous dominons le froid. Le problème est que vous puissiez vous débrouiller, même en peinant, durant cette période froide, triste et assez longue. Surtout ne vous découragez pas. Il faut que de ce que nous subissons vous sortiez bons et non rebelles. Ayez de la force pour conserver le courage car, si vous le perdez nous ne pourrions pas profiter de la joie que nous aurons le jour où nous serons ensemble. Je souhaite que ces mots soient un soulagement pour tous. Aussitôt que nous serons réunis nous ferons en sorte que nous entreprenions une nouvelle vie. Agissez pour que ce jour tant espéré soit joyeux comme un pinson. La guerre chemine une fois de plus la faux à la main<sup>20</sup>. Comme la majorité des gens, nous ne savons pas jusqu'où elle arrivera ni ce qui s'en suivra, alors, vous, faites attention. Moins vous parlerez du conflit et mieux ce sera. Si on vous incite à répondre aux questions sur ce thème, taisez-vous. « A folle demande, point de réponse ». Car on ne sait jamais avec qui on parle, il est bien connu qu'avec la langue on peut faire plus de mal qu'avec un poignard. Aussi bien dans les conversations que dans les lettres ne vous engagez pas, ni vous ni quiconque. En temps de guerre les dommages sont habituellement très graves. Ces avertissements sont pour vous tous, et spécialement pour les garçons. Benigna, ne te laisses pas commenter qui sont les bons ou les méchants si tu désires n'avoir pas d'ennuis.

---

<sup>20</sup> Après l'invasion de la Pologne par Hitler, l'Angleterre et la France déclarent la guerre à l'Allemagne le 3 Septembre 1939.

Cher Fils Sébastian. J'ai reçu ta lettre du 30, laquelle m'a fait plaisir en sachant que ta santé est bonne. Sur ce que tu me dis de Valero, n'y attache pas tant d'importance. Je n'éprouve pas de peine pour lui, mais pour toi, puisque tu dois abandonner l'atelier. J'avais le pressentiment qu'il se passait quelque chose à ce sujet puisque je vous ai demandé l'adresse de ton patron et vous ne me l'avez pas donnée. Votre comportement m'étonna mais j'avais confiance. Mais, cela dit, je veux que tu sois sincère et bien entendu, tu me dises la vérité. Dis-moi si c'est un ordre du Préfet, du patron, ou parce que tu as fait une faute. Tu ne dois rien me cacher car, quel qu'ait été (la raison) de ton renvoi, nous pouvons faire quelque réclamation. Je crois que, vu l'état présent de la France, il est invraisemblable qu'on congédie les travailleurs quand on a le plus besoin d'eux. Si ce n'est pas une erreur, c'est qu'il y a eu faute. Réponds-moi vite, avec sincérité, car les choses mal faites, après les avoir commises, ont plus tendance à être réprimandées que corrigées. Quelqu'un a dit cela pour que je puisse te le dire aujourd'hui, un jour de plus des jours graves que nous vivons.

### **Lettre 37**

*La Condamine Chatelard, 14 septembre 1939*

Même si ans votre lettre du 8 tu me dis que tu es forte, j'ai l'impression que tu es allée à l'hôpital, parce que c'est la pire chose qui puisse nous arriver quand nous avons besoin de plus de santé que jamais. Le rhumatisme est une maladie très longue. Il t'attaque au mauvais moment et au mauvais endroit, mais je suis convaincu que tu t'es bien rétablie pour continuer à lutter contre notre malchance. Essayez de ne pas toucher l'eau froide. Évite-la de toute tes forces parce que je sais que c'est un poison pour tes os. Prends bien soin de ta santé afin qu'au jour de notre union nous oublions tout ce qui s'est passé depuis notre évasion de chez nous. Débarrasse-toi du désespoir que tu as en regardant et en écoutant ce que nous avons vécu et maintenant ce que nous traversons en France. On sait que parler trop du temps, c'est perdre son temps. Toi-même tu te conformeras en étudiant avec intelligence ce que tu dois et peut faire pour vaincre le désespoir. Lorsque le jour viendra – et qui arrivera ! – que tout cela sera fini, nous profiterons avec plus de désir du temps qui nous reste, vivant comme des êtres humains. Pour tout cela, je te prie de prendre ton mal en patience et de méditer cette leçon, encore une des nombreuses que je l'ai déjà donné, et tu verras comment tu vivras plus protégée par ta santé. Ne désespère pas. Récupère ta santé, comme le reste, avec patience et beaucoup de travail. Pour te rendre heureuse, et te faire abandonner ta mauvaise humeur, je te chante cette jota :

*La femme mise en amour*

*jette plus de feu que la foudre,*

*et mise en détestation*

*d'une puce fait un cheval.*

Jette les douleurs dans l'air. Revêts-toi de sérénité et garde confiance, c'est ce qui, moi, me fait vivre. A quoi bon dire "il vaut mieux mourir", sachant que nous devons tous mourir ?

Une chanson dit:

*La peine est en train de me tuer*

*Et le monde continue de tourner...*

Par conséquent, le génie et la figure à la tombe. Puisque, cahin, caha, nous devons marcher, nous marchons en regardant devant nous, et pas découragés ou maudissant la route pierreuse.

Tu ne me dis pas si les réfugiés qui vous ont rejoint sont espagnols ou français. Si, comme tu me le dis, vous êtes seul dans une maison, je pense que vous serez bien. Tu me diras comment ils vous fournissent, ce que vous avez pour dormir et si vous avez besoin de quoi vous habiller. Dites-moi si vous avez reçu les deux paquets que nous vous avons envoyés, un Juan et un autre moi. Le mien contient deux maillots de corps, un slip (de ceux que j'ai amené de la Junquera), trois pulls et des pantalons pour Sebastian, que le Sesé m'a donné.

Tu me dis que je suis très vieux. Eh bien, je n'ai que 45 ans et j'ai beaucoup de force avec laquelle, malheureusement, je ne peux pas faire ce que je ferais si j'étais à vos côtés. Je le veux vraiment mais je ne peux pas l'avoir. Heureusement, j'ai de l'espoir et la patience nécessaire. Tu me demande ce que nous faisons. La même chose : travaillant toujours sur la même route. Comme je te l'ai dit, nous serons bientôt déplacés car nous sommes près d'avoir terminé la chaussée. Nous ne savons toujours pas s'ils nous descendront ou se trouve Juan.

Tu te plains que enfants sont agités. C'est une nouvelle qui me rend très heureux parce que ce que je ne veux pas, c'est qu'ils soient trop calmes et trop chétifs. Comme les petits animaux, les enfants doivent être mouvement.

Mon cher fils Sebastián. Ta lettre du 16, me rend heureux, puisque tu es en bonne santé, et je suis désolé que tu ne puisses pas travailler dans ton métier parce qu'étant un étranger. Un jour viendra où nous pourrons t'instruire. Ne perds jamais la passion qui sera ton avenir. Maintenant que, bien sûr, tu es au chômage, essaye de donner quelques leçons, ce qui te permettra d'apprendre, parce tu as trop de retard en écriture ; et il serait même moche qu'un homme qui veut devenir mécanicien ne sache pas percevoir qu'il a une écriture si mauvaise, et qu'il fasse tant d'erreurs en écrivant pour ne pas avoir prêter attention à l'importance de l'enseignement

Mon cher fils Valero. Malgré ta malchance, je suis heureux parce que tu me montre ton ressentiment de ne pas avoir pu (pas même essaye) de travailler avec ton frère, l'un pour apprendre et l'autre pour

contribuer au mieux-être de tout le monde. Étant donné qu'à cause du changement de la situation, cela ne peut pas être, je te demande, bien sûr et encore une fois, que tu essayes d'étudier, en particulier le calcul. Un jour, tu verras la magie et l'importance qu'ont les chiffres.

Ma chère fille Juana. ta lettre m'a donnée grande satisfaction. Je vois que tu as de la bonne volonté. Toi aussi, étudie tout ce que tu peux.

Mon cher fils Anastasio. Tu ne peux pas imaginer qu'elle est ma joie quand je reçois ta lettre. Merci pour tes vœux de santé, que j'ai bonne. Prends soin de la tienne. Maintenant que tu peux jouer et étudier tout le jour, fais l'un sans jamais quitter l'autre.

### **Lettre 38**

*La Condamine Chatelard, 22 septembre 1939*

A la question que tu me poses sur le froid, je réponds que vous ne devez pas vous inquiéter pour moi à ce sujet parce que, sûrement le 26 du mois en vous, nous quitterons ce camp pour nous installer dans un autre, situé pas de kilomètres plus bas et, donc, ayant une température plus douce. Cependant, même si nous devons rester dans ce camp, je ne souffrirai pas du froid, vu que j'ai suffisamment de vêtements pour le combattre. En parlant de vêtements, je suis très étonné que vous ne m'ayez rien dit à propos des deux paquets que Juan et moi nous vous avons envoyés. Dans ta prochaine lettre n'oublies pas de me détailler ce qu'ils contenaient. Je sais que vous êtes plus à même de prendre qu'à me donner des vêtements parce que, d'ici, je vois que c'est vous les nécessiteux. Ne te creuse pas la tête pour moi. Sois tranquille. Je ferai tout mon possible pour vous envoyer ce que je pourrai, même si c'est peu, tout en sachant qu'avec du peu on fait peu de chose, mais je le ferai. Une nouvelle fois, je te répète de revoir mes conseils. Les circonstances exigent que nous ayons la capacité nécessaire pour continuer à vivre. Il faut se soumettre jusqu'au jour annonçant notre nouvelle vie, et cela en nous accrochant aux bons moments qui passent, pour si brefs qu'ils soient, car ce qui est bon fait beaucoup de bien, et ce qui est mauvais fait très mal.

Pense que si nous étions restés en Espagne, notre situation serait bien plus dramatique. Nous n'aurions plus l'espérance de nous voir parce que nous serions séparés à tout jamais. Oui, tout serait pire. Il y a beaucoup de gens qui, pour n'avoir pu, ou voulu passer la frontière, sont des victimes malheureuses. Tous les espagnols, ceux de là-bas comme ceux d'ici, sommes forcés d'approuver le proverbe qui dit « le malheur des uns fait le bonheur des autres ».

Hier, 21 Septembre, j'ai revu Juan quand, en prévision de notre transfert, on l'a fait monter dans notre camp. Nous avons passé un grand moment ensemble, nous commentant les choses de la vie. Il m'a dit qu'il se trouve très bien dans le village d'en bas où il exerce son métier, ce qui est une bénédiction. Mieux vaut travailler avec plaisir qu'à contrecœur, même en gagnant plus.

Juan a reçu une lettre de sa mère où elle écrit que s'il retournait en Espagne il travaillerait avec son oncle (celui qui est depuis longtemps enterré dans le cimetière) et, comme les morts ouvrent les yeux aux

vivants Juan est prêt à résister tout ce qu'il pourra ici, ou ailleurs, plutôt que retourner en Espagne. Nous ne pouvons pas nous faire photographe parce que celui qui avait l'appareil est parti pour la guerre. Nous nous ferons photographe sitôt que nous en aurons l'occasion.

Je dois te dire que Gracia et moi avons reçu une lettre du Valencia le jeune, du cousin d'Ignacio, de Meseguer et de Corteso l'aîné, lesquels sont ensemble dans le camp du Gurs<sup>21</sup>.

Ledit Valencia se trouvait dans un hôpital pour se faire opérer mais, à cause de la guerre, on l'a renvoyé au camp sans s'être occupé de lui. Je ne comprends pas un tel geste de la part des autorités d'un pays républicain comme la France, patrie de Pasteur. Dans leur lettre ils nous content qu'ils ont demandé de les envoyer travailler n'importe où, parce qu'ils sont las de leur misère et de leur ennui. Ils sont prêts à signer les yeux fermés pour qu'on les envoie où on voudra, sauf retourner en Espagne tant que les circonstances resteront ce qu'elles sont. Ils nous racontent que le fils de Juana la Aleta se trouve en leur compagnie et qu'elle a reçu « les garanties ». Après avoir beaucoup réfléchi, brusquement, elle a décidé de partir pour l'Espagne. La misère et la peine ont vaincu sa faible patience.

Tu me demandes des nouvelles du Fin. Il est toujours le même marabout que moi. Le 3 du mois il a reçu des lettres de sa femme et de sa fille. Bien que ce qu'elles écrivent soit un embrouillement, nous croyons que les Sésé sont arrivés au village.

El Ignacio est parti en Espagne le jour 4. Il nous a écrit de Barcarès. Lorsqu'ils arriveront à destination ils nous écriront, les uns ou les autres. Tout est question de temps.

Tu insistes à croire que j'ai froid et moi je te répète de ne pas souffrir pour moi. J'ai assez de vêtements. Ceux que je t'envoie je les ai en trop et la majorité me serrent, preuve que je grossis. Je sais que c'est vous qui en manquez parce que, étant nombreux, le peu que vous avez ne peut être que moins que peu. Tu me demandes combien ça fait que je n'ai pas vu une tomate. Eh bien certains jours, nous avons vraiment mangé des tomates.

---

<sup>21</sup> *Camps de détention*

Cher fils Sébastian. Tu peux t'imaginer qu'elle a été mon humeur en apprenant que malgré ton obstination ; tu ne peux pas continuer dans l'atelier. J'ose croire que si la guerre se prolonge tu devras trouver du travail. J'imagine que dans votre village il y a d'autres ateliers, et que la France ne va pas freiner sa production quand elle en a plus besoin qu'hier.

Quoi qu'il en soit, toi, cherche tout ce que tu peux faire dans d'autres ateliers, même dans ceux de moindre catégorie. Lorsque tu m'écriras, dis-moi dans lesquels on a besoin d'ouvriers ; je tacherai de dire au commandant s'il peut te donner une recommandation.

Tu as besoin de travailler pour apprendre. Le peu que tu es en train de faire ne t'apportera aucun profit. La seule chose qu'il y a de bon (et en ce moment c'est très appréciable) et que, en aidant les cuisiniers, tu auras l'occasion de mieux manger et de voir ta mère.

Cher fils Valero. Ne me disant rien de ce que tu fais, tu ne peux que passer le temps sans avoir le moindre emploi. Si au moins, tu en profitais pour apprendre les français. Je suppose que tu sais déjà le parler un peu, bien que tu ne me le dises pas. Révise le calcul afin que tu le saches le jour où tu travailleras.

Cher fils Anastasio. Je me rends compte que tu es un bon joueur et un étudiant passable. N'arrête pas de jouer mais tâche de consacrer quelques moments à l'étude, car tu as largement du temps pour tout.

Chère fille Juana. La seule chose que je te demande est que tu ais le penchant d'aider ta mère, car si elle vient à tomber malade, c'est toi qui seras la maîtresse de maison.

Benigna, je t'envoie le timbre-poste que j'ai trouvé. Il te permettra de m'envoyer une lettre gratuitement.

## **Lettre 39**

*La Condamine Chatelard, 3 octobre 1939*

Dans votre lettre du 24, j'apprends que votre état suit son cours régulier et que Sébastian, Valero et Juana ont l'intention d'aller vendanger. J'ignore de quelle façon se présentent ces vendanges. J'ignore si elles auront lieu dans la commune où vous êtes ou dans une autre, plus ou moins lointaine.

Benigna, si nos enfants doivent aller hors de votre village, n'oublie pas que la nuit ils ne pourront pas rentrer pour dormir avec toi. En sachant que Juana est déjà presque une femme, il m'est difficile d'admettre qu'elle ne reste pas près de toi. Si les vendanges ont lieu où vous êtes et Juana peut revenir au Refugio toutes les nuits, ils peuvent y aller tous les trois. Cela leur permettra de mieux manger et d'empocher les sous qu'on leur donnera. En ayant des francs vous pourrez mieux supporter votre pénible situation jusqu'au jour de notre union, jour qui ne peut pas tarder longtemps. IL faut donner à la patience un peu plus de temps. Échaudés par la guerre, nous savons qu'il nous faudra encore souffrir dans celle qui est en train de perturber la nation qui nous donne asile. Nous avons fui d'un conflit pour tomber dans un autre. Nous sommes sous une mauvaise étoile.

Dès que la guerre a éclaté, à nous aussi on nous a rationné le rata.

Vous ne pouvez pas savoir combien je souffre de savoir que vous êtes dans une telle gêne, et cela d'autant plus que je ne peux rien résoudre pour l'instant. Je suis pour ainsi dire enchaîné. Je garderai pour vous tout ce que je pourrai, bien que mon aide soit petite.

Tu me demandes combien je gagne. Nous gagnons deux réales (50 cts) par jour, et, les fois que nous devons trimer plus que le normal, on nous donne une prime d'un, deux ou trois réales. Moi, comme je suis considéré maçon, je suis l'un de ceux qui touchent le plus, presque autant que les contremaîtres quand, en additionnant les heures. Je touche en fin de mois 28,75 Francs<sup>22</sup>. Après avoir payé les timbres-poste, le papier lettre et l'envoi de quelque colis, quelle somme je puis épargner ? Quand bien même nous supportons notre patience en prenant notre courage à deux mains, le fait de gagner pareille misère en travaillant comme un nègre, ça me rebelle. Ici, pour autant que tu trimes et économises, on ne peut pas donner raison à ceux qui disent

---

<sup>22</sup> Comme on verra plus loin, l'agriculteur qui embaucha Sebastian promet de le payer 200 Francs par mois.

que pour prospérer, on doit se lever de bon matin et épargner un tant soit peu.

Si ce mois-ci on me paye comme les précédents, je vous enverrai un autre colis contenant un pantalon, un gilet, une veste et les francs que je pourrai. Voyons si vous pouvez supporter le froid, en faisant de notre mieux. N'oublie pas de m'énumérer les vêtements et autres articles que tu recevras dans chaque colis. Revenant à ce qui concerne l'Espagne, eh bien, el Sésé a écrit à Juan sans lui dire quoi que ce soit sur notre famille, et cela alors qu'il nous promet de nous conter tout ce qui se passe dans le village. Alors imagines-toi ce qui se passe là-bas.

Cher fils Sébastian. J'espère que, à l'exemple de Maria, tu te comportes bien dans ton emploi. Ma plus grande joie serait que, aussi bien toi que Valero, vous puissiez travailler pour aider votre mère et vos frères, mais je serais vraiment comblé si vous pouviez travailler dans un atelier.

Si vous voulez vraiment vendanger, une fois les vendanges terminées, n'apprenez pas à travailler la terre. Insistez opiniâtrement pour retourner à votre métier parce que, comme on dit avec raison : « l'agriculture enrichit le marchand et abrutit le paysan ».

Bons souvenirs du Fin.

*La Condamine Chatelard, 5 octobre 1939*

Dans votre lettre du 29 Septembre tu me dis que les vêtements que je vous ai envoyés sont un peu noirâtres. Cela est dû à ce que, dans le camp d'Argelès, je les ai fait bouillir avec des vêtements de couleur bizarre. Donc, acceptes sans réticence que je t'envoie.

Je partage la décision que vous avez prise d'aller vendanger. Oui, je suis content qu'ils aillent gagner ce qu'ils pourront afin de t'aider dans les dépenses et puissent manger à leur faim. Dis à Sébastian que les vendanges terminées il doit retourner à l'atelier. J'ai toujours pensé d'être le tout dernier agriculteur de ma descendance. La terre a peu d'avenir et beaucoup de fatigues. Si Juana va avec Maria, c'est d'accord mais, si elle n'accompagne que ses frères, il ne me plait pas qu'elle te quitte, et cela à cause des nuits. Tu sais très bien que les hommes ont pour habitude d'aller faire la bringue en abandonnant les femmes. D'après des rumeurs tu crois qu'à la fin des vendanges on va dissoudre el Refugio. Que cela ne t'afflige pas parce que les fils sont en mesure de t'aider, et pourront continuer leur aide si le cas se présente. Nous n'avons besoin que de santé, de liberté et du travail. Ne souffres pas pour tout le reste et dis-toi, ce qui se dit en Aragon :

*Celui qui a de la peine meurt,*

*Tout comme celui qui n'en a pas ;*

*A de la peine qui voudra.*

*Quant à moi, je ne veux pas en avoir.*

Toi, courage ! car le temps qui passe met fin à toutes les choses. Alors, prolongeons un peu notre patience... Dis à Sébastian de ma part que je partage l'allégresse qu'il a d'aller travailler. Dis-lui également qu'il n'oublie pas le grand nombre de conseils que je lui ai donné. Un jour il comprendra que j'ai toujours pensé à son devenir. Dis-lui instamment de ne jamais oublier ce que nous avons vécu, car il n'aura pas meilleur exemple pour le faire réfléchir sur ce que peut être la vie et ce que sont les hommes.

Chère fille Maria, je tiens à te communiquer la joie que j'éprouve en sachant que tu es très contente d'aller vendanger. J'en profite pour te faire cette recommandation : Juana doit rester avec toi afin que tu

veilles sur elle, vu qu'elle est encore très jeune. Voilà qu'elle est ma décision. S'il ne peut en être autrement, elle doit demeurer avec sa mère. Je te confie cela parce que, étant une bonne fille, ton père sait que m'obéiras pour le bien de ta sœur et pour la tranquillité de tous.

Cher fils Valero. Je te remercie pour la volonté que tu témoignes et pour le bon souvenir que tu as de ton père dans tes pensées. Il suffit que tu me dises que tu as envie de travailler afin de nous aider, et que tu penses beaucoup à ton père, pour que je sois heureux et orgueilleux de mes fils. Alors, continues à penser en celui qui te conseillera le mieux pour que tu sois sur le bon chemin.

Cher fille Juana, je te dis la même chose qu'à ton frère Valero : merci pour la volonté qui t'anime et pour le respectueux comportement que tu témoignes à ta mère et à ton père lequel t'aime beaucoup et veille sur vous tous.

Cher fils Anastasio. Ta lettre m'a satisfait, malgré ta toujours mauvaise écriture, preuve que tu n'écris guère et, par conséquent tu ne fais aucun cas de mes conseils.

*La Condamine Chatelard, 17 octobre 1939*

Grande a été ma joie quand j'ai reçu votre lettre du 10. Savoir que Sébastian s'est bien comporté avec ses frères et qu'il a donné toute satisfaction à ses patrons, est pour moi un réconfort.

Benigna, tu désires que Sébastian reste dans la ferme où il a vendangé. Eh bien, qu'il fasse ce qui lui semble le mieux. Puisqu'il n'y a pas la possibilité ni les moyens pour qu'il travaille dans un atelier, nous devons nous faire une raison jusqu'au jour où nous pourrons mener notre barque. Tu sais que je suis toujours prêt à te donner raison, puisque, ne vous voyant pas, je ne puis donner mon avis sur ce que vous devez faire. Ne pouvant commander, je me contente de vous conseiller le mieux possible. Dis aussi à Maria, Valero et Juana qu'ils se comportent comme il se doit afin de démontrer aux français que nous avons de l'éducation, et que nous savons accomplir respectueusement la parole donnée. Un conseil profite plus aux petits qu'aux grands.

Tu prétends que je sortirais de ce camp si un français me réclamait pour travailler. Alors, si vous connaissez une ferme qui cherche, même un manoeuvre, j'accepte l'offre. Renseignez-vous, et si vous avez la chance de me trouver un emploi, quel qu'il soit, je suis prêt à partir d'ici, même en marchant. La chose primordiale est de m'approcher de vous. Si par l'intermédiaire de Sébastian, ou de Maria, vous trouvez dans votre contrée un patron qui cherche à engager quelqu'un, je me propose pour effectuer toutes sortes de travaux d'une ferme, ceux des champs et ceux concernant les animaux. Si jamais l'un des intéressés exige des renseignements sur ma personne, connaissant mon adresse il peut les demander au capitaine Vidal, lequel est le chef de notre compagnie, et a le droit de lui donner les détails qu'il désirera sur ma conduite.

A propos du document que tu me réclames, je te l'enverrai lorsque Juan enverra le sien à Maria, économisant ainsi un timbre. Nous étions au courant des démarches que tu nous demandes.

Qui sont ceux qui vous on dit qu'on nous intégrera au camp d'Argelès-sur-Mer ? Quoique ne sachant rien de cela, nous ne croyons pas que ce que tu nous racontes se produira.

Je dois te dire que j'ai reçu une lettre d'Espagne, laquelle ne me dit rien clairement. Le plus étrange est qu'elle a été postée à Saragosse. Nous tous pensons que là-bas règne une grande répression. Que font-ils donc du pardon et de la miséricorde du Christ ? Donc, nous ne retournerons pas en Espagne en aucune manière. Tu m'implores de leur écrire (à la famille). Je me garderai bien de le faire directement ! Je vais voir si je peux communiquer avec eux sans leur donner mon adresse ni mon écriture. Même en prenant ces précautions, je crains de les compromettre plus que –selon moi- ils le sont.

Aujourd'hui même je l'envoie un colis de vêtements : un pantalon, un gilet, une veste et un morceau de savon. Ce sont des choses dont je n'ai pas besoin. J'ai encore deux paires de chaussettes emportées de la maison. Pour l'instant, tu n'as pas à te mortifier pour moi car je ne nécessite rien, rien si ce n'est ta compagnie et celle de nos enfants. Nous attendrons le temps qu'il faudra pour nous occuper des fils qui sont à tes côtés.

Enfin on nous a changés d'endroit ! On nous a fait descendre dans un village et logé dans huit maisons qui n'étaient pas occupées. Ici, la température est meilleure. C'est Juan qui nous ravitaille avec son camion. De sorte que tous les jours nous restons un moment ensemble. Voilà huit jours, lui-même m'a photographié avec mes compagnons de marabout.

Nous nous ne pouvons pas nous plaindre de l'intendance.

## Lettre 42

*La Condamine Chatelard, 21 octobre 1939*

Avec cette lettre je réponds à la vôtre du 15. Je suppose que les trois vendangeurs se trouvent déjà en ta compagnie. Certainement ils sont revenus avec leur santé rétablie. Nous, nous ne pouvons pas nous plaindre.

Benigna, tu désires savoir ce que je pense au sujet de la demande du patron de Sébastian. Eh bien, ma pensée est claire comme la lumière du jour : j'ai toujours été contre son apprentissage aux travaux de la terre mais, puisqu'à cause des circonstances nous ne pouvons pas agir comme nous le voudrions, « faute de grives on mange des merles ». S'il se trouve bien dans cette ferme, et s'il désire travailler la terre jusqu'à qu'il ait la possibilité – et le droit – de travailler dans un atelier pour obtenir le brevet de mécanicien, alors en ce qui me concerne, il peut faire ce qui lui convient le mieux. Pour le moment, s'il mange aussi bien qu'il le dit, le voilà, lui, sain et sauf et, donc, pouvant t'aider. Il faut saisir n'importe quelle planche de salut jusqu'au jour de notre libération.

Tu m'annonces qu'on vous a fait savoir qu'on vous mettra dans un camp, ou dans un autre lieu, puisque les vendanges sont terminées. Cela ne se peut d'aucune façon ! Même si on décide de vous jeter dehors à la force, comment pourrais-tu partir en laissant Sébastian en France ? Moi je pense que si ledit commissaire vous parle ainsi c'est uniquement pour vous chercher des crosses, et cela parce que tu as eu l'audace de lui demander des explications. Depuis lors, il te crie qu'il en a assez des espagnols.... Qu'il vous expulsera en Espagne .... Et dire que nous devons supporter ces humiliations sans pouvoir nous opposer, ni demander des explications. Si, soit des uns, soit des autres, une occasion se présente, on ne peut la laisser passer. C'est qu'ils sont en train de nous rendre l'existence bien plus compliquée qu'elle l'est ! Au « qui ne dit mot consent », nous ajoutons « ce n'est pas consentir quand on nous défend de parler ! » Vienne le jour où nous pourrons dire les choses en face !

Je reviens à ce que t'a dit –ou t'a répondu- monsieur le commissaire : « qu'au lieu de vous placer il vous jettera hors de France. Apparemment, ce monsieur est un demeuré violent. Logiquement il ne peut pas vous expulser alors que Sébastian et moi travaillons. Il nous expulse à tous ou à personne. De toute façon, n'ai pas peur parce que

ce monsieur, tout commissaire qu'il soit n'a pas le pouvoir d'un ministre. Je ne comprends pas qu'il existe des gens qui puissent blesser et retourner le couteau dans la plaie de leurs malheureux semblables. Il convient donc que Sébastien et moi travaillons. Si, ce que je ne crois pas, on nous sépare, pour la deuxième fois, en employant la force, lis attentivement ce qui suit : de tous les habits et objet qu'on t'a donné, te donnent et peuvent te donner, supprime l'étiquette de leur provenance et, à leur place, marque mon nom afin que personne n'ait l'insolence de l'accuser comme voleuse car, comme le prouve le proverbe : « chacun mesure les autres à son ----- ». Je ne pense pas que nous arriverons à cet extrême, mais soyez prévoyants, au cas où vous soyez fouillés par ceux qui vous gouvernent.

El Fin a reçu une lettre de sa mère, laquelle lui donne des étreintes et des bons souvenirs pour nous et ... rien de plus. Aujourd'hui je vais écrire en Espagne, pour voir si celle-ci leur arrive et si nous pourrions savoir quelque chose de notre famille.

Ci-joint, je t'envoie une photo des cinq qui travaillons, mangeons et dormons ensemble. Parmi nous se trouve el Fin. Quoique étant flous, tu as, enfin devant tes yeux la photo que m'as tellement demandée.

Alicia, je vois dans la lettre que tu désires m'embrasser, tout autant que moi-même désire t'embrasser. Lauro, ça me plaît que tu me dises que tu es espiègle, preuve que tu te développes parfaitement. Anastasio, j'observe que lorsque tu t'appliques tu sais bien écrire.

### **Lettre 43**

*La Condamine Chatelard, 30 octobre 1939*

Tu me prie de t'écrire par retour de courrier. Crois-mois, c'est ce que je fais toujours. Il est étrange que vos lettres mettent moins de temps à me parvenir que les miennes à vous ! Je ne sais pas à quoi cela est dû, puisqu'elles parcourent la même distance ....

Continue à faire tout ce que tu peux pour voir si, grâce aux uns et aux autres, nous pouvons obtenir que j'aie travailler de votre côté ou, au moins, de pouvoir nous rapprocher.

A propos de l'argent, eh bien, finalement tant que nous demeurerons ici nous n'en manquons pas, si ce n'est pour vous en envoyer. Cependant, si jamais on nous laisserait partir, alors oui, nous en aurions besoin pour le voyage. Vous ne nous l'enverrez donc que dans ce cas précis. En fait, si par médiation de Sébastian ou de Maria, vous trouverez un patron qui nous réclame, c'est vous qui serez les premiers au courant. Étant nous deux complètement à l'écart de la vie civile, c'est vous qui pouvez avoir la possibilité de nous ouvrir la porte de la liberté.

Je suis heureux que vous, mes fils et mes filles soyez revenus des vendanges en ayant de belles couleurs, pleins de santé et contents de la façon que vous ont traité les patrons et leur personnel. Lorsqu'il faisait ici mauvais temps, j'avais beaucoup de peine en pensant que vous ne pourriez pas supporter la pluie persistante.

Cher fils Sébastian. Je réponds à ta lettre datée du 24. Je vois que tu as eu beaucoup de chance en ayant été vendanger, puisque tes patrons t'ont bien traité, et veulent même que tu ailles travailler dans leur propriété. Tu ne peux pas t'imaginer le degré de ma satisfaction en apprenant que tu as su t'acquitter de ton devoir. J'espère que tu continueras à te comporter comme tu l'as fait. Ne te crève pas au travail, car « plus fait la douceur que la violence ». Ne te mêle pas bêtement aux discussions sur la politique, car c'est où s'élèvent ceux qui sont méchant et où s'écroulent ceux qui sont bons. Nous, à partir d'aujourd'hui, nous devons être neutres parce que nous avons souffert suffisamment pour mériter le droit de manger, travailler et dormir en paix. Cela dit, moi je ne veux plus participer aux discussions politiques de mes compagnons, puisque je me rends compte que chacun de nous pense à sa façon. Il n'existe pas de vraie union entre nous. Nul ne peut

avoir tort. Tous nous prétendons détenir la vérité réelle. Comme on dit habituellement : « tant de têtes, tant d'opinions ».

Chers Valero et Juana. Merci pour votre lettre. Maria, je te suis reconnaissant pour ton aimable lettre, et je te félicite pour le soin que tu témoignes à tes frères.

Dans le colis que j'ai reçu il manque un morceau de savon.

*La Condamine Chatelard, 4 novembre*  
1939

J'ai reçu votre lettre du 23 Octobre. En ce qui concerne Sébastian, je vous ai dit que votre décision me satisfait. Je me sens réconforté en sachant que, malgré notre mauvaise situation, vous avez la capacité qu'il faut pour penser à mettre sur la bonne voie votre avenir. Un jour viendra où nous trouverons ce que nous recherchons, c'est-à-dire, un travail quel qu'il soit, qui nous permette de nous installer jusqu'à la fin de la guerre, et dans la paix et la liberté retrouvées. Je me souviens de ce que quelqu'un nous dit : « soit le patron de la ferme, si petite soit-elle ». Dans l'attente de pouvoir, nous-mêmes choisir librement notre façon d'œuvrer, l'essentiel est de passer le temps présent en acceptant le travail qui se présente. Dans l'immédiat, nous devons avoir confiance dans ces personnes qui, selon toi, apprécient beaucoup, grâce à leur bon comportement, Sébastian et Maria. Si ces patrons ont besoin d'ouvriers pour produire ce dont a besoin la nation, tout comme vous, je suis prêt à les aider aux travaux des champs et à ce dont ils me nécessiteront. Notre contribution sera le service que nous devons à la France pour nous avoir admis, nous sauvant de la terreur qui, selon nous décrivent les lettres, ensanglante notre pays.

A ce propos, jamais j'aurais cru que le frère de la Encarna recevrait de telles remarques de ses parents, puisqu'ils pensaient le contraire de ce qu'on appelle démocratie, c'est-à-dire, ayant la foi en ce qu'aujourd'hui nous, nous détestons. Il est vrai que, n'est pas or tout ce qui reluit, et qu'on apprend toujours à ses dépens. Je te prie de me dire si la Encarna et ses fils sont avec vous, et si Estéban continue dans le camp de Bram afin que je lui réécrive.

En ce qui concerne l'avis que l'on vous a accroché dans le Refugio, incitant les occupants de celui-ci à retourner en Espagne, je vous répète ce que je vous ai déjà dit : y retourner volontairement, jamais ! Et si on vous y oblige, ce sera, en vous traînant et luttant sans merci, et cela même s'ils nous condamnent à être plus mal que nous le sommes.

Chère fille Maria. Le courage ..... la lettre m'enchanté parce que je que des nombreux conseils que je vous ai donnés, tant à vous qu'à votre mère, vous en avez tiré profit. Je me rends compte que vous comprenez

l'essentiel de la complexité de notre situation. Il faut savoir en prendre et en laisser, car, comme on dit : « c'est une erreur de ne croire en rien, et une faute de croire en tout ». Voilà quel est le meilleur moyen qui peut un jour nous permettre de jour pleinement de notre union. Ne croyez pas que c'est en pleurant et en maudissant que vous obtiendrez la fin de notre calvaire, mais tout le contraire. Nous ne pourrons nous sortir de notre situation qu'à force de patience et de compréhension. Il faut encore plus pour nous affliger. Alors, luttons avec sérénité !

Chers fils Sébastian, Valero y Juana (toi qui me confesse ta peine en reconnaissant que ton écriture est mauvaise), je vous remercie pour l'amour que vous me témoignez.

Cher fils Anastasio. Merci beaucoup pour ton dessin. En lui je vois ton illusion.

Lauro y Alicia, je pense également à vous, et désire vous embrasser.

Benigna, tu ne me dis pas si tu as reçu le certificat que je t'ai demandé.

*La Condamine Chatelard, 17 novembre 1939*

Votre lettre datée du 11 me remplit de joie : vous y manifestez votre allégresse, à tous égards : autant pour la photo que pour l'affaire du Refugio. Quoique vous me vantiez, eh bien non ! je ne suis pas bien sur la photo. Si j'y suis si fluo c'est parce qu'il ne faisait pas soleil. Néanmoins je suis satisfait de la grande joie qu'elle vous a procurée à tous, sauf aux petits. À propos du Refugio<sup>23</sup>, vous verrez ce qui convient le mieux, puisque moi, malheureusement, je ne peux vous conseiller. Je vous ai déjà écrit que le terrain où nous nous trouvons ne nous intéresse pas, vu qu'il n'est ni agricole ni industriel et, en plus, son climat est froid. Par conséquent, tâchez de faire des recherches de votre côté. Avec ce que nous gagnons il nous serait impossible de vous nourrir ici. Ce n'est pas un refus de notre part, vu que c'est vous qui devez demander qu'on nous sorte d'ici. Le plus rapidement possible afin de nous unir, chose que nous désirons tant.

Je suis content d'apprendre que Sébastien travaille déjà, et qu'on lui a concédé la carte de travail, chose que nous désirons tant, puisque grâce à elle il aura des facilités pour nous faire réclamer par son patron, celui de Maria ou qui que ce soit, le plus tôt possible. Si on vous met dans l'embarras à propos de notre salaire, basez-vous sur ce que gagne Sébastien. Tout ce que vous ferez sera bien fait et très clair pour moi.

Cher fille Maria. J'écris ces lignes pour te dire que ta lettre m'a fait beaucoup plaisir, et cela d'autant plus en te voyant si décidée pour trouver un travail à ton mari Juan. Je suis orgueilleux (fier) de toi car, en plus d'être une bonne fille, tu remplis ton devoir d'épouse. Tout comme moi, j'aime dessiner des machines que j'invente, un compagnon de la province de Huesca aime composer des sentences. Je vous en envoie deux :

*« La vie est une jeune fille, très belle, mais ayant de mauvais sentiments. C'est à nous de savoir l'éduquer et de la rendre le plus aimable possible, puis se laisser charmer par ses sourire ... »*

*« Lorsque quelqu'un te dira : « Que je suis bête ! Non ! La moitié, tu lui diras. S'il te demande : pourquoi la moitié ? Parce que celui qui*

---

<sup>23</sup> L'usine désaffectée de bouchons de liège que les mères appelèrent "el Refugio" (le refuge).

*reconnâit ses défauts leur enlève la moitié de leur importance, et celui qui ne reconnaît pas combien il est bête double sa bêtise. »*

*La Condamine Chatelard, 26 novembre  
1939*

Dans votre lettre du 20, j'ai lu que vous êtes en parfaite santé et bien orientés dans l'affaire concernant notre union. Vous ne me le confirmez pas me je crois avoir compris que Sébastien est en train de travailler en ayant la carte de travail officielle. Benigna, tu racontes la maladie de Madame Teresa. J'espère qu'elle n'a rien de grave et qu'elle se remettra rapidement. Dis-lui de ma part ce que tu voudras, puisque je n'ai pas le plaisir de la connaître. Évidemment, je la remercie pour tout ce qu'elle a fait, pour toi ; je pense à elle avec tendresse mais, pour si sincère que je sois, il est vrai ce qu'on dit : « loin des yeux, loin du cœur ». Tu me dis qu'on vous laisse sortir du Refugio, mais aussi que quelques familles en ont profité pour s'enfuir au risque et péril de se faire emprisonner. Tu précises que si elles l'on fait c'est pour ne pas devenir folles de douleur. On a raison de dire que si la folie était une douleur, dans chaque maison il y aurait des cris. Leur geste équivalait au désespoir de celui qui attache une corde pour se pendre. Ne se conduit ainsi que celui qui a perdu la raison, celui dont la tête est en bois avec un creux où ne contiennent plus de dix grains de raisin. Ce sont des personnes qui n'ont pas la suffisante capacité pour comprendre que nous sommes dans le pays qui nous a accueillis. La France ne nous a pas appelés. Jour après jour nous devons nous remémorer que nous avons perdu la guerre, même si cela nous fait de la peine. Par conséquent, nous devons avoir la patience qu'il faut pour laisser passer le temps, puisque toute chose a besoin de lui pour mûrir. L'essentiel est de soigner sa santé afin de pouvoir jouir en famille de notre bonheur, et cela durant les nombreuses (ou peu) d'années qui nous restent à vivre. Ceux qui se risquent en se compromettant comme ces désespérés, et comme ceux qui savent que se plaindre et pleurer, augmentant ainsi leur désespoir, se convertiront en vieux machins, insensibles à la joie qui nous attend demain. Il faut avoir la tête en bois pour ignorer que, pour n'avoir pas voulu résister dans le Refugio, on les emportera à un autre camp de concentration, dans lequel leurs fils souffriront beaucoup plus.

En raison de ce qui se passe, dans cette lettre, tout comme dans beaucoup d'autres, je te répète que, toi, tu ne fasses cas. Qui cherche le danger, cherche la mort. Toi, dans l'adversité conserve la raison. Sois optimiste en pensant que le bon arrivera. Tu n'auras rien à me reprocher, puisque j'ai la conscience tranquille. Tu sais très bien que si j'ai accepté de sortir d'Argelès-sur-Mer pour venir travailler ici, dans les Alpes, c'était avec l'intention d'améliorer notre situation et plus vite nous réunir. J'ai toujours agi de sorte à ne nuire à personne afin de mériter d'être à côté de vous. Donc vu que ce que je pense ne tardera pas à se réaliser, ton devoir est de ne pas imiter ces gens qui se jettent dans un précipice. Tâches, si ce n'est ce mois-ci le prochain de trouver ce que tu cherches. Ne sois pas attirée par ceux qui s'en vont du Refugio pour aller n'importe où.

Je présentais ce que tu dis du patron de Maria. Étant agriculteur, je sais que dans les Alpes il n'y a pas de travail hormis l'élevage du bétail, et cela d'autant plus que nous sommes en hiver. Ici il n'y a pas d'oliviers, doc, à cette époque je ne vous suis d'aucune aide. Je me trouve avec les mains liées. Sebastian est le seul à avoir un salaire, et seulement Valero et Juana peuvent t'aider. Je suis convaincu que si Sébastian te réclame, tu pourras aller dans le village où il se trouve, et vivre dans une location, enfin indépendante jusqu'à que je sorte du camp et je vienne vous aider. Peut-être que je rêve puisque vous devez demander la permission aux autorités. Parfois je me dis : « mais pourquoi ces gens ne nous donnent pas un brin de liberté ? ». Cela dit, nous devons tous les deux retenir l'occasion qui se présentera et réfléchir à ce que nous devons entreprendre avec calme et entendement. Tant que Sébastian sera le seul à gagner des sous, il ne nous sera pas possible de supporter le prix d'un loyer et de vivre indépendants, car la vie est très chère et dans notre monde on ne peut rien faire sans argent. Même les riches se plaignent, et cela malgré que ceux qui sont nantis ne sont pas pauvres, même s'ils désirent plus.

Je te félicite pour la bonne idée que tu as en ce qui concerne les livres pour donner des leçons aux gosses. Je crois que tu pourras demander qu'on t'envoie un livre d'étude primaire pour les petits et un livre d'arithmétique pour les grands. Ne me demande rien d'autre pour le moment. En dehors de l'arithmétique pour étudier le calcul, en attendant, le reste peut se faire en écrivant, en lisant ce qui a été écrit

et en s'échangeant des demandes et des réponses, car c'est de cette façon qu'on apprend le plus.

Tu diras à Sébastian qu'il m'envoie bien claire l'adresse de son patron afin que je lui écrive directement. Mon compagnon – celui de la province de Huesca- en me voyant vous écrire me dicte la sentence qui suit : « *Dans ce monde, cela fait beaucoup d'années qu'on sait que la plus courageuse est l'ignorance, parce que l'ignorance fait faire des choses qui, sans elle, ne seraient jamais dites ni faites* ». Cette sentence arrive à point pour résumer ce qui a été dit à propos des personnes qui s'enfuient du Refugio. Notre philosophe ne dicte cette autre : « *Tout comme le pire de l'été ce sont les mouches, le pire de notre société sont l'envie et l'égoïsme. L'une comme l'autre sont filles de l'ignorance* ».

## Lettre 47

*La Condamine Chatelard, 3 décembre  
1939*

Votre lettre du 25 m'a réjoui en y lisant l'impatience que vous avez de nous voir. Tu me racontes que tu as trouvé une maison à louer mais, lorsque tu l'es présentée, les propriétaires (deux femmes) t'ont rejetée parce qu'ils n'ont pas la moindre confiance dans les réfugiés espagnols. C'est naturel, vu qu'ils ne nous connaissent pas, si ce n'est par ceux qui propagent exprès que nous sommes des gitans, c'est-à-dire des gens de bas étage. De sorte ne t'étonne pas que ces femmes t'aient dédaignée. Si les français faisaient l'effort de nous connaître, et nous donnaient la possibilité de pouvoir leur démontrer que nous sommes honnêtes, tout serait différent. Ceux qui se méfient par ignorance sont bêtes à manger du foin. Prends en considération que dans tous les pays il y a une quantité de gens qui naissent méchants et sont baptisés avec du vinaigre. Alors, comme on dit : « *A folle demande, point de réponse* », parce que si tu le prends mal et tu t'irrite, nous n'arriverons pas à nous réunir. Si tu perds la sérénité tu perdras la santé, ce qui serait un bouleversement pour nous tous en général, et tout spécialement pour quatre jeunes enfants, eux qui sont ceux qui ont le plus besoin de tes forces et de ton amour. Tu sais bien que jusqu'à qu'ils n'aient pas au moins quatorze ans ils ne pourront pas gagner leur pain.

En me disant que tu pleures beaucoup tu ne me fais pas de la peine. Ce que tu fais c'est me fâcher en constatant que tu n'as pas le courage de te résigner. Heureusement que ta lettre contient des nouvelles qui me réjouissent, telle celle qui m'apprend que, peut-être, Valero ira travailler avec Sébastian. Il sera mieux qu'à ne rien faire et, au moins, tous deux pourront se développer en mangeant ce que le corps demande. J'espère avec confiance qu'ils démontreront leur bonne éducation. J'aurais préféré qu'ils aient trouvé du travail dans un atelier mais, que pouvons-nous faire ? On doit accepter les choses telles qu'elles se présentent, en pensant et voyant ce que nous devons faire pour pouvoir, dans le possible, nous débrouiller par nous-mêmes.

Aujourd'hui nous sommes des marionnettes armées par les mains de l'absurdité.

Cher fils Valero. Tu me confirmes que tu vas travailler avec Sébastian. Obéis à ton frère aîné et, surtout, respecte ceux qui t'entourent. N'ait pas la tentation de te réjouir avec des choses qui ne t'appartiennent pas. Pince-toi lorsque tu te rendras compte que tu es indiscipliné. N'oublie jamais de prendre comme exemple l'honnêteté de tes parents. Fais-en sorte qu'on ne puisse pas te traiter de voleur. Sans être lâche, « fais ce que tu dois, advienne que pourra ». Tel est le comportement de tout honnête homme bien né. Je termine en te recommandant de ne faire des promesses à tort et à travers, car, chose promise est chose due.

Chère fille Juana. Je te remercie pour ta lettre, tout en te disant que tu dois prendre des leçons d'écriture.

Cher fils Anastasio, toi aussi tu me réjouis avec ta lettre, et, également, je constate que tu écris peu, vu que ton écriture est toujours mauvaise.

Chers fils Laura et Alicia. Jouer tant que vous pourrez, car le jeu permet aux enfants d'apprendre beaucoup. Pour vous deux, je garde un tas de baisers.

## Lettre 48

*La Condamine Chatelard, 6 décembre 1939*

Me référant à ce que tu me dis dans ta lettre du 1 : que chaque jour il y en a qui sortent du Refugio, sois patiente, que ton tour viendra aussi. Comme je te l'ai dit dans mes lettres antérieures, ne te fâches pas. Prends cela avec calme. L'essentiel est que tu ais la santé, car c'est ce qui vaut le plus. Tout le reste viendra à son heure. Si le commissaire a noté vos noms, c'est qu'ils préparent quelque chose. C'est la preuve que les faits vont être évidents. Plus que jamais, ayons l'espérance de nous unir. Moi je ne crois pas ce que tu penses, c'est-à-dire qu'ils vous fichent pour vous concéder la carte de travail et que, lorsque vous l'aurez, on vous dira : « dehors ! Débrouillez-vous par vous-même<sup>24</sup> ». Cela me paraît incroyable parce que, comment peuvent-ils vous jeter à la rue sans que vous sachiez où aller, et sans parler français, Même en ayant la carte de travail on ne peut pas travailler en étant dans de telles conditions. Quoi qu'il en soit, ne te préoccupe pas tant. Sébastien et Valero travaillent déjà, ainsi que moi-même, malgré le peu que je puis vous aider. Même si vous arrivez à cet extrême, ne t'effraies pas, parce que tu ne mourras pas de faim en voulant travailler. Aie confiance car nous t'aiderons tout ce que nous pourrons.

Je suppose que tu as reçu les deux paires de souliers avec la paire d'espadrilles pour Sébastien. Les souliers de grande taille sont de Sulema. Ils me les ont donnés en partant. Je les ai réparés afin de vous les envoyer. C'est un compagnon de marabout qui m'a donné la paire pour les petits. Comme il pensait partir en Espagne, il les gardait comme on garde un trésor pour son fils petit mais, se rendant compte qu'il valait mieux qu'il reste ici, des souliers n'étaient pour lui qu'un embarras. Dis-moi si vous avez froid la nuit. Je m'imagine que vous devez avoir peu de vêtements.

J'ai reçu des nouvelles de Sébastien, Il me dit qu'il est très content de se trouver hors du Refugio, et de se voir libre entre terre et ciel. Pour bien vivre, l'homme n'a besoin que d'avoir la santé et la liberté. Il m'assure qu'il fera tout ce qu'il pourra pour vous. Donc, tout compte

---

<sup>24</sup> *Cependant, c'est-ce-que les gendarmes feront, jetant à la rue les familles composées de femmes, enfants et de vieux*

fait, on ne doit pas perdre confiance dans l'avenir. Chacun aura son tour pour participer au bonheur des autres. Dis-moi s'il a neigé. Ici nous n'avons pas de neige, mais il ne fait pas froid.

Les timbres postes sont d'un franc<sup>25</sup>

---

<sup>25</sup> Rappelons que Marcelino gagnait 27 francs par mois. Le prix d'un timbre-poste courant était alors de 90 cts, plus 10 cts de franchise. Malgré la « drôle de guerre » le courrier est toujours arrivé.

## Lettre 49

*La Condamine Chatelard, 13 décembre  
1939*

Je vous fais part de ma joie en voyant dans votre lettre du 8 que vous avez la santé et du courage pour pouvoir vous débrouiller selon vos possibilités. En plus, votre lettre me tranquillise en me disant que votre séjour au Refugio prendra bientôt fin, nouvelle que, Benigna, tu acceptes avec moins de pessimisme. En cela, ton désir est le même que le mien. Ce changement qui se prépare peut-être favorable au désir que nous avons de nous unir afin de pouvoir vivre à nos risques et périls.

Tu me dis que, pour la première fois, on vous a donné huit francs pour le grands, plus quatre pour le petits. Je sais que c'est très peu mais, si les grands continuent à travailler, pour le moment nous supporterons mieux les jours. Le principal est que tu sois libre afin de pouvoir chercher avec plus de facilité l'indispensable. Plus nous aurons de liberté et mieux nous pourrons nous débrouiller.

En ce qui concerne la réclamation, je suis content que, comme tu l'as demandé, madame Engracia, ait parlé avec le monsieur qui s'intéresse à nous. J'ai confiance au soin que tu mets pour solutionner cette affaire. Si ladite affaire n'aboutit pas, il faudra en chercher une autre avec acharnement ! Je pense que si la nation continue à mobiliser comme elle le fait, on aura besoin de nous pour les travaux des champs.

N'oublie pas de saluer de ma part Madame Engracia, et dis-lui que je suis très peiné que son fils parte pour être soldat. Je sais que les mères souffrent beaucoup en se voyant séparées de leurs fils. La faute incombe à la stupidité de la guerre. Mais que pouvons-nous faire ? Rien ! Pour autant qu'on se démène, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. En ce qui concerne les lettres sans timbre, ta dernière est arrivée sans franchise, tout comme celle d'avant. De sorte que tu verras si tu peux économiser le prix des timbres. Néanmoins, je te prie de timbrer les enveloppes contenant des choses importantes.

Cher fils Valero. Tue me réjouis en te sentant si heureux en comptant le peu de jours qui nous séparent les uns des autres, et en me disant que tu te sentiras libre en allant travailler.

Cher fils Anastasio, aussi bien dans ton dessin que dans ton écriture je me rends compte que tu travailles avec plus de soin. Tu sais que ma plus grande satisfaction est de vous voir appliqués à l'étude pour que vous appreniez le plus possible afin d'améliorer votre vie future.

Chère fille Juana, je ne t'oublie pas, ni non plus tes frères.

Mes souvenirs pour Mesdames Engracia et Teresa.

## Lettre 50

*La Condamine Chatelard, 17 décembre 1939*

Merci beaucoup pour votre lettre du 12. Je vois que vous vous affairez beaucoup et bien pour solutionner le problème de notre union. Je ne comprends pas ce qui arrive à Sébastian. Il m'écrit qu'il a été dimanche en votre compagnie. Il vous a affirmé qu'il se trouve bien avec ses patrons – chose qui me satisfait – mais que, ayant signé un contrat de travail avec un salaire de 200 francs par mois, on lui a payé seulement la moitié de cette somme, et, c'est le comble, il ignore ce qu'il touchera exactement. Je ne saisis pas son incertitude vue que c'est le préfet <sup>26</sup> qui impose les conditions et le tarif de l'embauche. Je n'arrête pas de tourner et retourner cette affaire. Il se peut que ce veuille dire qu'on lui a concédé provisoirement l'autorisation de travailler la terre pour, après le placer, à partir du nouvel an, dans un atelier, puisque son désir est d'être mécanicien. Je ne crois pas qu'on lui ait « promis plus de beurre que de pain » uniquement pour lui faire signer, il ne sait quoi puisqu'il ne comprend pas le français. Benigna, je t'ai déjà dit de ne pas te mortifier, et tu me dis à nouveau qu'il y en a encore qui s'en vont du Refugio. Ne t'occupe pas de ceux qui s'en vont avec tant d'affliction, car ton tour viendra, puisque on vous l'a annoncé. Peu importe que ce soit un mois avant ou après.

Tu me demandes des nouvelles d'Espagne. J'ai écrit ça fait longtemps en empruntant le nom d'un ami, lequel n'a pas eu de réponse. Cela me prouve qu'ils n'osent pas nous écrire en ce moment. Je ne tarderai pas à leur envoyer quelques lignes, tout en étant convaincu qu'au moins ils savent quelque chose sur nous. Encore un exemple : el Fin a reçu une lettre. Il serait plus juste de dire qu'il a reçu une enveloppe parce qu'on ne lui raconte rien. Pire, sur le bout de papier ne figure pas le nom de sa femme, mais celui d'un nommé Juan. Comme tu vois, mieux vaut que tu n'écrives pas pour le moment au village.

---

<sup>26</sup> Le représentant du gouvernement dans chacun des départements français, alors au nombre de 90.

Par ici nous avons beaucoup de neige, mais les jours où il fait très mauvais temps nous n'allons pas au chantier. Nous en profitons pour prendre soin du linge. Il court la rumeur qu'on nous laisserait partir si on nous réclamait pour travailler, et que certains d'entre nous ne tarderont pas à quitter le camp. Mon compagnon catalan de marabout, naturel de Sabadell, s'en va le 19 de ce mois, pour rejoindre son frère qui le réclame. Nous avons bon espoir que petit à petit tout s'arrangera.

Cher fils Valero. Tu m'assures que tu as plus que jamais l'espérance que nous nous unirons bientôt ; que maintenant tu le crois vraiment, et tu ne me dis rien à propos de ton départ pour aller travailler avec Sébastien, alors que tu me l'as écrit dans d'autres lettres. Chère fille Juana. Merci pour la façon avec laquelle tu te comportes envers ta mère. Cher fils Anastasio. Tu m'enchantes en me disant que tu sais déjà par cœur les tables de multiplication. Les nouvelles qui me font plaisir sont celles qui m'apprennent l'intérêt que vous avez pu apprendre par vous-mêmes puisque, malheureusement, non ne vous admet pas l'école.

Cher fils Lauro et Alicia. Jouez jusqu'à en être fatigués, car vous avez l'âge pour cela. Les enfants qui s'ennuient ne se développent pas comme il se doit. Alors jouez afin que je puisse vous embrasser grands et sains.

## Lettre 51

*La Condamine Chatelard, 24 décembre 1939*

Dans votre lettre du 20 je vois que vous êtes en bonne santé et avez la résignation indispensable pour continuer à vivre. Très différente est la lettre qu'a reçue Juan. Il me l'a passée pour que je la lise et j'ai vu qu'à lui tu confis ton chagrin. Tu lui dis que tu ne supporteras de rester dans le Refugio que jusqu'à la fin de ce mois. Réfléchis bien avant d'agir car les choses importantes, ou graves ne doivent pas se faire à la légère, ignorant que la nuit porte conseil. Sitôt après avoir lu ta lettre, Juan et moi-même avons décidé de vous aider tout ce que nous pourrons pour pallier vos besoins urgents. Pour commencer, nous vous envoyons deux colis, l'un avec des vêtements, et l'autre avec de quoi manger. Juan pense qu'il pourra se fournir le manger meilleur marché que vous. Il fera tout ce qui lui sera possible dans l'intendance du camp puisque la fin justifie les moyens. C'est moi qui paierais l'envoi des deux colis. Par conséquent vous n'avez pas raison de vous désespérer. Calme-toi afin de bien faire attention à ce que tu fais. Avec ce qu'on vous donne au Refugio et notre aide, il vous faut résister jusqu'à février, ou mars, mois pendant lesquels les champs demandent des bras et de la sueur. Alors, Valero travaillera déjà et nous deux aurons résolu nos problèmes.

Tu me dis que lorsque viendra nous voir Maria, tu lui donneras pour nous 50 francs et deux chemises. En aucune façon ! Tu ne dois rien nous envoyer. A nous il ne nous manque ni le manger ni l'habillement. Nous avons trois chemisettes. Donc, celles que tu as, tu les gardes pour toi, car c'est toi qui en as besoin. Nous avons plus de vêtements qu'il ne faut pour combattre le froid. Je te le répète encore : ne souffre pas pour moi. En plus de cela, on murmure qu'on va nous déplacer à quelques kilomètres plus bas à cause de la neige. Mais, même si nous demeurons ici, ne t'inquiète pas parce que, je te le répète, nous sommes bien vêtus et bien chaussés.

Tu me dis que tu as demandé à monsieur le commissaire si tu peux aller où travaille Sébastian. Ça aussi tu dois l'étudier attentivement puisque si ses patrons ne sont pas d'accord, tu ne peux pas t'imposer.

C'est à ce dernier plus qu'au commissaire, que tu dois envoyer ta pétition, car c'est eux qui peuvent influencer les autorités compétentes. L'essentiel est d'assurer le travail de Sébastien et de Valero. Je suis convaincu que, par manque de travail, on ne peut pas faire grand-chose. Si, dans l'immédiat, on n'augmente pas le salaire de Sébastien, je crains que vous ne puissiez pas vous sustenter vous-même. Bien que le peu vous semble beaucoup, tenez en compte que la vie est très chère et que vous êtes nombreux pour manger et pour vous vêtir. Donc réfléchis bien avant de te jeter à la rue, car c'est avec raison qu'on dit que celui qui monte haut avec crainte et maladresse, plus rapide et plus grave est la chute. Je suis très heureux d'apprendre que madame Teresa désire me connaître. Dis-lui que je tâcherai de m'acquitter de mes devoirs et qu'elle peut compter sur ma gratitude. Grande est mon obligation vu que, selon ce que tu me dis, nombreux sont les bienfaits que vous a fait cette bonne femme. Le jour où nous pourrons nous connaître n'est plus très loin. En attendant tu lui donnes les remerciements et les saluts de celui qui S.M.B (celui qui Ses Mains, Baise).

Cher fils Valero. Je suis satisfait de tout ce que tu me dis. Merci pour le grand sacrifice que tu fais en allant chercher du bois dans la forêt afin que tes frères et ta mère n'aient pas froid. Tu me dis aussi, avec beaucoup de joie, que tu pourras aller déjeuner chez Madame Teresa. Je vois ton allégresse depuis ici. N'oublie pas de rendre ses bienfaits en l'aidant dans tout ce qu'elle te demandera. Démontre que tu as de l'éducation et tâche de ne pas être avide pour obtenir plus de ce qu'elle vous donne. Vous ne pouvez pas vous imaginer la joie que vous me donnez, et comme je me sens comblé en voyant l'amélioration de votre écriture dans la lettre que je viens de recevoir. Continuez ainsi et vous parviendrez à être des hommes. Et cela d'autant plus que tu me racontes que vous jouez « à l'école », les grands donnant des leçons aux petits. Ce fait est celui qui m'émotionne le plus. Je ne puis cacher la manifestation – peut-être exagérée – de ma joie. Cher fils Anastasio, je me sens heureux en apprenant que tous les jours tu prends des leçons. Ce que j'ai toujours désiré est que tu ne perdes pas ton plaisir pour les études. Chère fille Juana. Je te félicite pour le plaisir que tu avais de m'envoyer tes vœux le jour de Noël. Comme ton père que toujours veillera sur toi et sur tes frères, te dit merci. Espérons que l'année qui vient nous pourrons célébrer les Pâques de la nativité tous

ensemble et manifester nos vœux de paix et de bonheur pour le monde entier. Chère fille Maria. À propos de ce que tu dis sur le projet que tu as de venir nous voir, j'étais déjà au courant de tout parce que chaque jour Juan et moi nous voyons et nous disons ce qui se passe, ce que nous pensons et ce que nous rêvons. Je te conseille d'être patiente en attendant les papiers dont tu as besoin. Pense qu'ils t'arriveront. On sait que « tout vient à point qui sait attendre » (les demandes officielles sont longues à parvenir). J'ai la certitude que tu sauras souffrir l'impatience qui te sera nécessaire dans l'attente de cet heureux jour. Merci pour tes vœux.

## Lettre 52

*La Condamine Chatelard, 27 décembre 1939*

Je réponds à la vôtre du 22 mais, avant tout, avec cette lettre je t'annonce que, sûrement, on va nous transférer à un autre camp, ainsi, soudainement, et, donc, jusqu'à ce que nous ne soyons à nouveau installés, où que ce soit, attends que nous sachions qu'elle sera notre adresse pour m'écrire. Aussitôt que nous arriverons à destination je t'enverrai cette adresse. Si tu as l'occasion, communique cela à Sébastian afin que lui non plus ne m'écrive. Je crois que vous êtes déjà au courant de notre transfert parce que Juan m'a dit qu'il l'a fait savoir à tous dans sa lettre.

Je ne comprends pas pourquoi tu continues à te désespérer en comptant ceux qui sortent du Refugio. Attends ton tour, lequel ne tardera pas à arriver. Ce qui compte est de se soutenir moralement, en prenant soin de notre santé afin que le jour où nous nous réunirons nous puissions jouir du temps qu'il nous reste à vivre, en disant à nos souffrances actuelles : « tournons la page ». C'est pourquoi je te prie d'affronter avec sérénité tout ce qui peut nous arriver.

Ce que tu me dis de Juan, c'est-à-dire que, sachant le français, il parle avec le capitaine, cela est impossible avant qu'on nous change de camp. On nous dit que c'est pour améliorer notre situation et nous tous pensons que qu'il en sera ainsi. Tu t'obstines à vouloir savoir ce qui se passe en Espagne. Saches que les nouvelles que nous apportent toutes les lettres sont très mauvaises. Ils ont très faim, beaucoup de prisons et de nombreux cimetières. De sorte que ... patience. Attentons de meilleurs jours ou, pour le moins, plus appropriés pour correspondre avec notre famille. Dans le présent, de l'autre côté des Pyrénées tout comme ici, ce qu'on désire le plus est d'avoir de la chance parce que, en ce qui nous concerne, pour s'en sortir, « mieux vaut avoir de la chance que de se lever de bon matin ».

**Lettre 53**

Gorze<sup>1</sup>, 8 Janvier 1940

Voici mon adresse :

La 11<sup>ème</sup> compagnie de travailleurs espagnols, Gorze (Moselle).

Chers épouse et fils, je souhaite que vous soyez en bonne santé. Moi je le suis pour le moment. La présente lettre confirme notre arrivée au nouveau camp, et vous donne notre adresse. Notre voyage s'est très bien déroulé. Nous sommes passés par Lyon et Dijon, qui d'après ce que nous avons vu, sont deux villes importantes.

Cette région est plus chaude que celle des Alpes. Il y a peu de neige. Notre travail consiste à construire un campement de mille baraques. Nous tous pensons que notre séjour ici ne durera pas, puisque nous sommes un rassemblement de pas de compagnies de travailleurs espagnols. Le dit voyage a duré un jour et demi (avec deux nuits de train). Il a été long mais nous l'avons bien vécu. En arrivant, la première nuit Juan et moi avons dormi ensemble. Après il est parti avec les autres chauffeurs à Gorze, un village situé à 2 kilomètres du campement. Tous les jours il vient nous ravitailler, ce qui nous donne l'occasion de nous voir. Ce département s'appelle Moselle. Nous nous trouvons à 200 kilomètres du front.

Lorsque tu m'écriras, n'oublie pas de me dire si tu as reçu les deux colis et s'ils sont arrivés avec tout ce qu'ils contenaient au départ. Nous, nous ne pouvons pas vous envoyer de l'argent, car nous gagnons très peu, mais nous tâcherons de vous envoyer tout ce que nous pourrons, tout comme aujourd'hui, nous l'avons fait pour vous aider à vivre. En attendant que notre situation s'arrange, ce qui nous manque le plus est de connaître des gens de confiance parce que ce que ne peut l'un, l'autre le peut. J'ai toujours entendu dire qu'on doit avoir des amis, même en enfer. En changeant si souvent, nous ne pouvons prendre racine nulle part. A l'instar des pèlerins : nous avons beaucoup d'auberges et peu d'amitiés. Je suis plus que satisfait de ce que tu me dis de Sébastien. Je vois qu'il a la volonté et l'intelligence de comprendre en bon fils qu'il est, qu'il doit se dévouer pour vous.

Donnes de ma part des remerciements à madame Teresa pour tout ce qu'elle vous aide, et dis-lui que le jour que nous le pourrons nous la récompenserons au triple.

---

<sup>1</sup> Gorze est situé dans le département de la Moselle dans le nord-est de la France, non loin de la frontière allemande.

## Lettre 54

Gorze, 19 Janvier 1940

Je commence ma lettre en manifestant la joie que j'ai eue en lisant dans la votre que vous êtes en bonne santé. Malheureusement j'y lis aussi le découragement et l'amertume contenus dans beaucoup de vos lettres. Avec le désespoir tu n'arriveras qu'à perdre la santé. Il faut te résigner davantage pour pouvoir t'adapter aux circonstances présentes. Comme tant d'autres fois, je te conseille à nouveau, mais je vois qu'il m'est difficile de te fourrer dans la tête que, nous le voulions ou pas, nous sommes obligés de force à passer par ce mauvais chemin. Moi je veux que tu reprennes le dessus. Voyons si en donnant plus de temps au temps nous pouvons améliorer notre situation. Si nous nous désespérons et perdons la santé, nous n'aurons pas le temps d'être un jour heureux comme nous le méritons en disant amèrement : c'est fini ! Tu t'es mis – plus qu'on t'a mis – dans la tête que si on nous a transportés si loin pour être si près du front, c'est pour construire des fortifications et creuser des tranchées, ce qui t'effraye beaucoup. Ce n'est pas vrai ! Nous ne faisons pas cela et nous ne le ferons pas. Ici nous élevons de grandes barques et dans les Alpes nous arrangions des routes. De sorte que tu ne dois pas avoir de crainte. Tu peux être rassurée en ce qui concerne notre sécurité. Le principal est de trouver une solution à votre situation, chose que me préoccupe. Quoique je ne croie pas qu'ils le feront, je crains quand-même qu'on vous fasse sortir du Refugio et qu'ils vous mettent dans un camp où vous dormirez sur le sable. Afin d'effacer l'in vraisemblable de la pensée, j'ai la volonté et la sagesse de voir le bon côté de chaque situation. En dehors de la mort, il n'y a pas de fait, si mauvais soit-il, qui n'ait point quelque chose qui te permette de la supporter et de le vaincre. Je tiens à te proposer une chose. Il se peut qu'en ce moment vous ne puissiez pas la faire, mais vous devez vous accrocher à elle, parce que, même si cela demande du temps, elle est l'unique façon de vous sortir du désespoir que vous consume. Donc, si vous le pouvez, œuvrez de cette façon : premièrement, que Maria sorte pour travailler et, une fois placée, qu'elle fasse tout ce qu'elle pourra pour faire embaucher Juana à ses côtés, celle-ci étant capable d'accomplir quelques menus travaux. Le principal de cette affaire est d'oser commencer. Deuxièmement que Valero sorte pour aller travailler avec Sebastian, même gratuitement. En travaillant tous les quatre, n'importe quel patron des fils et des filles peuvent te réclamer, non pas pour vivre chez eux, chose que tu ne pourras pas obtenir, et c'est logique, mais pour te faire sortir du Refugio. Libre d'agir à ta guise, tu pourras chercher jusqu'à trouver ne serait-ce qu'une chambre, pour toi et les petits. Cela fait, je crois qu'avec l'aide de tous vous pourrez mieux vivre, tous les quatre. Tout compte fait, pour obtenir une réclamation qui te sorte du Refugio, il est nécessaire d'attendre jusqu'à ce que les quatre grands travaillent. Depuis mon isolement, je ne vois pas une autre solution.

Je suppose que la demande que fit Maria ne lui arrivera pas approuvée, vu qu'elle lui sera inutile. Heureusement qu'elle ne l'as pas reçue dernièrement, car nous aurons une peine de plus en sachant qu'elle se présenterait dans les Alpes alors que nous voyagions en direction de la Moselle. Oui ! Heureusement que vous êtes tous ensemble et vous consolez mutuellement. Maintenant œuvrons pour obtenir des choses meilleures. Nous sommes condamnés à vivre pour voir comment nous pourrions améliorer notre vie, à nous.

Cher fils Valero. Tu me dis que ton désir est d'aller travailler avec Sebastian afin de contribuer à l'aide de ta mère et de tes frères. Félicitations pour la volonté que tu as. Tâche d'être un homme à cent pour cent, obéissant à tes supérieurs. Ce que je vous prie à tous est que vous ne vous battiez pas entre frères. Moi, j'ai toujours rêvé d'aller vivre dans une capitale afin que vous puissiez étudier dans quelque collège. Pour le moment, vous devez apprendre par vous-mêmes, regardant, écoutant et imitant les gens honnêtes.

Alors Valero te voilà au courant. Voyons si le couplet qui suit dit vrai :

*Marche et parcours le monde  
Car le monde t'apprendra à vivre;  
Si tu vis dans le désordre  
Le monde te corrigera.*

Cher fils Anastasio. Dans ton dernier dessin, le plus important de tous, ceux que tu m'as envoyé, je vois que tu as des aptitudes pour le dessin, aptitudes que, si tu t'y appliques, pourraient te servir beaucoup demain. Tu ne peux pas te figurer la satisfaction que m'a causée ton œuvre, vu que tu es encore très jeune. Je t'assure que, pour l'âge que tu as, ton dessin est très bien fait. Ne perds pas, ni l'illusion ni la confiance. Le jour viendra où nous nous unirons et pourrons te donner l'enseignement que te correspond. En attendant, continue en te perfectionner en demandant des conseils, car « à bon vin, point d'enseigne ». Chers fils Laura et Alicia. A la place d'un conseil (la seule chose que je pourrai vous donner et ne vous donne pas, vu que vous êtes encore dans « l'innocence » je vous offre le baiser que vous vous réserve pour le jour où je pourrai vous le donner, joue contre joue.

Rien de plus. Beaucoup de souvenirs pour mesdames Engracia et Teresa. A madame Teresa, dis-lui de ma part que je souhaite qu'elle aille mieux afin de recouvrer ce qui est notre trésor : la santé. Quant à toi, conserve la sérénité et le sang froid jusqu'à l'arrivée du jour où nous pourrons jouir tous deux, entourés de nos enfants, les seuls êtres sur terre qui sont dignes de notre confiance. Moi, je n'ai plus confiance dans tous les autres.

**Lettre 55**

*Gorze, 20 Janvier 1940*

Cette lettre à la vôtre du 16, laquelle m'a réjoui en voyant que vous êtes en bonne santé et que vous avez repris courage. Je ne comprends pas pourquoi tu t'affliges en sachant que je dois laver mon linge et que je me vois moins souvent avec Juan. Arrête de ne voir que les inconvénients ! Tu sais bien que personne ne lavera mon linge à ma place, et, comme il y a tant de compagnie, Juan a beaucoup plus de travail. Crois-moi, tu n'as pas à t'en faire pour moi. Le plus grand et plus difficile problème à résoudre est celui de votre situation et cela parce que vous êtes plus faibles physiquement. Votre affaire résolue, tout deviendra parfait parce que je me débrouillerai toujours d'une façon ou d'une autre, et cela d'autant plus lorsque je me sentirai tranquille. Je sais que pour vous ça ne peut pas être aussi facile, et encore moins si le rhumatisme te reprend. Si tu deviens impotente, alors oui, ce sera du sérieux. Je crois que si le rhumatisme te gêne, c'est la faute de votre literie misérable et, par conséquent, pour le peu de literie que vous avez afin de vous couvrir. Fais le possible pour acheter une ou deux brassées de paille. Tu verras que si tu as suffisamment de la paille tu auras moins froid parce que tu pourras mieux envelopper les pieds qui sont la partie du corps qui souffrent le plus en hiver. Surtout fais tout, ce qui est à ta portée pour te préserver du froid et pouvoir résister jusqu'au printemps. Le soleil soulage beaucoup les misères. Pour remplacer le manque de couvertures, tâche d'avoir de la paille en abondance. Ainsi, sans rendre malade ta bourse (qui si faible) tu guériras ton corps.

Tu me réjouis en me disant que Sebastian est venu vous voir. Au moins tu as tous tes fils à côté de toi, chose que toutes les mères ne peuvent pas dire. En plus, ça nous tranquillise de savoir qu'il a eu de la chance d'être tombé dans cette bonne maison. Il travaille beaucoup mais en vivant bien. Il n'y a pas de pays de Cocagne. Je veux écrire à ses patrons afin de les remercier pour le bien qu'ils le traitent. Tu me dis que je demande avec insistance un emploi d'agriculteur, puisque « qui ne demande rien n'a rien », eh bien, jusqu'en Mars il est inutile d'essayer car cette région est très froide comme doit l'être toute la France vu que tu me dis que où vous êtes il gèle aussi beaucoup et que la pluie perturbe bien de jours et de nuits « Aux chevaux maigres vont les mouches ». Soit ! Mais il n'existe rien qui n'ait une fin.

Alors, armez-vous de patience et de courage.

## Lettre 56

*Gorze, 27 Janvier 1940*

Benigna, tu me dis qu'on t'a parlé d'un contrat pour aller dans une ferme où nous pourrions être ensemble. A toi de voir ce qu'on peut faire de mieux. Si en travaillant nous gagnons les francs indispensables pour assurer les besoins matériels de nous tous, on accepte sans hésiter entre le pour et le contre, et cela même en sachant qu'au début nous serons dans le pétrin. Ce qui compte c'est de nous unir et de pouvoir vivre librement ensemble. Il est temps que tu quittes le Refugio.

Dis-moi si le dit contrat consiste à ce que nous soyons métayers ou ouvriers dans une ferme. Si c'est pour être métayers, demande si la ferme dont il est question est habitable si elle est meublée ou si son mauvais état a besoin de beaucoup de réparations. Tout compte fait, ce que toi tu feras sera bien fait.

Bien, mais tu dois admettre que nous ne pourrions pas être la famille au complet parce que Maria dépend de son mari et Sebastian est obligé d'accomplir son contrat. Tiens-moi au courant. Moi je n'ai pas confiance dans ces gens méprisables qui nous promettent beaucoup pour mieux nous embrouiller.

Cher fils Valero. Ta lettre m'a fait plaisir parce que je vois le goût que tu as pour les études et rêves d'avoir une encyclopédie. Les opérations de calcul que tu m'envoies sont correctes. Je t'enverrai de nouvelles pour que tu trouves leur solution en multipliant et en divisant. L'essentiel est que tu ne perdes pas l'envie que tu as d'étudier, car tes connaissances te serviront pour plus tard. Chère fille Juana. Tu me demandes si j'ai besoin d'une paire de gants. Je te remercie de tout cœur pour ton amour et ta bonne intention mais j'en n'ai pas besoin, vu qu'on nous a donné une paire suffisamment bonne pour combattre le froid. Cher fils Anastasio. Tu me promets un autre dessin, encore plus beau que le précédent. Bien, je l'attends avec impatience et te félicite d'être si appliqué.

Cher fils Lauro et Alicia. Je suis vraiment désolé que les Rois (Noël espagnol) ne vous aient rien apporté, néanmoins vous me comblez de bonheur en me disant que lorsque nous serons ensemble vous aurez tout, même les jouets comme ceux qu'on les enfants français. Vos paroles et la confiance que vous avez sont un cadeau pour moi. Jusqu'au jour où se réaliseront vos rêves, moi je puis seulement vous envoyer des baisers par courrier. Avec eux j'ai rempli cette enveloppe. Ayez confiance, mes fils. Pour le moment, continuez en utilisant, comme vous le faites, le jouet le plus merveilleux dont nous a doté la nature le cerveau. Il est primordial que vous ne vous ennuyiez pas.

## Lettre 57

Gorze, 31 Janvier 1940

Je réponds à la votre du 29. En elle je vois que vous avez la santé et vous vous entêtes pour venir à bout des démarches relative à notre union. Je sais qu'elles sont entre de bonnes mains. Vous me réjouissez également en m'annonçant la bonne nouvelle concernant Maria <sup>2</sup>. Benigna, d'après ce que tu m'écris, je pense qu'elle a eu de la chance en trouvant cet emploi, et cela d'autant plus en sachant que, quoique n'y travaillant que depuis quelques jours tout le monde est content : elle, sa patronne et vous. Moi aussi je le suis parce que sont travail ne peut pas être aussi dure que celui des champs. Il vient de s'accomplir ce que je désire tant : que chacun de vous avance en améliorant sa vie. Avec plus de temps nous arriverons à ce que j'aspire depuis toujours : obtenir le bien être en gagnant suffisamment pour vivre comme la nature l'exige. Mes conseils seront inutiles si nous ne luttons pour maintenir la santé et la patience indispensables afin de pouvoir jouir heureux en famille les jours que nous réserve le destin. Moi je suis toujours le même, donc, vous connaissez ma forme de penser et savez ce que j'ai toujours dit : le temps mûrit tout. Tant que nous aurons la santé, nous pouvons nous considérer heureux. L'argent seulement s'obtient de trois façons : en héritant, en volant ou à la force du poignet. Nous, nous avons le droit à la troisième solution, puisque nous avons tout perdu, tout sauf l'honnêteté.

Juan vient chaque jour au campement avec le ravitaillement. Aujourd'hui même nous sommes restés ensemble un long moment. Lui aussi m'a raconté ce qui est arrivé à Maria, chose qui nous a amusés, puisqu'elle narre qu'elle est dégoûtée des gâteaux ; qu'elle a mal à l'estomac rien qu'en les voyant où qu'elle aille dans la pâtisserie. L'exception confirme la règle. Jamais Maria n'aurait cru que le jour où nous manquerions de pain elle se rassasierait de gâteaux. La preuve que dans la vie tout peut arriver. Voilà pourquoi quand on se trouve mal, on ne doit pas désespérer car, quoique la vie soit courte, elle est assez longue pour que nous soyons, un jour ou un autre, heureux. Celui qui se désespère au point de perdre l'esprit perd l'occasion de profiter du bonheur futur. C'est comme une loi : on doit supporter la souffrance, quand celle-ci se présente, afin de vivre avec plus de désir ardent les jours heureux. A quoi nous servirait la bonne vie si nous n'avons plus la force de vivre ? Quel est l'avantage d'avoir ce qu'on n'a pas pu – ou on a refusé – avoir ?

A propos du froid qu'il fait ici, eh bien, ne vous chagrinez pas car nous le combattons en ayant le dessus. Nous avons une bonne baraque avec un bon poêle en son centre. Nous sommes 17 dans chacune d'elles. Nous dormons sur des lits en bois et des matelas de paille. La nourriture est acceptable. Le travail est peu et nous avons beaucoup de tranquillité. J'ai du temps de reste pour laver et raccommoder les vêtements et reprendre les chaussettes et les gants. Je suis devenu un repriseur de première catégorie.

---

<sup>2</sup> Par l'intermédiaire de Ramon, fils de Madame Engracia, Maria fut embauchée comme aide dans une pâtisserie où Ramon était le chef pâtissier

## Lettre 58

Gorze, 17 Février 1940

J'ai été très chagriné en lisant, dans ta lettre du 9, l'abject traitement que vous avez eu de la part de monsieur le commissaire et des gendarmes <sup>3</sup>, lesquels je n'imaginai pas si grossiers. Ils le sont, et beaucoup, pour t'avoir fait ce que tu ne mérites pas. Je dis cela avec colère parce que je crois avoir accompli mon devoir, c'est-à-dire, participé personnellement aux besoins de la nation. Dès que j'ai mis le pied en France, je me suis senti débiteur envers elle. Jour après jour j'ai remercié ce pays pour nous avoir permis de nous réfugier, à nous et à nos fils. Comme je le pensais et désirais comme je viens de le dire, sitôt que le gouvernement français fit appel à la volonté des travailleurs espagnols, je crus que mon devoir était de répondre présent afin de payer de retour la nation qui nous donna asile. Et ainsi je le fis. Par conséquent, à la fin d'avril 1939, je m'enrôlai à la 11<sup>ème</sup> compagnie, sous le commandement du Ministère de l'intérieur. Ladite compagnie partit le 28 du même mois et aujourd'hui, je me trouve ici, dans le Moselle, fier d'être bien noté par le capitaine de la compagnie.

En plus, quatre de mes fils aidèrent les viticulteurs français à la récolte du raisin, et auraient fait d'avantage si on leur avait demandé. Cela dit, je ne comprends pas, et suis peiné qu'on t'ait traitée si injustement. Les méchants ont toujours aimé se moquer des malheureux qui tirent le diable par la queue. A ces être si grossiers et si mal élevés j'adresse ce dicton : « *Celui qui fait le bien mérite, même tard d'être récompensé* ». Ne connaissant pas leur adresse, voici jointes à ta lettre, deux autres, l'une destinée à Madame Engracia et l'autre au patron de Sebastian. C'est tout. Nous nous expliquerons plus amplement dans notre prochain courrier.

Dans ma prochaine lettre je t'enverrai la lettre destinée à la patronne de Maria.

---

<sup>3</sup> Les réfugiés étaient sévèrement contrôlés par les gendarmes et le commissaire responsable du Refugio. Ils n'acceptaient pas les protestations. A la moindre plainte ils répondaient par l'expulsion en Espagne. Obligée de quitter le Refugio sans argent et sans pouvoir trouver un logement dans le village Benigna demanda de l'aide aux responsables. Lesquels lui répondirent que si elle n'était pas contente elle n'avait qu'à retourner en Espagne.

**Lettre 59**

*Gorze, 17 Février 1940*

Pour Madame Engracia (résident à Mézin, Lot-et-Garonne)

Chère Madame,

Après me salutations, je m'empresse de vous remercier pour l'aide morale et matérielle que vous prodiguez à mes chers épouse et fils. Comment aurais-je pu penser qu'un jour je pourrais raconter qu'en France je rencontrerais, en une personne, un refuge pour mes êtres chers, maltraités et ayant de la peine ?

Vos services désintéressés font de moi le responsable qui s'engage à vous rendre tout ce que nous vous devons. Oui, je m'engage personnellement de m'acquitter de cette dette ; pas seulement moi, mais aussi mon épouse et nos fils. Nous tous contribuerons afin de vous récompenser pour ce que vous leur avez donné au moment où ils en avaient un si grand besoin.

Rien de plus. Meilleurs souvenirs pour vous et toute votre aimable famille de celui qui n'a pas encore le plaisir de vous connaître.

Votre attentionné et très dévoué serviteur qui baise vos mains.

Marcelino Sanz Mateo

**Lettre 60**

*Gorze, 17 Février 1940*

Pour Monsieur Desbarats (au Laca, Courrensan, Gers)

Cher Monsieur,

Avant tout je vous salue cordialement, et puis je vous fais savoir la satisfaction que j'ai en étant au courant des bonnes relations que vous avez avec mes fils Sebastian et Valero. Relations qui, je n'en doute pas, ne cesseront d'être un bon souvenir pour tous. Étant le patron de vos employés, je me permets de vous demander la faveur qui suit : avant tout que vous ayez la patience qu'exige l'âge, et, par conséquent, l'ignorance qu'ont mes fils en ce qui concerne le parler et le travail qu'ils doivent accomplir chez vous. En second lieu, puisque moi je ne peux être à leur côté je veux que vous comportiez, avec eux, avec l'autorité et la sagesse du père que vous êtes. Je vous donne la permission de les réprimander pour tout ce que vous jugerez nuisible pour autrui et, y compris, pour eux-mêmes. Vous savez bien que la jeunesse manque d'expérience et de précautions. Si à la suite d'un cas grave, vous ne vous croyez pas autorisé à les punir, je vous prie, au moins, de me notifier les faits afin que moi, depuis ici, je puisse les réprimander et, à nouveau les remettre sur le bon chemin.

Rien de plus. Meilleurs souvenir à votre épouse et votre famille, et, vous Monsieur Desbarats, recevez les remerciements de votre serviteur qui serre vos mains.

Marcelino Sanz Formento

## Lettre 61

Gorze, 26 Février 1940

J'ai reçu la votre datée du 22, et, comme d'habitude, je vous réponds rapidement. Benigna, je suis heureux de savoir que tu as surmonté le désagrément qu'on t'a donné. Ne nous trouvant pas en terre promise, mieux vaut nous taire bien que nous ayons raison. Pour toute plaie il existe un remède. Je suis conscient que en te voyant seuls avec tes trois fils, tu es malheureuses mais au moins, tu as les trois plus jeunes ceux qui ont le plus besoin de ton amour et de ta protection. Ici, dans ma baraque, il y a un compagnon désespéré. Il ignore pour quelle raison on a emporté sa femme pour travailler de force, et on a mis ses fils dans une colonie, en prévenant les parents que s'ils protestaient ils seraient renvoyés en Espagne. Il y en a un autre qui a sa femme dans un prison d'Espagne et ses deux fils en Russie. Et encore un autre, lui ici avec nous, son épouse dans un hôpital des Asturies et ses six fils il ne sait où. Que de familles ont été éparpillées par la guerre ! Je ne comprends pas pour quelle raison des hommes font payer à des innocents le comportement des politiques coupables. Très nombreux sont ceux qui sont emprisonnés ; et combien sont ceux dans le monde qui souffrent de l'exil ? Hélas, malheur à qui cela arrive !

Tu éveillés ma curiosité en ne me disant rien des lettres que j'ai jointes à la tienne, adressées à Madame Engracia et au patron de Sebastian pour les remercier et tout particulièrement à Madame Engracia laquelle t'a rendu un grand service le jour tragique où tu avais impérativement besoin de vingt cinq francs <sup>4</sup> alors que tu n'en avais qu'un . Cette histoire me rappelle celle – non tragique – de notre unique pièce de dix centimes que nous possédions et que nous donnâmes aux comédiens qui jouaient sur la place du village. Cette nuit là nous nous couchâmes plus pauvres que Job, mais morts de rire <sup>5</sup>. N'oublie pas de me dire si tu as reçu le récépissé de 45 francs. Sûrement qu'ils sont déjà bien dépensés dans ce que tu as besoin. Je suis désolé de ne pouvoir vous envoyer d'avantage. Le fait de savoir que vous souffrez et que je ne puis intervenir en quoi que ce soit est ma plus grande peine. Nous sommes forcés de supporter notre mal avec patience jusqu'à l'arrivée de jours meilleurs. Tu me dis que sur la photo je parais avoir 61 ans. J'aimerais bien les avoir parce qu'il court la rumeur disant qu'on va envoyer le plus âgés à travailler dans un camp. Personne ne sait si cela arrivera, car ici se répandent tant de rumeurs qu'on ne sait plus, et même on ne veut plus savoir, ce qui se dit. Moi je crois ce que je vois et au proverbe affirmant : « *il est plus facile de dire que de faire* » .

En parlant d'Espagne, je crois t'avoir déjà dit que mes parents m'ont envoyé des bons souvenirs dans une lettre qu'a reçue el Fin. Apparemment, la lettre est de sa femme, quoique ce n'est pas son écriture. J'ai cru comprendre que mon père était – ou est – en prison, vu qu'ils me disent qu'il se remet de sa maladie. C'est tout ce que je peux te conter de notre pays.

Tu me demandes si j'ai reçu les dessins et les opérations de calcul de nos enfants. Eh bien, oui, je les ai reçus et ils m'ont donné beaucoup de joie. Je te répondis sans parler de cela parce que je l'ai reçu dans la lettre où tu me racontais ton calvaire. Ce que tu m'a envoyé est parfait. Je suis très, très content d'apprendre que les quatre aillent à l'école. En obtenant cela, tu leur as fait faire un pas de géant. Cette nouvelle est si fabuleuse que j'ai du mal à la croire ... C'est bien vrai ? .... Maintenant, toi, tâches si tu peux, de faire moins de lessives, vu que l'eau nuit à ta santé. Dis aux enfants qu'ils me racontent quelle impression ils ont eu en allant à l'école.

---

<sup>4</sup> Argent que Madame Engracia prêta à Benigna pour payer un mois de loyer à l'avance d'une pièces qu'elle trouva en ville, ce qui lui permit de quitter le Refugio

<sup>5</sup> Jeunes mariés, Benigna et Marcelino donnèrent l'unique monnaie qu'ils avaient à des comédiens ambulants qui jouaient sur la place du village

## Lettre 62

Gorze, 2 Mars 1940

Votre lettre du 29 Février a été pour moi une consolation. Votre situation s'est améliorée et, des très nombreuses lettres celle-ci est la première, l'unique où je te trouve plus conforme à la raison. Tu ne peux pas t'imaginer qu'elle a été ma joie en lisant que vous êtes tous mieux, car vous êtes au cœur de tous les soucis. En étant sûr, moi je peux, - et je sais -, supporter la souffrance beaucoup mieux que vous. En me disant que vous avez du courage, vous m'aidez à vivre notre mauvais pas jusqu'à ce que nous puissions nous unir. Peu à peu tout arrivera. L'essentiel est de ne pas perdre l'espoir que demain nous serons tous les deux entourés de nos enfants. Ils sont nos soucis, mais ils sont aussi l'espérance de notre vie, notre fierté, ce que nous avons de meilleur. Chaque fois que je reçois leurs lettres où je vois leur écriture, leurs opérations de calcul et leurs dessins, plus les bonnes notes pour leur conduite, aussi bien dans le travail que dans les études, mon cœur déborde de joie. Dans les pénibles circonstances où nous nous trouvons, que pouvons nous espérer de plus que cela, si ce n'est plus de résignation ? La vie que nous vivons nous force à nous adapter avec réalisme à la situation présente, tout en sachant que même les français doivent abandonner leur maison et se séparer de leur famille. Tout comme nous, eux aussi vont souffrir les barbaries de la guerre, mais, cependant, avec l'avantage qu'ils ne sortiront pas de France, puisque les pays qui les entourent sont des dictatures fascistes.

Je sais que je n'ai nul besoin de te le répéter, mais donne mes meilleurs souvenirs à ces si bonnes et si nobles dames qui vous aident tant. Voyons quand nous pourrons payer en retour tant de bienfaits. Pour le moment dis leur que jamais l'un de nous les oublieront. A tout jamais, dans notre mémoire elles seront le sourire, la main qui se tend et le cœur qui reconforte ceux qui sont dans le malheur. Vous voyez comme dans les pires moments, il y a toujours une lueur d'espoir ? Tu me dis qu'on vous a convoqués à la mairie. A ce propos ici il y a un compagnon qui a reçu une lettre de sa femme lui disant qu'on lui donne 10 francs pour elle et 5 pour chaque enfant. Tu me diras si c'est la même chose pour vous.

Tu crois savoir que bientôt nous irons avec la famille, alors que nous ne savons rien du tout. Le bruit court que ceux qui ont quarante-cinq ans et plus seront envoyés travailler la terre. Quelqu'un qui était employé comme manœuvre dans le camion de Juan a eu ce coup de chance. Nous ne savons pas si un tel décret s'appliquera à nous car si la personne dont je te parle est retournée chez elle, c'est parce qu'elle est de nationalité française.

Je suis très satisfait que Juana se trouve à tes côtés, vu qu'elle est trop jeune pour travailler hors de la maison. Cher fils Anastasio. Je ne me sens pas de joie en sachant que tu as tant de cahiers et tant de livres. Saches qu'ils sont tes meilleurs amis. Même si tu ne comprends pas ce qu'il te dit, écoutes très attentivement ton maître et tu finiras, à la longue à deviner ce qu'il dit, et puis, à bien le comprendre. Le conseil que je veux te donner est que tu n'ai pas envie de la chose appartenant à un enfant, car le voleur est comme la balance romaine : elle commence avec des grammes et finit par arrobes. Pour voler, le voleur est capable de tuer. Étant maintenant l'aîné de la maison, il t'incombe de conseiller tes petits frères.

### Lettre 63

Gorze, 7 Mars 1940

Avec la présente lettre je vous adresse la joie que j'ai eue lorsque j'ai eu entre mes mains la tienne datée du 3. Tu me redemandes des photos. Eh bien, je te les envoyées dans ma dernière lettre. Je pense que lorsque tu recevras celle-ci tu les auras vues et revues. Il y en a trois. Sur l'une d'elles nous sommes Juan et moi près du camion, et dans les autres nous deux avec le groupe. Moi je suis sorti avec la figure assombrie par mon chapeau. Ce détail mis à part, nous sommes assez bien.

Me référant à la lettre des enfants, je ne veux pas que vous formiez des colloques, ni que vous veuillez enseigner et commenter à qui que ce soit ce qui est en train de se passer. Bientôt je vous dirai tout de bouche à oreille. Benigna, je m'étonne que tu ne me dises rien au sujet d'Alicia alors que tu as écrit à Juan qu'elle a eu un léger accident. Je te prie de me raconter ce qui lui est arrivé dans ta prochaine lettre. Je suppose que quand tu recevras cette lettre elle sera tout à fait bien. Et la subvention, continues-tu à la recevoir normalement ? De même, tu ne me racontes rien sur votre vie. Je souhaite qu'elle aille en se normalisant. Nous, nous continuons sans connaître la guerre. Il nous semble même qu'il n'y en a pas. A ce sujet nous sommes très tranquilles.

Cher fils Anastasio. J'ai reçu ta lettre datée du 3, laquelle m'a réjoui en voyant que tu es en bonne santé et que tu as toujours la même volonté pour les études. Tu satisfais ce que je désire. C'est en se comportant ainsi que les enfants arrivent à être des hommes ayant un avenir. Le studieux gagne le respect des autres et obtient des bons points. Lis autant que tu pourras parce que les livres sont des portes s'ouvrant sur le savoir. L'enfant qui n'étudie pas arrive également à être un homme, mais ayant peu de valeur. La véritable richesse de l'homme est sa culture son éducation, trésors qui s'obtiennent en écoutant les maîtres et en consultant les livres. Les livres sont les meilleurs amis de l'homme, amis mais tu dois choisir les bons, car tous ne le sont pas. Ton père qui souhaite tant être à côté de toi pour te conseiller dans tes études, te serre dans ses bras.

Chère fille Juana. Dans la tienne du 3 je vois également la soif que tu as pour apprendre plus que tu ne peux. Je suis très satisfait de toi, car tu me démontres la bonne aptitude que tu as pour les études. Je te dis la même chose qu'à ton frère : les études t'ouvrent le chemin qui te mènera jusqu'à être, pour toujours, une femme de valeur. Une femme peut se valoir par elle-même, mais il lui manquera toujours quelque chose..., ce que seulement les études peuvent donner. La guerre t'empêche d'être une élève assidue ; tu as entendu autour de toi plus de pleurs que de rires et vu plus de misère que de richesse, mais sois patiente puisque tu n'as pas encore beaucoup d'années. On sait avec certitude qu'avant de sourire pour la première fois, à sa naissance l'enfant éclate en sanglots. Un jour, pas très lointain, tu commenceras à vivre ce qui peut s'appeler la vie.

Rien de plus. Mes meilleurs souvenirs pour tous ceux qui vous demanderont de mes nouvelles, et pour les dames Engracia et Teresa.

## Lettre 64

Gorze, 10 Mars 1940

Benigna, dans ta lettre du 8 tu m'assures que ceux qui sont agriculteurs on les envoie travailler la terre. Je te l'ai déjà dit dans ma précédente lettre que d'ici ne s'en vont que les français qui ont 45 ans et plus, et que nul ne sait si on fera la même chose avec les espagnols. De sorte que nous attendrons ce que décideront les autorités. Tu sais que mon souhait est de nous réunir afin que je puisse vous nourrir.

Tu m'avertis que, si tu peux, tu iras où se trouve Sebastian. Renseignes-toi bien avant de te décider, car cela pose beaucoup de problèmes. Un : d'avance chercher un logement ; deux : placer les petits dans une école ; trois : emmener Juana avec toi etc .... Évidemment, je ne crois pas que ce que tu demandes soit trop pour qu'on ne te l'accorde pas. Cela dit, en fin de compte, agis à ta guise. Toi tu sais quelles sont les démarches nécessaires et tu connais la région où vous êtes. Ici on nous tient dans l'ignorance. Ce sont les rumeurs qui nous renseignent sur ce qui se passe dans le monde. Si tu emmènes Juana avec toi tu seras à la tête des quatre qui, étant encore très jeunes ont besoin de ta vigilance et de ton soutien. C'est ainsi que moi je le ferais. Tu me demandes si nous terminerons bientôt le travail que nous faisons ; ma réponse est que, à cause du froid et des intempéries, nous avons dû arrêter le travail durant pas mal de temps. Cependant, si le gouvernement le voulait, tout serait solutionné. Tout le monde sait : *«Tout vient à point qui sait attendre»*. Tu me dis que les fils savant déjà monter à vélos et que tu crains qu'ils te fassent peur en apprenant qu'ils sont tombés. Ne sois pas si soucieuse. Le principal est qu'ils se développent, même avec des bosses à la tête. Toi, continues à t'occuper d'eux le mieux que tu peux, en prenant les choses avec calme. Tout peut arriver, parce qu'il n'existe pas une chose qui n'ait pas des déboires. Mais, puisque rien n'est sûr, on ne doit pas être fataliste. Il faut vivre le présent avec calme. Tu me rends également heureux en me disant que les petits sont très contents d'aller à l'école. Mon souhait est qu'ils suivent ce chemin.

Cher fils Anastasio, je te suis reconnaissant pour la volonté que tu témoignes. Envoies-moi tes travaux scolaires et tes dessins. Continues avec ton enthousiasme jour après jour, car, grâce à lui tu prépares ton avenir. L'enfant studieux sera, toujours, récompensé un jour. En me rendant compte de ton penchant pour les études, j'ai la conviction que tu arriveras à devenir ce qu'on appelle « un homme » ; mais à la condition de ne pas oublier que tu n'y arriveras qu'à force de travailler. Sitôt que je le pourrai, moi aussi j'y mettrai du mien, tout autant que tu mets du tien, pour développer tes dons. Ainsi j'agirai avec vous tous, le jour que je serai en votre compagnie, parce que vous le méritez. Chers fils Daniel et Alicia. Je garde toujours un tas de baiser pour récompenser l'amour que vous avez envers l'école.

J'ai reçu une lettre de Sebastian et de Valero. Je n'ai aucunes nouvelles de Juana. Je les attends.

## Lettre 65

Gorze, 18 Mars 1940

Votre lettre datée du 16 est arrivée à destination. Tu me pries de te dire s'il est vrai qu'on nous transfère à un autre camp. En effet, cela est l'une des rumeurs qui courent ici, parmi la foule de travailleurs, mais il ne faut pas prendre les paroles pour des faits puisque « *il est plus facile de dire que de faire* ». Nous ne savons rien encore avec certitude de ce qu'on va faire de nous, ni non plus à propos des permissions dont bénéficieront les pères de famille nombreuse. Tu me dis que, lorsque tu toucheras l'allocation tu m'enverras un cadeau. Eh bien, saches que je prends ton intention dans le mauvais sens. Je ne t'en remercie pas parce que je ne veux pas que tu dépenses par même un centime, pour moi. Ici on n'a besoin de rien si ce n'est de liberté. J'ai de la nourriture et des vêtements en trop. Tout ce que tu veux m'envoyer, tu le dépenses pour toi ou pour les enfants, car grand besoin vous avez de nourriture et de vêtements, sans oublier les chaussures. Tu vas me contrarier si tu m'envoies quelque chose. Je n'ai pas besoin de sucreries pour me régaler. Le fait que tu m'ait avoué ton désir de m'envoyer quelque chose est pour moi le cadeau que j'apprécie le plus, et, en ne m'envoyant rien, comme je t'en prie, tu doubles la valeur de ton cadeau.

Tu me dis avec insistance que tu veux aller où se trouve Sebastian. Je te répète à nouveau que tu fasses tout ce qui sera bien pour vous tous, et cela même si, pour le moment Juana ne peut pas te suivre parce que sa patronne est en petite santé. J'admets qu'on n'abandonne pas un malade, mais pars en posant la condition que tu ne tarderas pas à venir la chercher <sup>6</sup>. Dis-lui de m'écrire dès qu'elle le pourra. Je suis très content que les enfants soient gros et aient de bonnes couleurs comme tu me les dépeints. Tu diras à Maria que Juan a reçu son colis, duquel il m'a donné de la marmelade et des gâteaux secs qui, j'avoue étaient très bons. Il me laissa, également, lire sa lettre laquelle m'émut beaucoup en apprenant qu'on lui laissa les clés de la maison et du commerce, preuve de la grande confiance qu'on lui a donné malgré le peu de temps qu'ils la connaissent. Pour des parents, c'est toujours une satisfaction de savoir que leurs enfants ont hérité de l'honnêteté transmise à leurs parents par leurs antécédents. Tu me réjouis également en me disant que Alicia est contente d'aller à l'école, et que Anastasio et Lauro commencent à discuter avec les enfants français. Quoiqu' étant toujours séparés, au moins les choses vont en s'améliorant pour nos enfants. C'est ce que j'ai toujours dit : il faut donner du temps au temps afin que les choses mûrissent.

En parlant de el Fin, eh bien, il a reçu une lettre de sa femme, laquelle lui dit qu'elle est allée chez le docteur de Alcaniz (ville à 3à kms d'Alcorisa) ce qui nous laisse à penser la sorte dudit docteur. Comme nous pensons que c'es le même qui est allé voir mon père, el Fin est assez préoccupé. Elle dit aussi que là-bas règne la misère. Son fils, qui a 10 ans, lui écrit qu'il travaille déjà afin d'aider sa mère et son petit frère. En Espagne, la situation est très sérieuse. Elle nous donne les bons souvenirs de Josefina. Celle-ci doit être « la Chula », quoique moi je n'arrive pas à savoir qui est cette Josefina. Je t'ai dit qu'elle était « la Chula » par déduction. Toutes les lettres reçues par les uns et les autres, sont un mystère.

Cher fils Anastasio. J'ai reçu ta lettre. Je suis content que tu sois devenu un véritable étudiant. Continue à dessiner et à réviser le calcul, car ce sont des matières très intéressantes. Tu gonfles de joie mon cœur en me disant que tu manges beaucoup et de bonnes choses ; parce que le jour où j'ai de la viande dans mon assiette, je me dis : « et mes enfants et mon épouse, que mangent-ils ? » Avec ce que tu me dis tu me tranquillises, et , je mange avec moins d'amertume la ration qu'on me donne.

---

<sup>6</sup> Des paysans venaient au Refugio pour chercher de la main d'œuvre. Ne pouvant nourrir convenablement les quatre jeunes enfants restés avec elle au Refugio, Benigna accepta de laisser partir Juana avec un paysan afin d'aider sa femme qui, suite à une chute, avait un bras plâtré. Elle la laissa partir à la condition qu'elle les quitterai dès que la paysanne serait guérie.

Rien de plus. Mes meilleurs souvenirs pour vous tous, sans oublier les dames Engracia et Teresa. Benigna, je t'envoie des timbres-poste de 90 centimes frappés d'un F, ne colle donc pas des timbres puisque le F est la franchise. Le patron de Sebastian a répondu à la lettre que je lui ai envoyée en lui recommandant nos fils.

**Lettre 66**

Gorze, 26 Mars 1940

Dans votre lettre du 24 je vois que vous êtes en bonne santé et bien financièrement. Je me réjouis doublement : premièrement parce que tu as touché l'allocation, de laquelle vous aviez un grand besoin, et, deuxièmement parce que mon leitmotiv est en train de se concrétiser. J'ai toujours dit qu'il faut s'accommoder au présent en ayant confiance au lendemain. Ce que nous attendons ne sont pas des choses du temps où la reine Berthe filait ni ce que dit la chanson :

*Hier tu m'as dit aujourd'hui  
Aujourd'hui tu me dis demain ;  
Et demain tu me diras  
Que de ce qui a été dit  
Il n'y a rien.*

Nul ne sait ce que nous réserve demain. Donc patience et espérance. Tu es surprise de savoir que ce que je n'ai jamais fait je dois le faire aujourd'hui. C'est vrai, ici je suis en train de faire des cloisons en briques, c'est-à-dire, faisant le maçon.

En ce qui concerne l'annonce de la permission, je crois que tôt ou tard, nous tous l'aurons. Juan m'a déjà dit que le capitaine lui en a fait la promesse, mais, étant, justement, parti lui-même en permission nous attendions son retour pour donner suite à notre demande. Je suis préoccupé en ce qui concerne ta santé, puisque tu me dis, soit que le climat de ta contrée ne te convient pas, soit que tu te sens tout à fait bien. Parles clairement, car je ne te comprends pas. Je ne te le dirai plus : si tu m'envoies quelque chose je ne t'en remercierai pas, d'autant plus que moi je n'ai pas besoin de ce qu'il vous faut pour se nourrir, se vêtir et se chauffer décentement. Attention ! Moi je ne veux pas dire avec cela que tu fasses ce que tu voudras avec l'argent, mais le contraire. Tu sais très bien comment le dépenser. Cependant, rien ne m'empêche de te donner mon point de vue. La chose principale est celle de se nourrir pour que toi tu puisses résister, et les enfants puissent se développer dans de bonnes conditions.... En disant cela, il me vient à l'esprit ce que, il n'y a pas longtemps, nous a raconté notre philosophe de baraque : « *Un élève demanda au sage Diogène quelle était pour l'homme, la meilleure heure pour manger. Il lui répondit : le riche à l'heure qu'il veut et le pauvre à celle qu'il peut* ». Après la nourriture viennent l'habillement et les chaussures, juste l'indispensable. Dans ce que tu dois dépenser le moins possible c'est dans le mobilier et les choses inutiles de toutes sortes. Je dis cela parce que nous n'avons pas l'assurance de rester où nous sommes, et ignorons où nous nous fixerons. A l'instar des gitans, nous ne connaissons pas quel sera l'endroit où nous irons après-demain, parce que nous n'avons pas de maison et dépendons des autorités. Par conséquent, n'achètes que le plus indispensable et des choses qui peuvent être abandonnées le jour où nous devons changer de coin. A nous, ce qui nous intéresse c'est d'avoir de l'argent dans la poche, car nous savons que c'est ce qu'il y a de plus pratique et que, « avec la bourse pleine, on peut presto dresser la table ».

Benigna, tu m'informes que Sebastian t'a dit que ma lettre a beaucoup ému ses patrons. Dans sa lettre que j'ai reçue avec la vôtre, Valero me dit également la même chose. Il m'écrit que le patron l'a lue à haute voix et que les femmes présentes pleurèrent en l'écoutant. Avant de l'expédier, j'ai donné la dite lettre au sergent qui est avec Juan, lequel l'a traduite et « perfectionné » en français. Quand je viendrai vous voir je vous montrerai sa copie.

Chère fille Maria. Avant tout je te souhaite une bonne santé. Je suis très content que tu aies eu de la chance de trouver d'aussi bons patrons. Il est très utile d'avoir des relations avec des personnes qui

ont de l'éducation et de l'intelligence parce que plus qu'un devoir c'est un plaisir de les respecter et de converser avec elles. A propos de la paye de l'allocation, je tiens à te donner un conseil, et cela même en n'ayant aucun droit sur toi, et malgré que tu ais un mari auquel tu te dois. Prends ce que je veux te dire comme étant les bonnes paroles de ton père : vu que tu n'es pas très âgée et, qu'à cause de la guerre tu n'as pas encore administré ton foyer, puisque tu n'en as pas (et ne l'as jamais eu), je te conseille de dépenser le moins possible dans des futilités. Essaies de mettre des francs de côté afin que le jour où arrive ton mari tu en aies, même si c'est peu, pour commencer à nouveau votre vie matrimoniale. En premier, paye tes dettes, si tu en as, parce que « *celui qui paye ses dettes s'enrichit* ».

Cher fils Anastasio. Je suis très content de savoir que tu as beaucoup de volonté pour étudier, et de voir que ton écriture s'améliore, ce qui me fait croire que, par conséquent, tu progresses dans le calcul. Tu verras que cette matière te sera très utile dans la vie professionnelle ainsi que dans celle de tous les jours. Les chiffres renferment autant, et même plus, d'attraits que les lettres. Cher fils Lauro. En regardant ta signature je vois que tu t'intéresses à l'écriture. Si tu continues ainsi, très vite tu m'écriras, chose qui m'enchantera. Chère fille Alicia. J'attends également le jour où tu sauras signer toute seule, ce qui sera pour moi en enchantement de plus. A l'instant, alors que ma plume écrit cette phrase, c'est avec émotion et amour que j'accumule dans ma poitrine les baisers qui doivent t'être donnés aussitôt que nous nous verrons.

## Lettre 67

Gorze, 4 Avril 1940

Dans votre lettre du 1<sup>er</sup> je me rends compte que vous êtes bien et que l'amélioration de votre situation continue de progresser. Je ne demande pas plus pour l'instant. Benigna, tu te plains que tu as besoin de beaucoup d'argent car tout est très cher. Moi je ne t'impose rien concernant l'administration de l'argent. Je t'ai seulement donné mon opinion sur ce sujet, opinion qui ne varie pas. Je pense que nous devons dépenser le peu de francs que nous avons pour des choses que, même étant utiles, ne sont pas indispensables. Nous devons éviter de faire un emprunt à intérêt, puisque nous savons très bien tous deux, pour avoir été punis, que payer de l'argent c'est se casser les bras. La première nécessité de l'homme est de se nourrir afin de se conserver en vie. On dit bien : « *Il est trop tard, après la mort le médecin ne sert à rien* ». Parmi tes besoins, tu verras quel est le plus indispensable. Tu me dis que les draps te manquent énormément parce que tu en as assez de dormir sans. Achètes les mais si tu peux t'arranger avec quatre, n'en prends pas six. Le moins sera le mieux car, lorsque viendra le jour où nous pourrons nous établir (comme des personnes dignes), nous nous meublerons et nous nous équiperons.

Le fait, que tous sont très satisfaits de nos fils, c'est quelque chose d'important pour nous, car la façon qu'ils ont de se comporter est due à notre éducation et à l'exemple que nous sommes pour eux. Par conséquent, je veux me conduire avec honnêteté, conduite qui, tant à toi comme à moi, nous a été conseillée et démontrée par nos parents. Cela fait que l'on récolte ce qu'on sème. Pour revenir à la permission, eh bien, nous pensons que Juan vous verras bientôt et après ce sera mon tour. Nous attendons avec impatience et la résignation que requiert cet événement, sans nous désespérer, confiants dans notre destin.

Voici des nouvelles d'Espagne. El Fin a reçu une lettre de sa femme, lui disant qu'elle a été passer une visite à Barcelone. Elle envoie ses meilleurs souvenirs pour nous tous et aussi, malheureusement, elle dit que son père est mort en Février. En faisant les adieux à mes parents, je savais très bien que nous nous serrions dans les bras pour la dernière fois. Ils portaient déjà beaucoup d'années sur les épaules. Comme souvenir mortuaire nous garderons l'image de l'homme travailleur, honnête et noble qu'il fut. La femme de el Fin dit qu'elle n'a pas pu l'accompagner à son repos éternel car étant assez malade elle se trouvait alitée. Nous nous imaginons quelle était sa maladie. Elle envoie également à son mari les meilleurs souvenirs de el Royo, mon cousin, el Marcelino, ce dont, selon moi, toutes les lettres qui sont arrivées étaient confondues. Il s'en suit donc que ceux qui m'envoyaient des souvenirs sont les frères de el Royo. La Josefina, celle que je croyais être la Chula, en fait est la petite sœur de el Royo. Nous tirerons au clair cet embrouillamini quand nous aurons plus de temps.

Cher fils Anastasio. Ta lettre m'apprend que Jeudi dernier vous avez eu une « récréation » que vous attendez depuis longtemps. D'après ce que je lis, toi Lauro et Alicia avez eu beaucoup de joie en vous sentant libres de pouvoir courir selon votre fantaisie. Tu écris que vous êtes allés avec votre mère à pied, très loin, à la ferme où travaille votre sœur Juana. Vous avez marché le plus vite que vous pouviez afin de lui donner un baiser et une embrassade. Je sais qu'elle vous attendait avec les bras ouverts. Ce jour sera pour vous un souvenir historique, puisque c'est le premier jour de fête dont vous avez profité joyeusement, libres comme des oiseaux, depuis votre sortie du Refugio. Tu termines ta lettre en me disant que lundi tu retourneras à l'école et que tu as un dessin déjà commencé. Alors, nous verrons si, lorsque je viendrai avec ma permission, tu l'auras terminé. Chère fille Juana. Merci beaucoup pour tout ce que tu me dis à propos de ta mère et de tes frères. Tu me réjouis en m'assurant que tu ne tarderas pas à retourner à l'école, comme nous tous le désirons ; mais, tant que tu seras avec tes patrons, tâches de t'acquitter de ton devoir le mieux possible. Ce n'est pas parce que tu vas t'en aller que tu dois faire mal les choses et être impatiente. Ceux de la baraque trouvèrent très drôle l'épouvante qu'eut le commis de la ferme quand vous lui avez offert une des bananes qu'apporta votre mère pour le dessert. Vous me

racontez que, en la voyant, il s'enfuit en courant de la table, épouvanté par un tel fruit. Chaque village a son idiot. Juana, il est évident que tu as besoin d'aller à l'école, car tu as une très mauvaise écriture.

## Lettre 68

Gorze, 12 Avril 1940

Dans la présente lettre, je tiens à vous remercier pour la joie que j'ai eu en lisant la votre, me racontant le jour historique que vous avez vécu, historique parce qu'il est le plus émouvant de tous ceux déjà passé en France. J'imagine très bien votre joie et votre émotion en vous voyant tous ensemble après tant de jours de séparation. La plus heureuse de tous ça a été toi, la mère, qui a eu tous ses enfants près d'elle ; heureuse et orgueilleuse comme la poule entourée de ses poussins.

Le fait de vous imaginer ainsi, réunis, suffit pour que moi aussi je me sente fier et orgueilleux. Au moins je sais, et tu sais, que tous nos enfants sont à ta portée. Je ne suis pas étonné que dans votre allégresse, vous avez ressenti avec plus de tristesse mon absence. Comme il manque toujours un truc pour que les choses soient parfaites, nous ne devons pas gaspiller les rares occasions que nous avons d'être heureux. Mon compagnon, des Alpes, celui de la province de Huesca, parmi d'autres sentences m'a dicté la suivante : « *Celui qui gaspille un moment agréable de sa vie est comme celui qui s'endort à la moitié d'un banquet* ». On peut en déduire que ce qui compte dans la vie c'est savoir vivre. Jamais deux sans trois : d'ici peu de temps vos bras m'étreindront et je pourrai dire à quel point je suis fier de vous pour avoir conservé, intacts, l'amour et l'espoir de nous réunir, chose sur laquelle beaucoup de pères ne peuvent plus compter à cause de la triste période qu'est la notre. Tant que ne se perd pas la résignation, nous pourrons avoir l'espoir que nous arriverons à ce que nous désirons tant. Moi je me trouve bien. Je suis tout comme tu vois Juan<sup>7</sup>. Comme je te l'ai toujours dit et tu peux le vérifier en écoutant ce que te répond Juan, ici nous n'avons besoin de rien. Tu n'a pas à t'en faire pour moi. A propos de Juan, je ne lui écrit pas, car, lorsque vous recevrez cette lettre, il sera déjà en chemin, direction la Moselle. Par conséquent, je m'adresse à Maria. Chère fille. Ces lignes sont te présenter mes félicitations en ce jour si heureux. Enfin, ce qui agitait tant tes pensées s'est réalisé. Enfin tu es émerveillée par ce qui n'était (jusqu'à ce jour) qu'une lueur d'espérance. Finalement tu étreins entre tes bras l'être le plus aimé. Tu vois comme le jour tant espéré est arrivé ? Grâce à ta patience tu as préservé ta santé et tu peux profiter amplement de ce jour mémorable. Moi, j'ai toujours dit qu'on ne doit pas désespérer. Je n'ai jamais donné de mauvais conseils. Pour ne pas perdre le courage ni les forces dans la résignation, il faut répandre les peines dans l'air : que le vent les emporte !

Mes meilleurs souvenirs pour les dames Engracia et Teresa, à tes frères et, pour conclure, je viens étreindre et consoler celle qui en a le plus besoin, c'est-à-dire, toi, épouse et mère.

---

<sup>7</sup> Enfin, après une séparation de deux ans, Juan obtint une permission d'une semaine pour voir son épouse. Marcelino l'obtint à son tour (dès le retour de Juan au camp). Il profita de cette occasion mémorable pour se faire photographier avec sa famille

## Lettre 69

Novéant-sur-Moselle, 16 Mai 1940

En lisant votre lettre du 11, je me réjouis et je vous remercie doublement, pour m'avoir envoyé vos félicitations le jour de mon anniversaire, et toi, en particulier, pour m'avoir rappelé l'anniversaire de notre mariage. Dans la tragédie que nous vivons, beaucoup sont les dangers que nous avons traversés, chacun de son côté, mais, puis qu'aujourd'hui nous pouvons échanger ces souvenirs mémorables, ne soyons pas tout à fait tristes. Pour l'instant l'essentiel est que nous ayons le bonheur, tant nos enfants que nous-mêmes, de nous conserver en bonne santé pour continuer à vivre avec patience, car c'est ce qui nous fait penser, et avec l'espérance, qui, elle, est notre consolation. Nous attendons les mois –et même l'année– à venir la fin de notre calvaire pour, de nouveau, entreprendre, normalement notre vie, en étant heureux comme nous le fûmes, cela fait peu. Comparés aux jours que nous vécûmes en collectivité à Villafranca del Penèdes avant notre exode me semblent qu'ils sont ceux que nous conte Don Quichotte <sup>8</sup> : *Des temps appelés âge d'or, car en ces temps, on ignorait l'or et les mots « tien » et « mien ». La terre mère offrait l'eau de ses fontaines pour boire, les plantes et les fruits pour manger. Alors tout était paix et concorde. On n'avait pas besoin de gardes, ni de juges parceque tous respectaient ce qui était juste et honnête.*"

Benigna, comme tu le vois en tête de cette lettre, nous avons changé de ville. Nous ne savons pas encore quel sera notre travail. Sitôt que nous serons à demeure je te mettrai au courant de tout. Dans ma prochaine lettre j'aurai des sujets pour t'écrire plus longuement.

Transmets de ma part les félicitations à Madame Engracia. Je comprends la joie qu'elle a eue en voyant son fils venir à la maison avec une permission. Que peut désirer de plus cher une mère ?

En ce qui concerne notre situation, tu me dis que là où vous êtes courent les rumeurs affirmant qu'on a bombardé l'endroit où nous sommes. Tu peux être tranquille pour le moment nous n'avons aucune sorte de danger. Nous n'avons même pas eu une alerte.

---

<sup>8</sup> Marcelino admirait particulièrement trois personnages : « Jesus-Christ », « Pasteur » et « Don Quichotte »

## Lettre 70

Novéant-sur-Moselle, 21 Mai 1940

J'ai reçu votre lettre du 17. Je suis content de savoir que vous êtes en bonne santé, ce qui est le principal. Tout le reste passe et continuera à passer. Sur notre situation nous ne pouvons rien dire puisque, ici, nous n'avons rien vu de particulier, et nous ne savons ni ce qui se passe ni ce qui se trame. Notre ambiance est toujours la même et notre isolement plus sévère que jamais. Nous sommes à 6 kilomètres plus près de vous, élargissant un bout de route que nous terminerons bientôt, vu qu'il ne s'agit que de quelques mètres. Par conséquent, nous pensons que nous ne resterons pas longtemps dans ce village.

Tu me demandes si nous avons un endroit où nous réfugier en cas de bombardement. Eh bien nous avons un refuge tout près d'où nous dormons. Jusqu'à maintenant nous n'en n'avons pas eu besoin. En ce qui concerne la carte de travail, tout comme Sebastian tu dois la faire aussi vite que tu le pourras. Cela est indispensable pour Sebastian parce que, étant un homme, on peut l'arrêter sur la route pour lui demander ses papiers. Dans la dernière lettre que je lui ai écrite je lui conseille de ne pas oublier les démarches indispensables pour obtenir sa carte. Si par hasard il y a un contretemps parce qu'il se trouve dans un autre département, il est préférable qu'il revienne avec toi, car maintenant le travail ne lui manquera pas. Les patrons disent qu'ils aiment beaucoup nos fils mais apparemment, ils ne font pas preuve de bonne volonté pour leur arranger les papiers. « *Bien faire et laisser dire* ».

Parfois, je crois que le gouvernement français nous a trompés et que les français sont en train de faire de même. Puisque je n'ai confiance en personne, hormis vous, je dis à ces Messieurs que je suis le père et que, comme tel, je ne veux pas qu'un jour il arrive que mon fils aîné ne puisse pas circuler, pas même pour venir à bout de la paperasse administrative nécessaire. Etant moi absent, quelqu'un d'autre doit être la tête de famille. Nous ne demandons rien d'autre. Qu'on ne nous concède pas une aussi petite chose ne me paraît pas bien. A quoi sert qu'on nous dise qu'on nous aime beaucoup si ce n'est que pour nous faire pleurer ? Je me rappelle ce que me disaient mes parents : « *Mes fils, tâchez de travailler pour votre compte, même en ramassant des papiers le long des rues, car même le meilleur des patrons mérite d'être pendu à la girouette de la plus haute tour* ».

Benigna tu me dis que Juana est à nouveau en ta compagnie, ce qui me plaît puisque c'est ce que je désirais également. Savoir que ses patrons lui payaient 40 francs est une honte, d'autant plus que la pauvre créature s'éreintait au travail. Dans ces conditions on peut avoir des domestiques et les aimer. Ce sont eux qui nous mettent dans des conditions que nous empêchent de prendre un autre chemin. Ces choses là ne se font que lorsque quelqu'un est obligé de les faire pour se sauver d'un désastre tragique, mais tant qu'il y a des possibilités de vie et d'espérances pour tous, il est criminel de se comporter de cette façon. Il est évident que comme on dit habituellement, du peu ils nous donnent pas grand-chose et du beaucoup rien du tout. L'estime qu'ils disent avoir pour nous n'est qu'un prétexte pour mieux profiter de nous. Ils sont ce qu'ils sont et non ce qu'ils nous font croire qu'ils sont. On a raison de dire que : « *Le singe est toujours singe, fût-il déguisé en prince* ». Même en sachant que le monde est ainsi depuis toujours c'est-à-dire que tout ce qu'il y a de meilleur va aux riches et que les maigres maigrissent pendant que les gros grossissent, ceux qui travaillent doivent gagner suffisamment pour pouvoir manger, se vêtir et subvenir aux dépenses de leur famille. En se comportant comme ils le font (et l'ont toujours fait), je ne comprends pas que la bourgeoisie s'étonne qu'éclatent des révolutions..

Je dis la même chose à Sebastian et à Valero, lorsqu'ils termineront leur contrat, ça ne vaut pas la peine qu'ils soient si loin, d'autant plus qu'ils ne gagnent qu'une misère. Ils t'aideront d'avantage en les ayant près de toi.

## Lettre 71

Novéant-sur-Moselle, 27 Mai 1940

Grâce à votre lettre du 23 je suis tranquilisé, sachant que vous avez la santé et du courage choses qui ont beaucoup de valeur durant les jours que nous vivons. Benigna, tu me demandes quel est mon travail. Eh bien, nous sommes en train de faire une route que nous terminerons très vite. Ce qui m'a également fait plaisir est de savoir que Sebastian et Valero sont venus vous voir et que tu les a trouvés bien, quoique tu me caches quelque chose puisque tu ne me dis rien de la jambe blessée. L'a-t-il guérie ? Tu ne me dis rien non plus de la carte de travail. Je suppose qu'on vous l'a déjà donnée. Si vous l'attendez encore, c'est que vous savez mieux que moi comment l'administration d'où vous êtes vous régit. Moi je n'ai plus confiance parce que « *chat échaudé craint l'eau froide* ». Ils nous ont fait remplir tant de questionnaires et signer tant de pétitions en nous promettant monts et merveilles, qu'on a du mal à croire qu'ils soient aussi menteurs. Quels qu'ils soient ceux qui ont le commandement acculent le peuple dans l'oubli. Il ne nous est pas difficile d'affirmer que « *le loup mourra dans sa peau* ».

Tu sauras que Gracia (el Fin) a reçu une lettre de Carmen, dans laquelle il a envoyé le billet joint à cette lettre. Je te le fais parvenir afin que tu remarques qu'il la même «écriture que celle de la lettre que j'ai reçue. Voilà pourquoi je n'arrivais pas à comprendre ce qu'ils disaient. Si tu veux écrire directement à Manuela, tu lui dis que depuis que nous sommes restés ensemble dans le camp d'Argelès-sur-Mer nous ne l'avons pas vu et ignorons l'endroit où il se trouve. Tu ajoutes que si, par hasard, nous apprenons quelque chose tout aussitôt nous ferons le possible pour l'en informer. Nombreux sont ceux qui, comme elle recherchent leur famille. Tu me dis également que tu désires avoir des nouvelles de ta famille afin de pouvoir tout particulièrement correspondre avec ma mère. Tu peux le faire en ne lui disant rien d'autre que cela ; lui transmettre les meilleurs souvenirs et les termes usuels sans ajouter une autre phrase. Pardonne-moi de te répéter avec insistance que si tu lui écris tu ne lui dises pas ce que je t'ai dit, afin d'éviter que tu l'embrouilles et, sans le vouloir, tu compliques la vie des autres, car, je t'assure qu'en Espagne ils souffrent plus que nous. Tu peux envoyer ta lettre à l'adresse suivante : Manuela Hernandez, Route basse (ou du pou).

Cher fils Anastasio, je suis heureux que tu sois content de voir ta sœur Juana à vos côtés. Cela me prouve l'amour que vous avez les uns pour les autres et l'honneur que vous faites à nous, vos parents, de vous avoir si bons et bien éduqués malgré la mauvaise passe que nous vivons. Je suis également très satisfait en voyant que tu es passionné d'apprendre le français. Je te prie instamment que lorsque tu auras des doutes et des problèmes à l'école, en arrivant à la maison tu les avoues à tes frères et à tes sœurs. En faisant ainsi, tu verras comme on apprend plus vite et plus facilement. N'arrêtez pas de converser à propos des questions qui vous préoccupent.

Je dois vous donner ce conseil : on sait très bien que les enfants aiment se faire des paris. Alors toi, fais attention parce qu'on dit depuis toujours, et moi je le confirme, que celui qui parie per le pain et la panière. Tue me demandes de t'envoyer des timbres-poste parce que Valero en fait une collection avec ton aide. Hormis les espagnols que vous avez déjà, ceux que l'on voit par ici ont tous la même image et le même cachet de la poste que ceux que vous voyez sur les enveloppes de nos lettres. Si par hasard j'en vois des différents, je vous les enverrai. Chère fille Juana. Tu m'obliges à te dire que ce que je viens de dire à ton frère, puisque toi aussi tu es très contente d'être revenue auprès de ta mère et de tes frères et que, tout comme lui, tu manifestes la joie que tu as de pouvoir aller tout les jours à l'école. Etudies avec ardeur, car l'instruction fera de toi une femme appréciée et respectée. Je tiens également à te faire cet avertissement : bien que tu sois partie de la ferme où tu travaillais très à contrecœur, n'ai jamais la stupidité de te moquer de la campagne et des paysans en général, et de tes ex-patrons en particulier, parce que nous ne savons pas encore où nous irons atterrir. Rester en bon terme avec les

gens ne coûte rien t cela peut t'être utile plus tard. Donc n'oublies pas : « *le silence est d'or* ».

Maintenant je tiens à saluer les personnes qui vous demandent de mes nouvelles, les dames Engracia et Teresa. A Madame Engracia tu lui dis que je partage la peine qu'elle a en voyant son fils partir pour rejoindre sa caserne ; qu'elle supporte cette séparation avec patience, en pensant qu'un jour prendront fin nos malheurs. Lauro et Alicia, ne pensez pas que je vous oublie, ne serait-ce qu'un instant, car, étant vous deux les plus petits, vous êtes ceux à qui je pense le plus.

**Lettre 72  
(Dernière lettre)**

Novéant-sur-Moselle, 1<sup>er</sup> Juin 1940

Benigna, dans ta dernière lettre daté du 25 Mai, tu me demandes si je sais quelque chose concernant ce qu'on raconte, c'est-à-dire que, certaines compagnies sont parties ceux ayant 45 ans et plus. A ce sujet, ici nous ne savons absolument rien. Chacun questionne séparément ses supérieurs, lesquels répondent systématiquement la même chose « *nous attendons les ordres* ». Lorsqu'il leur arrive de nous promettre quelque chose, nous ne les croyons plus. Ce sont d'insolents mensonges. Moi je ne les écoute plus car je sais que « *la calomnie tue plus sûrement qu'une blessure* ».

Eh bien oui, vous avez intérêt à faire les démarches pour obtenir la carte d'identité. D'après ce que vous dit Juan dans sa dernière lettre, on va nous transférer près de la frontière d'Italie, vu que le front se voit obligé de reculer. De cela, non plus, nous ne savons rien de sûr. Benigna, je suis content de savoir que tu te trouves en bonne santé, sans troubles menstruels. Tâches de te conserver ainsi afin que je jour où je viendrai et je me trouve dans de bonnes conditions j'entreprenne ce dont j'ai tellement envie. Notre situation continue à être la même. Tu ne dois pas voir du chagrin puisque nous sommes très tranquilles. Aies confiance car lorsque ce sera inévitable, on nous acheminera vers le sud. Ici, je t'envoie trois photos afin que tu voies ton mari et ses infortunés compagnons de section. Chacun de nous a commandé, au moins deux photos. Ce que nous faisons est une route que nous finirons bientôt. Où irons-nous après ? Nous n'en savons rien. Il paraît que le gouvernement français ignore notre existence. Ils nous volent du temps et de l'argent. Te souviens-tu de ce dicton :

*Quand nous avons du temps nous n'avons pas d'argent  
Et lorsque nous avons de l'argent nous n'avons plus de temps.*

Nous, nous n'avons jamais possédé ni l'un ni l'autre pour en profiter avec nos enfants. Nous l'obtiendrons, car nous ne voulons pas atteindre ce qu'il y a de meilleur. Nous, nous contentons avec ce qui est bon, et cela parce que nous ne sommes pas envieux, et non parce qu'on dit que le meilleur est l'ennemi de ce qui est bon. Vous verrez que très bientôt on cessera de nous déplacer comme si nous étions un troupeau de mouton. Oui ! peu sont les jours que nous séparent les uns des autres.

Rien de plus. Beaucoup de bons souvenirs pour Mesdames Engracia et Teresa, les personnes qui vous demandent de mes nouvelles et pour tous les espagnols qui vous entourent.

Vous épouse et enfants, recevez une forte étreinte de celui qui ne vous oublie pas, votre époux et père.

Marcelino Sanz Mateo.

### Extraits

Voici les extraits d'autres lettres significatives que Juan, gendre de Marcelino, écrivit à son épouse Maria, fille du paysan aragonais. Elles nous permettent d'avoir une lecture plus approximative de la situation réellement vécue par ces espagnols, éclaircissant les circonstances qu'ils durent endurer pour survivre.

*La Condamine Chatelard, 1<sup>er</sup> Mai 1939*

En sortant du camp d'Argelès-sur-Mer on nous a dit qu'on nous menait près de Lyon, mais on nous a trompés. Après de nombreuses heures de voyage, nous sommes arrivés à notre destination. Nous sommes dans les basses Alpes, au pied d'une montagne enneigée, à quelques kilomètres de l'Italie. Nous avons demandé si on pouvait vous transférer au village qui se trouve à trois kilomètres de notre campement on nous a répondu que pour le moment il n'en était pas question... Dans les villages qu'a traversés le train, nous avons vu beaucoup de familles espagnoles. A chaque arrêt dans les gares, il y avait des femmes et des enfants qui nous saluaient et pleuraient. Beaucoup d'entre nous pleuraient aussi car cela était très émouvant. Maria, renseignes-toi s'il y a un train direct de Mézin à Nîmes ou Avignon, et laquelle de ces deux villes est la plus proche de Mézin.....

*La Condamine Chatelard, 7 Juin 1939*

.... Depuis hier après-midi je me trouve à nouveau en compagnie de notre père et autres compagnons .... Ne t'effraie pas, mon amour, en lisant ce qui suit. Sincèrement, je ne te cache rien. Hier, à cette heure-ci, j'étais dans la prison de la caserne. Le motif de mon emprisonnement de vingt jours est le suivant : comme tu sais, notre père et moi, et beaucoup d'autres compagnons, nous nous sommes enrôlés volontairement le 10 Avril dans une compagnie la 11 de travailleurs, sous le commandement militaire, parce qu'ils nous promirent de nous réunir avec notre famille. Découvrant où ils nous ont amené en nous trompant, et apprenant que je ne peux pas te faire venir, et qu'ils me payent si peu qu'il m'est impossible de l'aider, j'ai pris la décision de désertier.

Le Samedi 13 Mai, à huit heures et demie du matin, je me suis enfui d'ici à pied, en passant par la montagne avec, en poche seulement l'argent économisé pour m'acheter de quoi manger. J'ai marché cinq jours et cinq nuits, sans pour ainsi dire m'arrêter, direction l'adresse de mes oncles pour, de chez eux, tâcher de te faire venir et de partir les deux en hameau rural. Malheureusement, la chance ne m'a pas accompagné. Le 17, à sept heures du matin, alors que je traversais un village près d'où vivent mes oncles, un gendarme me vit et m'arrêta. Ils m'emportèrent à la prison de la caserne d'un village situé à 8 kilomètres du campement ....

Hier à trois heures de l'après-midi, un gendarme est venu me sortir de la prison... En entrant dans le mess des gendarmes, le commandant se leva de table, me salua et me serra la main. Il pardonna mon acte puisque j'avais déserté afin de pouvoir t'éteindre entre mes bras, et, à la suite, il me promut chef et interprète...

Les gendarmes m'informèrent que le gouvernement français créa des compagnies de travailleurs espagnols afin de nous sélectionner. Les autorités veulent connaître nos aptitudes, et savoir qui est « bon » et qui est « mauvais ». Aux bons on leur donne un document grâce auquel ils pourront vivre et travailler en France. Ils me dirent également que, sûrement, en Août on nous donnera quelques jours de permission pour pouvoir aller voir la famille ; qu'en ce moment cela n'était pas chose facile ... Nous verrons après si ce qu'ils m'ont dit est vrai ....

C'est durant les vingt jours passés en prison que j'ai le mieux mangé et été le mieux soigné depuis que je suis en France ....

*La Condamine Chatelard, 14 Juillet 1939*

Aujourd'hui nous sommes en fête afin de commémorer le 150<sup>ème</sup> anniversaire de la République Française.

Hier, des jardiniers espagnols, le chef des menuisiers et moi, son interprète, fûmes désignés par le capitaine français et le commandant espagnol pour décorer le campement avec des arcs de triomphe. Aujourd'hui, à cinq heures et demie du matin ils ont tiré des salves de fusil. Ensuite à neuf heures et demie, ils nous ont fait défiler en passant devant le drapeau français. A la fin, le chef des campements nous a dit dans son discours : « *Avec cet accueil vous me prouvez votre bonne volonté et votre aide pour commémorer le 150<sup>ème</sup> anniversaire de notre République. Sachez qu'après vous avoir accueillis, la France saura dans peu de temps vous faciliter la liberté pour pouvoir, à ceux qui avez la famille ici, vous unir avec elle et continuer à vivre en France. En plus, nous désirons qu'à bref délai vous puissiez célébrer la fête de votre République en Espagne ....* » Lorsqu'à la fin de son discours il cria : « *Viva Espagne / Vive l'Espagne !* » nous avons crié à l'unisson : « *Viva Francia / Vive la France !* ».

Comme tu vois « ces gens » sont très contents de notre comportement et de notre ardeur au travail. Ils nous ont fait une bonne impression. Ensuite, le capitaine du campement a passé en revue les baraques fleuries par ses occupants. Je suis sûr qu'on donnera un prix à notre père pour avoir si bien décoré la baraque dont il est responsable. Dans celle où je suis, tous, moins un compagnon et moi-même, ont leur épouse et leur famille en Espagne, mais, d'un commun accord, nous avons seulement nettoyé son intérieur en signe de protestation pour nous tenir séparés de nos êtres chéris. Hier soir j'ai lu dans un journal français un article très intéressant pour nous. Je l'ai traduit pour tous. Lis-le attentivement : « *Seule la solidarité internationale peut continuer à recueillir des fonds nécessaires pour aider les réfugiés espagnols. J'invite les gouvernements démocrates à les accueillir. Là est la solution de l'angoissant problème posé par ces êtres qui ne peuvent retourner à leur patrie sans risquer leur vie. L'aide aux réfugiés espagnols, affaire qui émeut l'opinion publique du monde démocrate, sera l'unique tâche de la Conférence Internationale qui aura lieu dans le Centre Marcellin Berthelot de Paris le 15 et 16 Juillet, où se réuniront les délégués de vingt-deux pays. Dans cette conférence se feront valoir toutes les propositions susceptibles de résoudre à l'unanimité la douloureuse situation des républicains espagnols, de leurs familles, des orphelins, des volontaires internationaux, blessés et mutilés, réfugiés en France et en Afrique du Nord. Nous devons les aider matériellement, et solutionner leur répartition dans les pays démocrates...* ».

Maria, cela sera notre salut ...

Aujourd'hui, tout a été extraordinaire. Nous avons très bien déjeuné le matin et, à midi nous avons eu un très bon repas avec dessert, rhum, plus pour chacun de nous, deux paquets de cigarettes et un cigare ... Alors que je suis en train de t'écrire dans ma baraque, j'entends chanter et rire mes compagnons. En ce qui me concerne, cette fête augmente la tristesse que j'ai de ne pas t'avoir près de moi....

... Comme tu le sais, pour l'avoir lu dans ma lettre daté du 13 Juillet 1939, j'attends la réponse de mes oncles afin de solliciter l'autorisation de rester définitivement en France, vivant les premiers mois avec eux, et cela malgré que tu me dises souvent que tu n'aimes pas la France. Crois-moi, je suis sûr que le jour que j'aurai la liberté de pouvoir vivre ensemble pour toujours, tu aimeras la France. Je te le garantis pour avoir, comme tu le sais l'expérience d'avoir vécu quelques années dans ce pays ...

Campement B du Parpaillon, Basses-Alpes

Aujourd'hui, 23 Août 1939, est un jour fatal pour moi. Le capitaine chargé de ma permission de dix jours m'a dit que son supérieur lui a donné l'ordre de me communiquer ce qui suit : « *Sachez que le voyage pour aller voir votre femme coûte 398 Francs, et que vous resterez seulement quatre jours avec elle, car il faut compter trois jours pour l'aller et le retour* ». Lui ayant demandé si l'armée ne pouvait me payer le tiers de cette somme, le capitaine m'a répondu que non, parce que c'est à moi que revient de payer la totalité du voyage ...

## EPILOGUE

La débandade de l'armée française devant la grande offensive allemande de la mi-juin de 1940, dissémine les compagnies de travailleurs étrangers qui se trouvent dans le département de la Moselle, département frontalier avec l'Allemagne.

Alors que Juan cherchait désespérément son beau-père, le capitaine de la compagnie 11, le menaçant de son pistolet, lui donna l'ordre de prendre le volant du camion et de filer vers le sud jusqu'à se mettre en lieu sûr. On ne sut pas ce que devint Marcelino. Au bout d'un mois sans avoir de ses nouvelles, Benigna reçut une lettre de son mari, provenant de Belfort et estampillé avec le sceau de la Wehrmacht (armée régulière allemande) qui lui disait : « *Chère épouse et chers fils, n'ayez pas de la peine. Je me trouve sain et sauf et bien soigné. Baisers. Marcelino* ».

Leur correspondance se renoua durant quatre mois environ, les lettres de Marcelino étant rares et leur contenu laconique. Au bout d'un autre long et angoissant silence, Marcelino annonça à sa famille sa nouvelle destination : le camp de Mauthausen, depuis lequel, le contenu de ses lettres se résumant à deux ou trois courtes phrases : « *Je suis bien. Je ne manque de rien. Baisers pour tous* ». S'écoulant bien des mois sans avoir de ses nouvelles, son épouse fit tout son possible pour savoir ce qui se passait. Le 21 Octobre 1941, une lettre de la Croix Rouge internationale lui annonça : « *... Le prisonnier numéro 12910, SANZ MATEO Marcelino, est décédé le 19 Juillet 1941. Ses cendres reposent dans le cimetière de Steyr ...* ».

En réalité, jusqu'à la fin de la guerre on ne sut rien sur ce qui arriva à beaucoup des espagnols qui travaillaient dans le nord-est de la France. L'association des déportés de Mauthausen de Paris diffuse ces informations : « *...un grand nombre d'espagnols furent faits prisonniers par les allemands dans le département des Vosges et dans le territoire de Belfort (nord-est de la France), dans ce dernier 140. Après avoir été détenus dans le Fronstalag de Belfort, les prisonniers furent transférés au stalag XIB, situé à Fallingbommel (Prusse orientale). Partant de celui-ci le 25 Janvier 1941, 1506 déportés arrivèrent le 27 au K.L. de Mauthausen, recevant les matricules de 3668 à 6339 (Marcelino avait le n° 6175). Les espagnols qui sont en réalité que 1079, desquels meurent les 71.6 %, 932 à Gusen et 112 à Hart. Furent gazés....* »

Là-bas mourut aussi son ami Francisco GRACIA, « El fin ». Quelques survivants du camp racontèrent à sa fille, Rosario GRACIA, que peu de jours après avoir vu les S.S. emporter son ami Marcelino vers la mort, et se rendant compte qu'on venait le chercher, son père se lança sur le grillage électrifié en criant : « *A moi vous ne ferez pas ce que vous avez fait à Marcelino !...* ».

Les espagnols qui parvinrent à s'échapper de la désastreuse retraite de l'armée française furent regroupés par les militaires français à Bédarieux, village situé au nord de Béziers (département de l'Hérault). C'est là qu'ils demeurèrent jusqu'au 14 Juillet, date à laquelle ce camp fut dissout. Enfin, Juan put s'unir avec son épouse Maria. Peu de temps après ils eurent leur première fille. Durant le mois de Juillet 1942. Benigna alla habiter avec ses quatre enfants mineurs au village où les deux grands (Sebastian et Valero) travaillaient dans une propriété agricole. Peu de jours après le départ de Benigna, Juan fut engagé dans une propriété voisine de celle qui employait ses deux beaux-frères.

C'est à Lannepax, village rural situé dans le département du Gers, que la famille SANZ et la famille UCEDA vécurent jusqu'à la fin de la guerre. Les circonstances les obligèrent à être ce que ne voulaient pas Marcelino : des paysans. Sebastian fut l'unique qui conserva cet emploi après la guerre.

En 1955 (26 ans après l'avoir abandonnée) Benigna, accompagnée de sa fille Alicia, retourne à sa maison de Alcorisa. Depuis lors, et jusqu'à son décès à Madrid / Octobre 1988, elle vécut des fois en Espagne, et des fois en France, à Paris. Juan et Maria émigrèrent au Chili vers 1970, Valero alla vivre près de Séville. Juana, Lauro, Daniel, Sebastian et Anastasio resteront en France.

Au bout de plus de deux ans de procédures administratives, en plus de sa pension de veuve, Benigna obtint la pension que les Allemands doivent payer à toutes les victimes du nazisme faisant d'elle une personne « riche » dans le village.

Souvent, Benigna dira à ses fils : « *même mort, votre père continue à nous aider ...* ».